

Bibliothèque malgache / 1

Charles Renel

**La race
inconnue**



CH. RENEL

La

Race inconnue



PARIS

BERNARD GRASSET

Éditeur

61, Rue des Saints-Pères, 61

—
1910

Préface

M. Charles Renel, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, directeur de l'enseignement à Madagascar, publie un recueil de contes malgaches intitulé : *la Race inconnue*. M. Renel est un spinalien, ancien élève du Collège d'Épinal, puis de l'École normale supérieure et docteur ès-lettres. Son livre est d'un érudit, d'un humaniste et d'un fort aimable écrivain.

Il est vrai que les Français ont l'effroi des lointains voyages et le goût délibéré du foyer. Et pourtant, il n'en est guère, parmi les plus sédentaires, qui ne soient tentés de connaître les contrées de notre domaine colonial, avides des objets, des tableaux, des récits évocateurs de ses mystères. Qui n'a délicieusement rêvé aux mignardes amours d'un Loti parmi les chatoyantes féeries de l'Orient ? Qui n'a suivi un Psichari par les *terres de soleil et de sommeil*, – et tant d'autres sur tant de rivages !

Madagascar, la grande île, nous intéresse et nous attire par son étendue, parce que la conquête sous un climat terrible en fut douloureuse, parce que nous savons que des Lorrains, des Spinaliens y besognent, parce que, malgré tout, elle nous reste inconnue. M. Charles Renel aura soulevé le voile. Il y a promené, avec la plus sagace curiosité, la culture charmante de son esprit. Cela lui a permis de comprendre cette nature nouvelle, d'observer les mœurs des habitants, de les peindre avec une grâce précise, et parfois, il faut bien le dire, une égrillarde vérité. Durant trois années de séjour et de courses il a fait une copieuse moisson de documents. Et son livre nous offre une belle gerbe de fleurs exotiques, rares et capiteuses. Il faut les respirer toutes mais on ne peut toutes les décrire. On choisit pour l'exemple celles qui plaisent le mieux.

C'est la petite Liasitéra qui mourut pour avoir écouté un soir l'oiseau-d'argent-qui-chante-dans-la-forêt, l'oiseau aux ailes couleur de lune, tandis que les bois exhalaient une buée odorante, qu'ils retentissaient du vol bruyant des pigeons verts, du gémissement des singes nocturnes, – et qu'au-dessus de sa tête une orchidée laissait pendre ses feuilles pareilles à des algues. C'est l'homme qui fit mourir ses enfants pour avoir bafoué les *fady* et qui, dénoncé par le sorcier, fut banni du clan, rejeté de la Race et de la Terre. C'est Ratsimba l'esclave, effaré de son affranchissement, « qui mourut de misère pour être devenu un homme libre ». C'est Ralahy le porteur, le bourjane, qui fut enseveli suivant le rite des ancêtres, enveloppé de lambas « sur l'amoncellement des cadavres immémoriaux ». C'est Impouinimerina, le vieux roi des Bara, ivrogne et paillard, qui voulut malgré les *fady* voir Tananarive et ordonna

qu'après sa mort son corps fût arrosé de toaka. C'est Ramerina la ramatou fidèle qui tua par amour le vazaha son amoureux. C'est Raketaka la fille de l'Oumbiasy qui, pour faire croire à l'efficacité de ses sortilèges, de ses oudys, simula une grossesse et montra pour son nouveau-né un enfant d'argile.

Et puis, le livre fermé, c'est toute l'île qui surgit avec ses forêts lourdes de senteurs humides, pleines du bruit des palombes aux grands vols et des singes plaintifs, avec ses futaies, ses lisières où des *ravinala* aux feuilles énormes retombent les lianes et les orchidées, avec ses rivages que frôlent les requins, ses grèves où s'écrasent pour mourir les vagues de la mer, où dorment au soleil les caïmans voleurs d'hommes et de bœufs ; avec ses saisons ardentes rafraîchies par la brise ; avec ses villes perchées sur les pentes rocailleuses ou noyées dans la verdure, ses maisons de briques cuites, ses cases de roseaux ou ses huttes de terre crue.

C'est le peuple qui vit, avec ses dieux, ses rites, ses travaux et ses nonchalances, qui besogne, mange du riz, sobrement – pérore dans les *kabarys*, se drape de ses *lambas* ou les rejette pour les jeux de l'amour ; le peuple des fahavalous, des houves, des bourjanés, des ramatous, la race malgache impénétrable, barbare dans son aspect, ses coutumes, ses croyances et cependant raffinée, délicate, un peu mièvre, sensuelle et sensible, inquiète des vazahas, des blancs, offensée ou intriguée par leur civilisation agitée et conquérante.

Alors, ayant achevé le livre, on a respiré tout le capiteux bouquet. La magie du décor, l'étrangeté des paysages, des maisons, des costumes, le mystère des âmes si lointaines et pourtant si proches des nôtres, l'agrément du style coloré, élégant et facile, – on s'est enivré de tous ses parfums.

René PERROUT (*Le Pays Lorrain*, 1910)

L'oiseau d'argent qui chante dans la forêt

Iasitera vivait dans un petit village betsimisaraka, sur les bords du Mangourou, au milieu de la grande forêt. Depuis plusieurs saisons elle était femme, mais ses parents n'auraient pas pu dire au juste son âge : elle-même savait seulement que sa sœur Indalou était plus vieille qu'elle, et son frère Ibé un peu plus jeune.

Ses années s'écoulaient, monotones et paisibles. Les rares événements marquants, c'était le passage d'un administrateur vazaha ou d'un gouverneur indigène, qui jamais ne s'arrêtaient plus d'une heure ou deux dans ce coin perdu, – ou l'enlèvement d'un bœuf par les caïmans, – ou la mort de quelqu'un du village, suivie de la pompe interminable des funérailles, avec les ripailles de viandes et les saouleries de *touaka*, – ou les joyeux *Sikafara*, les fêtes de clans, pour lesquelles on trace en terre blanche les dessins rituels sur le visage des femmes.

Sauf en ces exceptionnelles journées, l'existence de Iasitera était dénuée d'imprévu. Avant midi, elle prenait sur l'épaule les deux bambous creux pour aller chercher de l'eau à la rivière. Le soir, elle pilait ce qu'il fallait de riz pour le repas. Certains matins, elle tressait avec ses compagnes des *soubika* et des nattes, ou bien elle étalait sur deux longues perches et séchait au soleil les feuilles du palmier *manarana*, que les gens de la côte envoient en Imerina, où les filles industrielles des Houves les transforment en chapeaux. Tous les après-midi elle dormait, ou elle faisait le tour du village, visitait des amies, engageait avec elles d'interminables kabary. Rarement elle s'accroupissait à la tête du métier à tisser : pour faire une rabane il fallait plus d'une lune ; c'était une besogne fatigante et très ennuyeuse que de tirer si souvent la navette à travers la largeur de la trame, puis de pousser bien droit le *fanantana* pour mettre en place les fibres teintées. Elle préférait laisser ce travail aux vieilles femmes dédaignées, qui n'ont plus d'argent pour s'acheter des *simbou* neufs.

Paresseuse et sensuelle, elle aimait par-dessus tout à se reposer des heures, étendue de son long sur une natte fraîche, ou bien elle se livrait dans l'ombre des cases à l'étreinte des hommes, sans y chercher d'autre sensation que la simple satisfaction d'un instinct impératif comme la faim ou le sommeil.

Un après-midi elle était allée cueillir des feuilles de *ravinala*, de ces larges et longues feuilles qui, découpées en morceaux de toutes dimen-

sions, servent aux Betsimisaraka de plats, d'assiettes et de cuillers. Elle en rapportait sur sa tête, à la mode malgache, une ample provision. Il était près de six heures : le ciel flamboyait à l'Occident des montagnes. Elle s'arrêta, un peu lassée, au bord d'un tavy, à la lisière de la forêt. La sente suivie par les bûcherons en retournant des hautes futaies vers le village passait par là : justement elle savait que Lahimainty était parti avec sa hache pour couper du bois ; Lahimainty était un jeune homme de sa tribu, à la taille haute, à la face large, et elle l'attendait afin de se livrer à lui.

Le soir tombait. Les pigeons verts, à grands vols bruyants, regagnaient leurs arbres accoutumés. Déjà on entendait l'appel strident des *vouroundoulou* et les gémissements plaintifs des singes nocturnes. La forêt exhalait une humidité chaude, lourde de parfums. Une orchidée laissait tomber, au-dessus de la tête de Iasitera, la cascade de ses feuilles vertes, pareilles à des algues, d'où jaillissaient deux longues tiges chargées de fleurs blanches. La jeune femme percevait au loin la retombée des pilons qui sourdement frappaient le riz dans les *lôna* creux. Puis les bruits humains se turent. Maintenant elle ne voulait plus retourner au village avant la pleine nuit, de peur qu'on lui demandât pourquoi elle s'était tant attardée.

Soudain elle entendit, en haut de l'arbre au pied duquel elle était assise, le chant d'un oiseau inconnu. C'était une plainte triste et mélodieuse, douce comme la voix d'une fille qui dit les mots d'amour, passionnée comme les sons lointains et vibrants d'une valiha. Et ce chant sans paroles, modulé par un gosier d'oiseau, était plus beau que la mélancolique lamentation pour appeler le parent mort, ou que le chant d'Imaintimanga, dont les piroguiers, sur le fleuve *Mangourou*, égrènent les notes avec les gouttelettes d'eau soulevées par les pagaies. Jamais Iasitera n'avait rien ouï de pareil, elle demeurait extasiée, évitait tout mouvement, de crainte d'effrayer le mystérieux chanteur. La lune s'était levée, inondait maintenant de sa lumière brillante tout le tavy, où luisaient çà et là les énormes feuilles des *ravinala*, épanouis en éventails, et les gros buissons touffus des palmiers *manarana*.

Iasitera tout à coup se rappela une histoire que les vieilles, au village, répétaient souvent, le Conte de l'Oiseau-d'Argent-qui-chante-dans-la-forêt. De loin en loin on l'entendait, au temps des ancêtres, et son chant toujours faisait mourir qui l'avait entendu. Si c'était l'Oiseau-d'Argent qui chantait dans l'arbre, au-dessus de sa tête ! La femme-enfant eut peur ; s'accrochant aux lianes qui tombaient des branches, elle se souleva pour regarder. L'être merveilleux se tut, et elle vit un grand oiseau, aux ailes couleur de lune, qui prit son vol et disparut dans l'ombre de la forêt.

Iasitera s'enfuit épouvantée et courut d'un trait jusqu'à la case de ses parents. Tout était tranquille ; la lumière du foyer filtrait entre les fentes des parois de roseaux, et la fumée bleuâtre s'exhalait du toit, comme un brouillard, dans l'air transparent de la nuit. Sur le plancher en *rapaka*, la famille déjà était accroupie en cercle pour le repas du soir, autour de la grande feuille de ravinala, où fumait le tas de riz. La mère s'apprêtait à découvrir le pot plein de brèdes cuites. On ne se préoccupait plus de l'absente : libre de son corps, elle était allée sans doute partager la case d'un homme.

Iasitera écarta la claie servant de porte ; debout sur le seuil, elle cria d'une voix entrecoupée :

— J'ai entendu l'Oiseau-d'Argent !

Les petits la regardèrent d'un air ébahi, la mère resta immobile avec le couvercle de la marmite à la main, le père attendit des paroles plus compréhensibles.

— Mon père et ma mère, reprit Iasitera, j'ai entendu l'Oiseau-d'Argent-qui-chante-dans-la-forêt, l'Oiseau dont le chant fait mourir !

Cette fois tous comprirent, même les petits ; par la porte ouverte il sembla qu'un souffle de terreur entra dans la case ; les flammes du foyer à demi éteint se mirent à vaciller étrangement ; les cendres soulevées voltigèrent jusque sur le riz, signe funeste pour la prochaine récolte. Jeunes et vieux regardaient dans la nuit, derrière Iasitera, avec la peur de voir les Êtres-Épouvantables-qui-rôdent.

Et l'aïeule aussitôt s'écria :

— Ô Iasitera, pourquoi as-tu écouté l'Oiseau-d'Argent-qui-chante-dans-la-forêt ? Qui l'a entendu doit mourir, avant la fin de la sixième lune. Ainsi l'ont dit les Anciens. Ni les *oudy* puissants apportés par nos *oumbiasy* du pays Antaimourou, ni les *fanafoudy* efficaces que vendent les médecins des vazaha, ne pourraient te sauver. Il faut que tu meures, si les Ancêtres n'ont pas menti. Et que l'Arracheur-de-foie m'arrache le foie, si jamais les *Ntôlou* ont menti ! Pourquoi l'Oiseau-d'Argent a-t-il chanté près de toi sur l'arbre de la forêt, ô Iasitera ?

Et les frères et les sœurs de Iasitera, et ses parents en larmes répétaient :

— Ô dry ! Iasitera, ô ! Pourquoi a-t-il chanté sur l'arbre, l'Oiseau-d'Argent-qui-chante-dans-la-forêt ! Ô dry ! Iasitera, ô !

Et il semblait à Iasitera qu'elle entendait déjà les lamentations des siens après la minute de sa mort.

Elle entra, fit glisser la porte le long des liens, et vint s'accroupir, muette, à sa place habituelle. Tous s'étaient tus, la contemplaient avec stupeur. Le repas était oublié. La plus petite sœur de Iasitera lui avait pris la main, et sanglotait éperdument. Il y eut de longs kabary. Le père alla chercher les Vieux. Ils racontèrent tout ce qu'ils savaient de l'Oiseau-d'Argent. Depuis des années aucune personne du village n'avait entendu son chant. La dernière qui était morte pour l'avoir écouté, était Rasahouly, femme de Rabehevitra, au temps où la première Ranavalouna régnait sur les Houves. Le vieux vivait encore, mais ne sortait plus guère de sa case. On le réveilla ; il conta, avec force détails puérils, comment sa femme, jadis, était morte, après que l'Oiseau, dans la forêt, lui eut chanté son chant.

Dans les jours qui suivirent, le village ne fut occupé que de l'événement. Dès que le soir approchait, les gens rentraient vite : personne n'osait plus s'attarder dans le bois ni sur les *tavy*. Iasitera, hantée par l'idée fixe de sa mort proche, restait étendue sur le *rapaka*, sans dormir, la tête couverte de son lamba ; ou bien elle errait de case en case. Lorsqu'elle entraît quelque part, on se taisait, on n'osait plus ni rire ni chanter en sa présence ; les enfants, dans la rue, se sauvaient en la voyant. Elle n'était plus ni la fille de ses parents, ni la sœur de ses frères, ni l'amie de ses amies. Elle était devenue pour tout le monde comme une chose fady. Aucun homme n'avait plus envie d'elle, et elle-même, dans l'obsession de sa fin, n'avait pas de désirs. Retranchée déjà de la race, elle était marquée par les *Razana* pour habiter dans la grande case grise de la forêt profonde, dans la Case-des-Morts, ouverte aux vents, où s'amoncellent les unes sur les autres les Pirogues-Closes.

Elle n'avait plus rien de commun avec les vivants. On ne s'occupait pas plus d'elle que des *adaladala* qui rient, gesticulent, et parlent sans savoir pourquoi. Elle-même, hébétée, se demandait parfois si elle n'était point déjà morte. Elle mangeait à peine, ne dormait guère ; la fièvre, presque tous les jours, la secouait de frissons et la laissait brisée, perdue en des rêves délirants.

Depuis qu'elle devait mourir, sa petite intelligence de Betsimisaraka s'était ouverte au sens des choses mystérieuses. Elle passait des heures dans la forêt, ou sur la colline hérissée de *lougouza* et de *ravinala*, où était la Maison-des-Morts. Elle entendait l'appel des *Razana* dans le cri plaintif des singes nocturnes. Quand elle s'arrêtait près de la case des Pirogues-Closes, elle n'avait qu'à fermer les yeux, elle voyait alors tous les Zanahary, les anciens morts des temps lointains, – et les *Razana*, les

morts de jadis, dont on sait encore les noms, – et les parents récemment trépassés, dont on se rappelle les visages.

Un soir elle rencontra l'aye-aye, l'animal étrange qui vit, dit-on, dans les cimetières : il était assis sur un poteau d'offrande, le long duquel pendait sa grosse queue fauve. Ses grands yeux ronds luisaient d'un singulier éclat jaune. Il parut à Iasitera qu'il suçait son doigt, comme un petit enfant. Il poussa, en la voyant, des gémissements très doux, et elle s'enfuit, épouvantée.

Une fois qu'elle traversait le *Mangourou* en pirogue, elle aperçut, dans les profondeurs du fleuve, des formes blanches ; elle connut que c'étaient les Zazavavindranou, les Filles-d'Eau ; parfois elles entraînent dans leurs mystérieuses demeures les piroguiers imprudents, qu'on ne revoit jamais plus. Iasitera eut envie de se laisser glisser dans les eaux noires pour devenir, elle aussi, une Zazavavindranou ; mais, au moment où elle se penchait, elle entendit le vent parler dans les feuilles des arbres, au bord du *Mangourou* ; elle regarda la forêt et se souvint du chant de l'Oiseau-d'Argent, qui l'avait appelée.

Elle était obsédée du désir d'entendre encore une fois sa chanson. Cinq lunes s'étaient succédées depuis l'étrange soir. Tous les jours elle allait, vers la tombée de la nuit, s'asseoir au pied de l'arbre où elle avait écouté la voix de l'oiseau. Mais jamais il ne voulait chanter. Or, un soir, comme se levait dans le ciel la lune du sixième mois, déjà décroissante, Iasitera connut de nouveau le chant qui fait mourir. Depuis des heures elle était accroupie au pied de l'arbre, sous les orchidées défleuries. Le vent de la saison fraîche la faisait grelotter sous son lamba, pourtant la fièvre brûlait ses tempes et ses oreilles tintaient. Il lui sembla que les deux pointes de la lune s'abaissaient et s'agitaient doucement, comme des ailes ; l'Astre-d'Argent, pareil à un grand oiseau, descendit vers elle : Iasitera perçut le bruit d'un vol, et soudain elle entendit la chanson inoubliable

Ses parents, inquiets, s'étaient mis à sa recherche avec des habitants du village. Ils la trouvèrent évanouie à l'orée de la forêt et la ramenèrent dans la case. On eut beaucoup de peine à la réchauffer ; toute la nuit elle eut la fièvre. Le lendemain un souffle rauque s'échappait de sa poitrine, et elle mourut, au moment où se couchait la dernière lune du mois Adaourou, pour avoir écouté, un soir, l'Oiseau-d'Argent-qui-chante-dans-la-forêt.

L'homme qui fit mourir ses enfants

Ce matin-là, Ranaivou le mpisikidy¹ était sorti de sa case dès l'aurore. Toute la nuit, la faim l'avait tenaillé, la faim horrible qui depuis quatre lunes épuisait le Pays-d'en-Haut. Jamais, de mémoire d'homme, la saison des pluies n'avait été si en retard : les jours étaient brûlés par le soleil, les nuits n'avaient point de rosée ; partout le riz déjà repiqué séchait sur place, les germes mouraient dans la terre aride. Depuis longtemps les silos étaient vides de grains, les animaux domestiques avaient tous péri, les chenilles avaient dévoré les feuilles des arbres et les hommes avaient mangé les chenilles. On était allé très loin dans la brousse déterrer les racines, on avait cuit toutes sortes de plantes, dont le suc rendait malade ; des gens moururent, pour s'être nourris de fruits rouges inconnus, cueillis dans la forêt.

Ranaivou, sans rien dire aux siens, était allé vers la rivière, avec sa ligne, pour pêcher des *fiana*. Il en avait attrapé deux quand son hameçon fut emporté par un troisième. Résigné, il reprit le chemin du village. Il avait faim. Il se contenait pour ne pas dévorer, crus et vivants, les poissons argentés qui palpaient dans l'herbe humide au fond de sa *soubika*. Son désir de mordre dans de la chair lui contractait les mâchoires, le faisait grincer des dents. Un beau repas, en vérité, qu'il apportait à sa famille. Une part d'enfant pour sept personnes ! Ne valait-il pas mieux soutenir sa propre existence, la plus utile de toutes, plutôt que de prolonger quelques heures à peine les souffrances de ses malheureux enfants ? Il les aimait, pourtant ; mais « l'amour se tait, quand crie la faim ». Dès ce moment, il sacrifia en son cœur sa femme et ses petits au désir effréné de manger qui lui tordait les entrailles. À l'entrée du village, il s'accroupit pour se reposer, au bord d'un trou d'eau. Tout à coup un soubresaut d'un des poissons renversa la corbeille, les deux bêtes palpitantes tombèrent dans la source transparente. Ranaivou, décidé à s'en nourrir, ne les reprit pas de suite ; il méditait de les faire cuire à la maison, et il imagina une ruse compliquée, afin que personne autre que lui n'y eût part. Rentré dans la case les mains vides, il envoya deux de ses enfants chercher de l'eau. Quand ils virent les poissons vivants au fond de la source claire, les petits rentrèrent tout effarés sans oser remplir leurs cruches. Le père feignit une extrême surprise et une grande peur.

¹ Le mpisikidy est l'homme instruit par tradition orale dans l'art du Sikidy ou de la divination.

— Hélas ! Quelle aventure extraordinaire ! C'est mauvais signe s'il y a des *fiana* dans la source ! Le *Vazimba* qui habite la grosse pierre près de l'eau est sûrement fâché contre nous. C'est lui qui, pour nous tenter, a suscité des poissons fady. Je vais tout de suite consulter le Sikidy.

Il décrocha de la cheville où elle était suspendue, dans le coin Nord-Est de la case, une natte souple en fibre de *manarana*, la développa, s'accroupit devant et tira de sa ceinture le sac de peau contenant les grains sacrés. Il les répandit tous à terre, les fruits rouges de l'arbre *fano*, Maîtres de la Chance, et les baies noires de la liane *fameloundinou*, Mères des Destinées, et les graines jaunes du *Katsaka*, Annonciatrices des Paroles Anciennes. De ses doigts pieux il les remua doucement et souffla sur elles, pour les réveiller, en prononçant les mots d'usage.

— Réveille-toi, Sikidy ! Réveillez-vous, graines sacrées ! Vous n'avez pas d'yeux, pourtant vous voyez ; vous n'avez pas d'oreilles, pourtant vous entendez ; vous n'avez pas de bouche, pourtant vous parlez. Que lundi réveille mardi ! Que mardi réveille mercredi ! Que mercredi réveille jeudi ! Que jeudi réveille vendredi ! Que vendredi réveille samedi ! Que samedi réveille dimanche ! Les sept jours sont revenus, et le huitième est de retour ! Ne nous trompez pas, ne nous abusez pas, ne mettez pas ensemble le bon et le mauvais ! Que nous sachions qui doit vivre et qui doit mourir ! Que nous trouvions le faditra qui délivre, le sacrifice qui protège !

Après cette invocation, il disposa les graines en deux rangées de huit lignes chacune, d'abord de droite à gauche, puis de gauche à droite. Trois fois de suite les figures se trouvèrent *tarai*ky et le Sikidy ne voulut point parler. La quatrième fois, des figures *dzama* se manifestèrent, mais leur sens restait obscur. Le sort appelé *fianahy* qui représente une plante avec ses fleurs, une bête avec ses petits, une mère avec ses enfants, vint en conjonction avec le sort *lalanaretina*, le Chemin des Maladies ; coïncidence d'autant plus fâcheuse que les *fiana*, motif de la consultation, étaient clairement désignés par le commencement du mot *fianahy*. Pour le consultant lui-même, le Sikidy ne révélait aucun danger immédiat.

Ranaivou interpréta les signes dans le sens le plus favorable ; il crut même que, tout en satisfaisant sa faim égoïste, il pourrait enlever la malédiction du fady.

— Le Sikidy a parlé, dit-il. Les *fiana* dans la source annoncent un malheur qui devrait nous frapper tous sans exception. Mais laissez-moi le supporter seul à votre place. Vous êtes encore trop jeunes : ce serait triste de vous voir mourir avant d'atteindre la vieillesse. Or le Sikidy exige que

quelqu'un de nous mange les deux *fiana* en les mêlant à du riz ; le malheur ne tombera que sur celui-là, tandis que, si personne ne veut les manger, nous subirons tous la malédiction du fady. Je vais donc me sacrifier. Si je meurs, tant pis ; il faut que le sort s'accomplisse. Si je vis, tant mieux ; c'est que le repas ne devait pas m'être funeste.

La femme fit cuire les poissons avec une petite mesure de riz qu'on avait réservée pour les enfants les plus jeunes : l'homme mangea tout. Les fils et la mère pleuraient autour de lui, car ils croyaient que le père allait mourir après son repas. Quand l'homme fut rassasié, il eut peur que sa famille ne soupçonnât la ruse. Alors il contrefit l'insensé, se roulant par terre, déchirant les nattes avec ses dents, se mettant dans la bouche de l'herbe et de la terre, criant à tue-tête : Fiana ! Fiana ! Quand il fut las de cette comédie, il se leva comme accablé, courut se plonger dans l'eau de la source, et déclara que cette ablution l'avait guéri.

La nuit suivante, un des enfants, le fils aîné, mourut d'épuisement et d'inanition : il avait toujours été maladif. Le père commença de s'épouvanter ; peut-être le Vazimba, l'Être mystérieux et redoutable, caché dans la roche près de la fontaine, était-il irrité pour de vrai. Ranaivou avait profané sa source, s'était moqué de sa puissance. L'Être s'était vengé, en venant la nuit dans la case tordre le cou au petit Ralambou, au premier-né du violateur de ses fady.

Le lendemain, un grand vent souffla toute la matinée en tourbillons ; le soleil luisait à demi, au milieu de brouillards rougeâtres, comme un gros œil sanglant ; de lourds nuages s'accumulèrent sur la forêt ; la pluie enfin tomba. Puis, chaque après-midi, l'eau vint, en averses fécondes, rafraîchir la terre, qui se couvrit de verdure et de plantes. En même temps arrivaient du Nord les convois de riz, les troupeaux de boeufs, envoyés des régions épargnées par la famine.

Mais un second enfant était mort dans la case de Ranaivou ; les autres restaient languissants ; on craignait surtout pour la vie du dernier né. Il refusait la nourriture ; tous les deux jours, à l'heure où son père avait mangé les poissons de la source, il était pris de terribles accès de fièvre. Le père, à ces moments-là, semblait lui aussi délirer ; il prononçait des mots sans suite, s'en allait comme un fou dans la campagne. Les gens du village prétendaient qu'un sort avait été jeté aux enfants de Ranaivou. Un matin, leur oncle, le frère de leur mère, arriva : pour connaître la cause du mal, il amenait avec lui un sorcier célèbre, possesseur de secrets anciens et d'amulettes efficaces.

La famille, convoquée, remplissait la case. Les femmes, enveloppées d'étoffes blanches, s'étaient accroupies sur leurs talons, auprès des pierres du foyer. Les hommes se tenaient debout, drapés dans leurs lam-bas de fête, rayés de noir et de rouge. Tous regardaient au Nord-Est le coin des ancêtres, où le *mpanô-oudy* s'était installé. Après avoir étendu par terre une natte neuve, il sortit de son sac deux cornes de bœuf d'un blanc laiteux : l'une était ornée à chaque extrémité et au milieu de plusieurs rangs de perles, alternativement rouges et jaunes ; l'autre, cerclée d'argent, portait des dessins géométriques en perles jaunes et noires. Ces cornes contenaient les *oudy* et les émanations des *Sampy* : des pierres de couleur, des morceaux d'os de forme bizarre, des dents de sanglier ou de caïman, des bouts de bois coupés sur les arbres hantés par les Esprits, le tout amalgamé par un mélange de graisse et de miel. Le faiseur d'oudy chercha d'abord si le malade était ensorcelé : sur la natte, dans des directions contraires, il plaça deux morceaux de bois rouge, de dimensions inégales : l'un renfermait la réponse oui, l'autre la réponse non. Il mit la corne jaune et rouge dans la main du père de l'enfant, et, prenant sa valiha, joua tout doucement d'abord, sur un rythme sourd et lointain, puis plus fort, puis très vite, en faisant crier jusqu'à la note la plus aiguë les fibres de l'instrument. Ranaivou tremblait de tous ses membres, égaré, comme hors de lui. Il prononçait des mots inintelligibles, agitait machinalement la corne, à droite et à gauche, vers le haut et vers le bas. Au bout de quelques minutes, l'*oudy* sembla s'arracher des mains qui le tenaient et tomba sur le morceau de bois renfermant la réponse oui : l'enfant était ensorcelé. Pour savoir si le jeteur-de-sorts était un homme ou une femme, le *mpanô-oudy* tira de son sac deux petites statuettes en bois noir, très frustes : elles représentaient, avec le sexe souligné de rouge, une femme et un homme. Le sorcier les plaça debout l'une à côté de l'autre ; de nouveau il joua de la valiha, après avoir remis dans la main de Ranaivou la corne aux *oudy* ; cette fois elle tomba sur la statuette virile : l'enfant était ensorcelé par un homme. Pour le découvrir, le possesseur d'oudy tendit au père la corne cerclée d'argent : elle devait, par la force mystérieuse des amulettes, conduire Ranaivou vers cet homme et le lui désigner.

La valiha fit entendre encore une fois des sons grêles et précipités, tout de suite Ranaivou fut possédé par la force de la corne : son corps était agité de tremblements, il jetait la tête en avant et en arrière, semblable à un sanglier frappé d'une sagaie au défaut de l'épaule, des larmes coulaient sans discontinuer le long de ses joues, la corne tirait et secouait sa main, il titubait avec des gestes saccadés ; chaque fois qu'il se tournait d'un côté, les hommes massés dans la case reculaient instinctivement, comme s'ils avaient eu peur d'être désignés par lui.

Tout à coup on perçut un faible gémissement dans le coin où Ranourou berçait son enfant : Faralahy, le dernier né, râlait ; un spasme souleva sa poitrine, ses mains amaigries se crispèrent sur le lamba de sa mère ; elle jeta un cri de désespoir :

— Maty ! Maty¹ !

À ce moment le mpanô-oudy fit taire sa valiha, par respect pour le petit souffle qui venait de s'envoler. Ranaivou cessa d'être en transe, il regarda le Coin-des-Ancêtres avec une expression de terreur folle, se frappa la poitrine à grands coups avec la corne et cria :

— C'est moi qui ai fait mourir mes enfants, moi ! moi ! moi !

Puis, effondré par terre, il demeura gisant comme un cadavre, la figure cachée entre ses deux bras. Alors la gerbe du premier riz de l'année précédente, suspendue d'après le rite au Coin-des-Ancêtres, se détacha du lien qui la fixait et se répandit sur le sol. Les Anciens venaient de manifester leur présence devant leurs enfants rassemblés dans la case : ils avaient rompu eux-mêmes la gerbe liée par le descendant indigne.

Hommes et femmes sortirent ; pleins d'épouvante et d'horreur, ils se répandirent dans le village. Tous les habitants vinrent sur la place et firent un grand kabary, pour décider du sort de l'homme qui avait fait mourir ses propres enfants. Le Possesseur-des-Oudy-forts, dénonciateur du crime, parla le premier, il énuméra les purifications nécessaires ; un vieillard se rappela que son père lui avait raconté une histoire semblable, arrivée dans un pays éloigné, à cinq jours de marche vers le Nord, du temps du roi Radama. D'un commun accord on décida que Ranaivou serait rejeté hors du clan, on déclara son ancien nom aboli, interdit désormais à tous les mâles du village, vivants ou à naître, on l'appela Celui-qui-fit-mourir-ses-enfants. Des esclaves nés hors du pays allèrent chercher l'homme et l'amènèrent sur la place. Le mpanô-oudy chanta contre lui la grande malédiction des crimes inexpiables, l'imprécation qui extirpe un être de la Race et de la Terre ancestrale. Le frère de Ranourou, devenu le père des petits, puisqu'ils étaient les fils de sa sœur, et que leur ancien père n'existait plus, dit alors à Celui-qui-fit-mourir-ses-enfants :

— Va-t'en d'ici, loin du pays de Ceux-qui-vivent-sous-le-jour, plus loin que les grandes montagnes qui s'abaissent vers les Terres-Chaudes... Va-t'en ! Tu es haï de nos Zanahary !... Va-t'en ! Tous les *Razana* qui habitent dans les Maisons-Froides des Morts, à l'ouest du village, ne te connaissent plus !... Va-t'en ! Tes propres ancêtres ne veulent pas qu'au

¹ Mort.

jour de ta sépulture tu entres dans leur tombeau. Mais tu seras enterré seul, dans un trou peu profond, recouvert de pierres qui écraseront ton cadavre, chez Ceux-de-la-forêt. Et les étrangers mêmes regarderont avec horreur l'Homme-qui-fit-mourir-ses-enfants !

La femme sanglotait, écroulée à la porte de la case ; les petits qui restaient pleuraient sans comprendre, la tête cachée dans les plis du lam-ba maternel. Les gens du village, immobiles et graves, attendaient. Ils s'étaient reculés, instinctivement, pour fuir le voisinage du maudit. L'Homme-qui-fit-mourir-ses-enfants restait seul dans un espace vide. Il sentit que tout était fini ; trébuchant comme une bête demi-morte, sans jeter un regard en arrière, il s'en alla, par le sentier de l'Est, vers la Grande-Forêt et les lointains Pays-d'en-bas.

Le requin

Prosper Lanthelme visitait sa cocoterie. La plantation avait trois kilomètres de long sur cent mètres de large ; les beaux arbres, au tronc écaillé et luisant, au panache vert, s'alignaient à quinze pas les uns des autres, le long des grèves de l'Océan Indien. La régularité de ces alignements était interrompue, en son milieu, par un village betsimisaraka, tout en bambous, habité par les travailleurs de la concession.

Lanthelme, en revenant de sa tournée, s'y arrêta. Entre les dernières cases et la mer, quelques rochers perçaient la dune ; à leur pied, à dix mètres de l'eau salée, suintait une source ; elle était presque saumâtre, à peine buvable ; mais les indigènes avaient pour elle une vénération superstitieuse. Une fois que Lanthelme s'y était rafraîchi les mains, ils étaient accourus du village, l'avaient supplié de faire ailleurs ses ablutions, s'il ne voulait attirer sur eux les pires malheurs.

Ce jour-là, il s'assit sur un rocher, non loin de la vasque, et regarda la mer. Au large elle moutonnait, venait se briser en une longue barre blanche sur les récifs de corail. Puis, jusqu'à la côte, de molles ondulations la soulevaient d'un mouvement rythmique, pour répandre sur le sable l'éternel flot de ses eaux frangées d'écume. Lanthelme, depuis dix ans qu'il était établi sur la côte, éprouvait tous les jours, devant cette mer bleue, la même envie, jamais encore satisfaite, de prendre un bain. Aucun Européen ne s'y hasardait, à cause des requins : ils pullulaient en ces parages ; on en voyait de toutes les espèces, des noirs, d'autres d'un blanc laiteux, certains avec des ailerons blancs à extrémité noire, et les requins-marteaux, à tête plate, avec des yeux démesurés à fleur de peau. Les indigènes n'y faisaient pas grande attention. Beaucoup se baignaient, sans manifester aucune peur. Ils entraient dans l'eau, certains jours, par villages entiers, pour la pêche au lambda à marée haute ou pour la pêche au filet à marée basse. Dans ces occasions, il n'y avait jamais d'accidents, mais parfois on parlait d'hommes et de femmes isolés, enlevés ou mutilés par les squales.

Dans la chaleur humide de cette matinée de décembre, en plein été tropical, la mer était particulièrement attirante ; Prosper Lanthelme, une fois de plus, rêvait aux délices interdites d'un bain. Il avait chaud et soif ; réunissant les deux mains en forme de coupe, il les plongeait dans l'eau fraîche de la source, les approcha de ses lèvres, but l'eau vénérée des Betsimisaraka, lentement, la tête renversée en arrière, les doigts mal joints

laissant tomber une pluie de gouttelettes. Et son geste simple ressemblait à un rite. À ce moment passa un de ces Antaimourou, qui, de la province de Farafangana, s'en vont dans toutes les parties de l'île, s'engagent comme manœuvres, comme terrassiers, comme orpailleurs, et reviennent avec leurs économies acheter des bœufs ou des rizières dans leur coin de terre natal. Celui-ci arrivait du Nord, et sans doute rentrait chez lui avec un sac de piastres. Il avait fait une longue étape, les cases parmi les cocotiers avaient l'air accueillant, il décida de s'arrêter. Mais, avant de s'asseoir au foyer d'un hôte, il voulut se purifier des souillures de la route ; il déposa sur le sable le long bambou aux deux extrémités duquel il avait équilibré son bagage, quitta son lamba, son salaka, et s'avança dans la mer à quelques mètres du rivage. Quand il eut de l'eau jusqu'aux genoux, il commença ses ablutions. La houle tantôt le découvrait jusqu'aux chevilles, tantôt l'immergeait jusqu'à mi-corps. Prosper Lanthelme admirait l'élégante silhouette bronzée qui, surgissant de la mer, se détachait sur l'horizon lumineux. Soudain, comme une vague plus forte que les autres s'enflait à la hauteur de sa poitrine, l'Antaimourou s'arc-bouta en arrière et battit l'air de ses deux bras crispés, comme pour s'accrocher au vide, en poussant un cri d'effroyable détresse. Il s'effondra dans l'eau ; la mer, tout autour de lui, se teignit de rouge. Quand la vague se retira, il n'y avait plus sur le sable qu'une moitié d'homme : le requin avait emporté le reste.

Les gens du village, appelés par le cri d'agonie, enlevèrent le débris humain et allèrent l'ensevelir dans la partie de la lande réservée aux étrangers, pendant que Lanthelme, béant d'horreur, muet d'horreur, contemplait la mer cruelle, pleine de monstres invisibles.

L'après-midi, il revint, l'imagination hantée par l'affreux spectacle, jusqu'au lieu où s'était passé le drame. Il s'assit sur la même pierre où il s'était reposé le matin, et regarda la douce mer bleue, aux molles ondulations pacifiques. Un vieux Betsimisaraka du village, qu'il connaissait bien, un des plus anciens travailleurs de sa concession, s'approcha de lui.

— Eh bien ! dit Lanthelme, il a été vite enlevé, l'Antaimourou !

— Vite enlevé, oui, toumpoukou !

— Tu as déjà vu de ces accidents ?

— Autrefois, oui, toumpoukou !

— Vous entrez souvent dans la mer, vous autres, pour pêcher ou vous laver ?

— Souvent, oui, toumpoukou !

— Vous n'avez donc pas peur des requins ?

— Jamais le poisson Souroukay n'enlève un Zafimandry, s'il n'a pas violé les fady.

Et, sur les instances de Lanthelme, le vieux Betsimisaraka lui raconta ceci :

— Les anciens savent qu'il y a dix générations d'hommes, Nousivrika était une île entourée de lagunes ; l'eau recouvrait alors la large bande de sable où poussent maintenant tes cocotiers, mais notre village existait déjà à la même place qu'il occupe aujourd'hui. C'étaient quatre ou cinq pauvres cases de pêcheurs.

Un jour, les hommes partirent en pleine mer dans deux grandes pirogues pour aller, avec des lignes et des harpons, pêcher les tourouvouka¹ au dos bleuâtre, les fesoutsy² tachetés, et les souroukay³ à la chair savoureuse. Mais le mauvais temps les surprit loin de la côte ; pendant deux nuits et deux jours, ils furent entraînés vers le Nord ; à la fin, le Grand-Vent-qui-tourne fit chavirer leurs pirogues, et tous se noyèrent, sauf Ratsimanoutou, mon ancêtre.

Il fut porté par les vagues jusqu'à une île déserte, entourée de récifs. Longtemps il se lamenta, à cause de la mort qui l'attendait et du triste sort de ses compagnons. Il pleurait sur la plage et regardait vers l'Ouest, pour voir si au loin il ne découvrirait pas la terre. Mais il n'apercevait rien que l'eau salée. Puis, comme il avait faim, il attrapa des crabes qui couraient çà et là sur le sable, et, dans les flaques, des crevettes brunes à longues pinces. Le matin il grimpait en haut de l'îlot pour boire dans les creux de rochers l'eau saumâtre déposée par le brouillard nocturne.

Il vécut ainsi plusieurs jours ; pourtant les privations et le chagrin l'épuisaient, il sentait peu à peu ses forces décroître. Un soir qu'il pêchait, un énorme Souroukay arriva jusqu'auprès de lui dans la volute d'une vague, et dit :

« — Qui es-tu et que fais-tu tout seul dans cette île, homme de la Grande-Terre ?

¹ Mulets.

² Marsouins.

³ Requins.

« — Je suis Ratsimanoutou, de Nousivarika, là-bas dans le Sud ; ma pirogue a été brisée par le Grand-Vent-qui-tourne ; maintenant comment pourrais-je sortir d'ici, pour m'en retourner vers les miens ?

« — Qu'à cela ne tienne ! dit le poisson Souroukay ; d'ici Nousivari-ka, l'Eau-sacrée est longue à franchir, mais fortes sont mes nageoires, large est mon dos. Ramasse beaucoup de crabes pour te nourrir, construis sur moi une petite case en roseaux. Je te ramènerai jusqu'à ton village. »

Mon ancêtre obéit ; quand la case fut prête sur le dos du requin, il s'accroupit dedans. Le poisson fila vers le Sud et nagea pendant deux jours et deux nuits. Puis ils arrivèrent à Nousivarika. L'homme rassembla tous ses parents pour leur raconter comment il avait eu la vie sauve. Les habitants du village firent de grandes pêches au bord de la mer ; tous les poissons qu'ils prirent, ils les donnèrent au Souroukay pour les manger ; ils nourrirent ainsi pendant une lune entière le sauveur de leur parent.

Ensuite le requin s'apprêtait à regagner les profondeurs de la mer, mais, avant de quitter la plage de Nousivarika, il parla en ces termes :

« Que maudit soit et que meure celui de mes enfants qui mangera les descendants de cet homme ! »

Puis il enfonça une de ses nageoires, sur le bord de l'île, au pied du rocher où tu es maintenant assis, vazaha ! et qui en ce temps-là était baigné par la mer. À l'endroit où il avait enfoncé sa nageoire, coula une source : c'est la fontaine qui est ici, près de toi.

« Si vous buvez de cette eau, dit-il encore, jamais les souroukay ne vous mangeront. »

Et il plongea dans la mer, pour gagner les récifs. Mon ancêtre Ratsimanoutou dit à son tour devant ses parents rassemblés :

« Que maudit soit et que meure, dévoré par les souroukay, celui qui pêchera ou qui mangera les descendants de ce poisson ! »

Voilà pourquoi les gens de Nousivarika ne tuent pas les requins, et pourquoi les requins ne dévorent jamais, à moins qu'ils n'aient violé le fady, les hommes de ma race, à cause de ce qui s'est passé jadis entre le souroukay et mon ancêtre Ratsimanoutou. »

Prosper Lanthelme admira la naïveté des Malgaches, qui osaient, sur la foi de pareilles légendes, affronter les requins. Puis il réfléchit, scientifiquement, aux chances qu'on avait d'être dévoré ; il les jugea si

faibles qu'autant valait n'en pas tenir compte. Ainsi la sagesse de ces peuplades primitives se trouvait d'accord avec le calcul des probabilités. De plus les indigènes attribuaient toujours à la violation de quelque fady l'accident qui, de loin en loin, pouvait se produire ; ils conservaient ainsi leur belle tranquillité et leur mépris des dangers de la mer.

L'envie irrésistible de se baigner hantait Lanthelme de plus en plus. En n'entrant dans l'eau qu'à mi-corps, la rencontre d'un requin était presque invraisemblable ; il faudrait un concours de circonstances extraordinaires, qui aurait d'autant moins de chances de se reproduire qu'il avait eu lieu la veille. Mille fois des Betsimisaraka de Nousivarika avaient commis, au même endroit, en face de leur village, la même imprudence que l'Antaimourou, sans que la vague eût apporté de requin. Mille fois encore, après la mort de l'étranger, la légende de Ratsimanoutou allait se trouver confirmée.

Le lendemain donc, Lanthelme vint au même endroit, se débarrassa de ses habits, et, sans hésitation, entra dans la mer jusqu'à mi-corps. Il s'ébroua, fit jaillir l'eau tout autour de lui, revint en arrière pour se rouler sur le sable dans la vague presque tiède. Au bout de cinq minutes, il jugea ce premier bain assez long. Malgré lui, l'idée fixe des monstres qui pullulaient là-bas près des récifs de corail, hantait son imagination ; il ne pouvait se défendre de scruter avec quelque terreur les vagues troubles qui montaient vers la plage.

Soudain, comme il allait se retourner pour gagner le sable sec, il vit une masse noirâtre qui glissait obliquement de son côté : c'était le requin. À un mètre de lui, il y eut un remous ; un aileron noir et luisant sortit de l'écume ; puis la chose sombre et fuselée vira soudain ; venue avec le flux, elle disparut avec le reflux de la vague, dans les clartés glauques de la houle.

Alors Prosper Lanthelme s'évada de la mer cruelle, pour une fois miséricordieuse ; plus jamais il n'osa s'y baigner, quoiqu'il eût bu dans la source l'eau du poisson souroukay, sur la lointaine grive australe, au pied des cocotiers.

L'essayeur

M. Arthur Destouches, chef du Service du Commerce et des Transports, était depuis peu à Madagascar. C'était sa première colonie, et il recherchait les impressions exotiques, à la façon d'un collectionneur furetant chez les antiquaires. En tournée à Majunga, il avait retrouvé un vieux camarade d'autrefois, directeur de la Compagnie Australe d'Exportation. Cinq années de droit au quartier latin, puis dix ans de vie à Paris, avec des rencontres irrégulières, pourtant fréquentes, avaient laissé aux deux amis assez de souvenirs communs pour leur faire croire, au bout de deux heures, qu'ils s'étaient quittés l'avant-veille. Ils fumaient un cigare sur la terrasse du cercle, au seul endroit de la ville, où souffle un peu de brise, pendant la saison chaude. Restés tous deux célibataires, ils parlaient femmes. M. Arthur Destouches confia qu'il serait heureux, après huit jours de chasteté en chemin de fer et en bateau, de comparer aux ramatous tananariviennes les beautés de Majunga. Il expliqua que sa haute situation dans la colonie le forçait à quelque discrétion, qu'il ne pouvait guère se mettre en quête lui-même.

— Qu'à cela ne tienne ! dit l'autre. Je vais vous donner un chasseur qui rabattra le gibier jusque sous votre moustiquaire. Sélam ! Sélam !

Un grand Comorien surgit à cet appel du bord de la route où il était accroupi, et vint s'appuyer nonchalamment à la balustrade en briques de la terrasse. Il portait une longue lévite blanche, un peu sale, tombant jusqu'aux pieds, et un fez rouge. C'était un de ces êtres sans race, métis de nègres, de malgaches et d'arabes depuis des générations, qui dans les ports exercent les métiers les plus divers, avouables ou inavouables, tour à tour voleurs ou agents de police, marchands ou receleurs, proxénètes ou prostitués, chauffeurs des Messageries Maritimes ou chasseurs de puces d'un sultan nègre : l'arsouille de l'Océan Indien, tel qu'on le rencontre à Djibouti, à Mombasa, à Zanzibar, à Dzaoudzi, à Majunga. Celui-ci était un beau type de l'espèce : pour le moment il avait pris le métier peu fatigant de *boutou* ; en cette qualité, il faisait les commissions, amoureuses ou autres, du directeur de la Compagnie Australe. Son vrai nom était Toutou Kibiky, mais son maître, pour plus de commodité, l'appelait Sélam. Devinant la mission dont on allait le charger, il regardait d'un air protecteur et goguenard le vazaha nouveau venu, estimant à sa mine et à la coupe de ses vêtements le « cadeau » qu'il en recevrait. M. Destouches, malgré son expérience, se sentit gêné par le regard complice de ce souteneur nègre : il fit semblant de regarder la mer, qui, au déclin du soleil, se

diaprait de tons cuivrés. Cependant l'ami présenta Toutou Kibiky, dit Sélam.

— Vous savez, ce bougre-là connaît toutes les femmes d'ici. Avec lui, vous pouvez être tranquille... ou à peu près. Sélam ! continua-t-il, en s'adressant au grand Comorien, qu'est-ce qu'il y a de propre ici en ce moment ?

— Qu'est-ce que tu veux ? dit Sélam d'un ton négligent et lassé, en regardant M. Destouches. Malgache ? Métisse ? Créole ?

— Une Malgache, de préférence.

— Beaucoup créoles à coucher maintenant, insista Sélam. Femme du docteur quatre galons, qui parti pour France, femme de Mésié Mouton, qui parti en tournée...

— Puisqu'on te demande une Malgache, animal ! F... nous la paix avec tes créoles, interrompit l'habitant de Majunga. Amène un choix de ramatous soignées, ce soir, à huit heures. Et maintenant, file !

M. Destouches reçut de son ami des instructions précises. Le Grand-Hôtel, où il avait pris une chambre, était propice : on n'y donnait pas à manger, ce qui évitait beaucoup d'allées et venues ; les patrons n'y paraissaient guère que le matin ; d'ailleurs il n'abritait en ce moment que des célibataires. À huit heures, Sélam arriverait avec les candidates, il les dissimulerait sous les Bois-Noirs de la plage, viendrait prévenir le vazaha. Celui-ci n'aurait qu'à faire défiler les femmes sous la varangue déserte de l'hôtel, pour choisir. M. Destouches remercia et, avant le dîner, s'en fut, tout guilleret, peigner sa barbe qu'il portait longue et soignée. Après son départ, le directeur de la Compagnie Australe ne se fit pas faute de raconter l'histoire au président du Tribunal, à l'administrateur adjoint, au gérant de la caisse d'avances, et à tous les fonctionnaires ou colons, habitués de l'apéritif. Certains se promirent de revenir le soir, pour assister aux fredaines de M. le Chef de Service.

Dès huit heures, celui-ci, après avoir dîné en hâte, s'accouda dans l'angle le plus obscur de la varangue, attendant le messenger des voluptés prochaines. Sélam n'arriva qu'à huit heures et demie ; il n'avait pas de montre, et l'exactitude était le moindre de ses soucis : la vie est longue, comme disent les Orientaux.

— Où sont-elles ? interrogea M. Destouches.

— Là-bas, sous les Bois-Noirs. Je vais les chercher.

Un instant après, la théorie des ramatous traversa la route ; elles sortaient de l'ombre des Bois-Noirs et marchaient en file indienne ; elles étaient sept ; sans se presser, drapées dans leurs lambas multicolores, elles avançaient, sous la flambée de lumière du cercle, pour gagner le coin sombre de la varangue voisine, où les attendait le vazaha généreux. Les consommateurs de la terrasse, prévenus on ne sait par qui, s'étaient précipités, en bousculant les chaises, vers la balustrade, pour voir le défilé. Certains reconnurent les professionnelles de la galanterie indigène et dirent aux autres les noms. M. Destouches ne s'aperçut de rien, absorbé qu'il était par l'approche de son harem !

Sélam avait bien fait les choses : il présentait au vazaha de Tananarive un assortiment original et varié.

La première femme était une Makoua, descendante des anciens esclaves amenés de Mozambique : elle avait un nez large et épaté, une bouche violette, gercée, aux lèvres proéminentes, de grands yeux hébétés, avec un regard fixe ; les lobes de ses oreilles étaient hideusement déformés par de larges disques rouges ; ses seins en forme de poires tremblaient, un peu flasques, sous l'étoffe du corsage, et elle se cachait maladroitement la figure sous un voile de crêpe jaune. Elle répandait un parfum de santal et de graisse rance. M. Destouches, dont la neurasthénie s'accommodait mal des odeurs communes et fortes, se sentit presque indisposé en respirant la senteur de cette fleur sauvage : il fit signe à Sélam de l'éliminer.

Le deuxième sujet, une jeune Sainte-Marienne, au nez petit et busqué, aux longs cils épais voilant à demi de très beaux yeux, était amaigrie par la maladie ou les privations ; son visage émacié avait une expression de mélancolie douloureuse. M. le Directeur, de goûts plutôt décadents en littérature, pensa qu'il serait rare d'examiner de près cette personne dolente, mais il s'abstint à la réflexion : ne sachant pas un mot de malgache, comment pénétrerait-il dans l'intimité morale de cette sauvagesse endeuillée ? D'autre part certaines maladies, transmises par simple contact, donnent parfois une mine souffreteuse ; il pensa, non sans effroi, à une contagion possible.

La troisième était la propre épouse de Sélam. Une femme n'a pas tous les soirs l'occasion de gagner une ou deux piastres. Le Comorien se fût fait un cas de conscience de priver sa *vadibé* d'une pareille aubaine. C'était une Anjouanaise très noire, aux yeux assez expressifs, bien faite quoique un peu maigre ; elle portait un double collier de verroterie, et, aux poignets, de lourds anneaux d'argent, ciselés par les Indiens de Majunga. Son lamba orange, à grandes arabesques rouges, se rehaussait d'une large bordure jaune ; elle s'était coiffée en grosses coques disposées

sur trois rangs des deux côtés de la tête, à la mode d'Anjouan. M. Destouches la regarda un instant, mais la jugea trop négresse et passa. Sélam fut froissé dans son amour-propre et déçu dans sa cupidité. Il n'en laissa rien voir, et poussa la quatrième plutôt timide.

C'était une petite fille sakalave, qui pouvait bien avoir dix ou onze ans ; elle reniflait comme un enfant qui a perdu son mouchoir ; de fait elle n'en avait jamais possédé, mais, devant le vazaha, elle n'osait se moucher entre les doigts, à la façon du pays, et deux choses blanches, qui n'étaient pas des perles, sortaient de ses narines. M. le Directeur en eut presque la nausée.

Il reporta ses regards avec complaisance sur les trois derniers sujets, des Sakalaves grandes et bien faites, à figures naïvement bestiales encadrées de chevelures laineuses. Une surtout le séduisit : elle avait la narine gauche percée et ornée d'une petite rosace d'or, grosse comme une pièce de quatre sous. Quel riche thème pour d'ultérieures conversations dans les salons parisiens ! Que de variations possibles sur les modes des femmes qui se percent ici les oreilles et là le nez ! Il se décida pour cette ramatou délicieusement sauvage, et d'un geste congédia le reste du troupeau.

Les gens du cercle virent deux ombres monter l'une derrière l'autre l'escalier de la varangue, et le tout Majunga de la terrasse fut dans l'attente des événements voluptueux qui allaient s'accomplir

Déception ! Vingt minutes plus tard le chef du Service du Commerce et des Transports reparut désillusionné et point content. Il entraîna son ami dans un coin, lui expliqua l'incompréhensible aventure : la belle sauvagesse, prise dans la chambre d'un accès de timidité farouche, était allée jusqu'au refus de sa personne ; elle lui avait raconté, avec volubilité et en malgache, quantité d'histoires auxquelles il n'avait rien compris ; elle semblait, à ce qu'il lui avait paru, terrorisée par sa barbe qu'il avait blonde, et par le teint rouge brique de son visage congestionné. Ou bien peut-être avait-il violé, dans les premières approches, un des innombrables fady, auxquels ces enfants de la nature attachent une importance religieuse. Le fait est qu'il n'avait rien obtenu. Le sujet, mis à la porte, s'était enfui sans demander le prix de son dérangement.

Sélam, rappelé, se mit à la recherche des laissées pour compte ; il ramena une des deux Sakalaves, compagnes de la réfractaire. On la vit ; elle plut ; on monta. Le cercle encore attendit... et au bout de vingt minutes vit revenir M. Destouches. Cette fois c'est lui qui n'avait pas voulu. La Sakalave était à une de ces époques, fréquentes dans la vie des

femmes, où le sacrifice d'amour est nécessairement ensanglanté ; la forte odeur de sa race, portée au paroxysme, avait découragé les velléités amoureuses du vazaha.

Le Comorien déclara qu'il n'y avait plus rien à faire ce soir : toutes les oiselles étaient couchées. M. Destouches, avec un regret pour les cinq dédaignées, s'en fut se mettre au lit : il dormit mal, se leva le lendemain matin de fort méchante humeur et se dit que la journée lui paraîtrait longue. Il promena son rut inapaisé dans tous les coins pittoresques de Majunga : partout il connut la tentation, lui qui n'était pas un saint, par les apparences diverses de la femme innombrable. Il monta vers le Rouva, à travers une brousse de bois-noirs, de flamboyants et de jeunes baobabs. La vieille forteresse est transformée en caserne pour le 3^e régiment de tirailleurs sénégalais ; lorsqu'il eut franchi la grande porte monumentale, M. le Directeur, en quête d'imprévu, fut tout étonné de se trouver transporté dans un village africain. Les soldats noirs vivaient là en famille : ils s'étaient bâti des maisons comme dans leur pays natal, des cases rondes en terre, peintes en blanc, avec des toits de chaume coniques. Il y avait là des femmes de toutes les races, des Bambaras, des Peulhes, des Sénégalaises amenées d'Afrique, des Makouas, des Comoriennes, des Houves, des Sakalaves. De grosses matrones nues jusqu'à la ceinture, étalaient au soleil d'énormes et flasques mamelles, plus pendantes que le fruit du baobab ; de frêles Malgaches aux reins cambrés, enveloppées d'étoffes multicolores, cachaient à demi leur visage, avec le désir d'être vues sous les voiles jaunes et rouges. Des petites filles nues jouaient par terre : elles avaient pour toute parure un collier de perles blanches et bleues autour des hanches, et, au poignet, un minuscule bracelet d'argent.

Tout cela grouillait, riait, chantait ; la chair brune, la chair jaune, la chair noire s'offraient aux baisers du soleil ; leurs effluves se mêlaient, dans l'ardeur du matin d'Afrique, aux senteurs fortes de la brousse voisine ; les cases blanches, les étoffes aux tons violents, dans la lumière tropicale, gênaient les yeux à force de les éblouir ; les sons lointains et saccadés d'un tam-tam accompagnaient de leur harmonie sauvage cette orgie sensuelle de désirs, de couleurs et de parfums. M. Destouches, trépidant, sentait s'exaspérer sa neurasthénie. Par le sentier qui dévalait vers la ville, il s'en revint, à l'ombre des baobabs, des flamboyants et des bois-noirs.

L'après-midi, il visita Mahabibou, le village indigène, à une demi-heure de Majunga, au bout d'une longue route droite, bordée d'arbres et de tombeaux. Il erra dans le quartier makoua ; il vit des négresses qui se faisaient sur le visage, avec une sorte de terre blanche, des dessins bizarres ; il flâna parmi les cases des marchands houves où les vendeuses,

accroupies par terre et drapées dans leurs lambas, attendent avec un éternel sourire la venue du client ; il parcourut les rues indiennes, le bourg sakalave, le clan comorien, et partout il avait la même obsession des effluves troublants qu'exhalaient dans l'ardeur des étés les femmes et les daturas.

Quand se coucha le soleil, il revint vers la ville. Des théories de femmes y descendaient, parce qu'approchait l'heure australe du berger, où les marchandes d'amour quittent leurs cases pour gagner les maisons de pierre et de bois des Européens. Il pensa que dans ce troupeau était celle qui lui était destinée, et s'amusa en passant à les dévisager toutes, comme pour en choisir une.

Le soir, Sélam, fidèle au rendez-vous, vint l'avertir : il n'avait qu'à monter dans sa chambre, il y trouverait la ramatou tsara¹, objet de ses désirs, et pouvait être sûr, cette fois, de n'éprouver aucune des déceptions de la veille. En ouvrant la porte, il vit, assise sur l'unique chaise, une forme de femme tout enveloppée d'étoffes, immobile comme une statue. Il écarta le voile rouge dont elle se cachait à demi la figure, ôta le lamba multicolore ; une grande fille, bien faite, avec l'inévitable rosace d'or dans une des ailes du nez, leva vers lui ses yeux rieurs. Les vêtements, préparés pour la chute, tombèrent presque d'eux-mêmes, et la belle ne fit aucune résistance. Elle se montra même si passive que l'être jamais satisfait qu'était M. Destouches s'en trouva fort dépité. Peut-être la tension extrême de ses nerfs durant toute cette journée l'avait mal préparé à une passade trop impatientement attendue ; peut-être aussi cet esprit décadent et compliqué était-il inapte à goûter par l'intermédiaire d'une sauvage des joies simples, dénuées de raffinement ; peut-être enfin se trouvait-il, sans plus, en proie à cette tristesse vague qui suit les élans de la passion charnelle.

Cependant le tout Majunga des arrivées de paquebot était au cercle ; depuis la veille, la ville entière s'intéressait aux faits et gestes de M. le Chef de Service du Commerce et des Transports ; bien des gens qui ne sortaient pas le soir, étaient venus au café pour connaître le dénouement de l'aventure ; lorsqu'on avait vu M. Destouches monter dans sa chambre, après un court conciliabule avec Sélam, des paris avaient été engagés ; sur toute la terrasse en ébullition s'échangeaient des propos grivois ; on se criait, d'une table à l'autre :

— B... oudera, B... oudera pas !

¹ En malgache « belle femme ».

Tout à coup on vit une ombre féminine surgir de la varangue de l'hôtel, et s'en aller très vite, le long des murs, vers l'intérieur de la ville. Quelques minutes après, M. Destouches parut, il traversa la rue, monta les quelques marches de la terrasse, et vint droit à la table du directeur de la Compagnie Australe. Toutes les conversations s'étaient arrêtées ; on n'entendait que le bruissement aigu des moustiques autour des lampes. Le chef de Service avait l'air ennuyé, gêné, plutôt maussade ; visiblement il échangeait avec son ami des propos sans importance, pour détourner l'attention. La terrasse comprit qu'elle était indiscreète, les conversations reprirent, on feignit de ne plus s'occuper de l'homme du jour.

Sur ces entrefaites Sélam arriva pour recevoir des compliments, qu'il pensait avoir mérités, en même temps que l'honnête récompense due à ses services. M. Destouches lui mit dans la main une piastre, et dit :

— Tu sais, c'est une femme très ordinaire ; à Tananarive, nous avons mieux...

Sélam, vexé, s'en alla, en murmurant assez haut pour être entendu d'une partie de la terrasse :

— Vazaha difficile... pas content de la ramatou... moi pourtant l'avais essayée...

Ramasse-moi mon lamba

À Saint-Cyr, il avait pris l'infanterie coloniale par goût des aventures. Terrien d'origine, enfermé pendant dix ans dans les geôles universitaires, il sentait un besoin éperdu des larges horizons marins, des traversées lointaines. Au lycée, dans la tristesse des salles d'études, sous l'œil hostile du pion, il imaginait des voyages en Extrême-Orient, des croisières le long des plages lumineuses, bordées de cocotiers, défendues par les récifs de corail, des explorations à l'intérieur du continent noir, des vices-royautés éphémères en Papouasie ou chez les nègres. Devenu saint-cyrien, il rêvait de conquêtes exotiques, de femmes de couleur possédées sur des terrasses blanches dans les nuits asiatiques, ou sur les nattes des cases en bambous, dans les soirs d'Afrique. Il souhaitait, pour sa première colonie, le Haut-Sénégal, avec les paillotes rondes abritées sous des baobabs, l'énorme fleuve peuplé d'hippopotames et de caïmans, les négresses aux lourds seins nus, ou bien Tahiti, l'éden austral, où des femmes couronnées de fleurs viennent se prostituer, sous les tamarins, aux hommes de l'Europe, ou encore l'Indo-Chine, objet des désirs de tous ses camarades, avec les fumeries d'opium et les congai aux formes équivoques d'androgynes.

Il eut Madagascar : ce fut une déception. Sur le bateau, des camarades le consolèrent en lui faisant un éloge très documenté des femmes malgaches, surtout des ramatous Imériniennes. À Diégo-Suarez il connut son affectation pour Tananarive, et fut ravi. On descendit à terre, en bande, pour voir la ville : nouvelle désillusion. C'était un dimanche. Les femmes d'Antsirane et celles de Tanambô s'étaient donné rendez-vous dans les rues ensoleillées ; elles se promenaient par groupes de deux ou trois, vêtues de leurs plus beaux atours. Il y avait là des Sainte-Mariennes, au nez busqué, aux lèvres volontaires, leurs lourds cheveux ramassés en trois grosses boules sur la nuque et les côtés de la tête, des Antankarana, grandes et sveltes, avec un beau masque de bestialité impassible, des Betsimisaraka, petites et menues, aux traits presque réguliers, aux yeux rieurs et prometteurs. Presque toutes, coiffées de grands chapeaux bergère, en paille de rafia, bordés et couverts d'une profusion de rubans aux couleurs éclatantes, étaient drapées dans des lambas voyants, ornés de dessins extraordinaires : des soleils, des lunes, des étoiles noires sur un ciel orange, des bicyclistes indigo dans des paysages roses ; l'une avait dans le dos une locomotive bleue crachant des flots de fumée rouge sur fond blanc, délicate allusion aux trois couleurs françaises ; sur la croupe rebondie d'une autre s'étalait, la tête en bas, le por-

trait d'Édouard VII. Mais les plis chastes des lambas laissaient mal deviner les formes de celles qui les portaient ; sous les larges chapeaux clairs, un peu ridicules, les yeux brillants et les dents blanches faisaient, dans le noir ou le bronze des figures, un contraste trop violent pour un Européen nouveau débarqué. Le jeune officier trouvait ces femelles laides comme des guenons, attifées comme des singes savants. Jamais, non, jamais il ne se résoudrait à admettre dans son lit un de ces petits animaux chiffonnés qu'on lui disait être des Betsimisaraka, ou une de ces grandes Sakalaves dégingandées. Il revint à bord désappointé.

À Tamatave, son impression ne se modifia guère. En vain on essayait de lui faire comprendre la séduction des ramatous tananariennes ; il déclara qu'il chercherait une amie dans la société européenne, ou, à défaut, dans le milieu créole.

Pendant le premier mois de son séjour à Tananarive, il se tint parole, méprisa les ramatous. Mais deux femmes du monde, qu'il favorisa de ses hommages, le rabrouèrent assez vertement ; la galanterie blanche était vraiment mal représentée dans la capitale de l'Imerina ; quant aux créoles teintées, elles étaient d'un noir plus sale que les Houves. Dès sa troisième promenade au Zouma, le grand marché hebdomadaire de Tananarive, il se découvrit du penchant pour les femmes indigènes : sexe affamé n'a pas d'yeux. Il se laissa présenter par des camarades quelques ramatous, parmi celles du commun, et en usa, non sans plaisir. Il se mit à fréquenter les lieux où les vazaha peuvent rencontrer des jeunes femmes malgaches toujours prêtes à gagner une piastre. Il ne manqua jamais la musique, le jeudi à Andouhalou, le dimanche à Antaninarenina. Le vendredi, de neuf à onze, il se promena au marché, où les célibataires en appétit trouvent grand étalage de chair humaine. Il fut invité aux bals de ramatous que donnent certains vazaha, mariés temporairement, à la mode du pays.

C'est à une de ces soirées qu'il connut Raketaka. Son dernier amant, un capitaine d'artillerie coloniale, venait de s'embarquer, ses deux ans finis, à Tamatave. Elle avait été si désolée de ce départ, qu'elle ne lui avait plus fait d'infidélités, disait-on, pendant l'ultime mois de leurs amours ; le lendemain de la séparation, elle ne voulut point répondre encore aux cinq ou dix billets pressants qu'elle avait déjà reçus. Pourtant, le soir, elle se rendit à la fête que donnait un jeune ingénieur, époux temporaire d'une de ses amies. Tout de suite elle fut très entourée. Parmi les concurrents, elle remarqua le jeune lieutenant d'infanterie coloniale ; secrètement elle désira le donner comme successeur au dernier amant en titre. Il avait une cote excellente dans le monde galant, parce qu'il était gai, insouciant et généreux. Il se savait très beau garçon et tâchait d'en profiter ; mais il s'exagérait la valeur de cet appoint auprès des femmes

indigènes ; celles-ci, en raison de ses beaux yeux, lui avaient donné le sobriquet de Tsaramasou¹, que ses camarades, irrévérencieusement, avaient traduit par Haricoco Bel-Ceil ; dans le monde, à cause de son prénom d'Albert, on l'appelait Bébert.

Bébert s'aperçut que Raketaka était favorablement disposée pour lui et aussitôt poussa ses avantages. L'autre était trop fine pour ne pas se faire désirer. Elle dansa plus d'une heure avec un gros fonctionnaire surnommé Saint-Louis, lourdaud et disgracieux, mais bien appointé. C'était un rival redoutable. Un jour qu'une ramatou très courue s'était laissée mettre aux enchères, il était allé jusqu'au billet bleu pour l'avoir : d'où son surnom. Raketaka, soucieuse de ses intérêts, accepta ce soir-là une place dans le pousse-pousse de cet homme généreux, mais, au moment de partir, elle promit à Bébert de lui rendre visite le lendemain matin à dix heures.

Elle tint parole. Le lieutenant avait plutôt mal dormi. Il s'était flatté, une partie de la soirée, de ramener Raketaka ; sa déception amoureuse lui avait causé une assez longue insomnie ; il gardait à la jolie ramatou une secrète rancune de l'avoir fait poser. Elle sentit la nuance dans l'accueil un peu tiède, et comprit qu'il fallait jouer le grand jeu. Elle prit dans ses deux mains la tête du jeune lieutenant et, longuement, elle le regarda. Dans ses yeux adorablement puérils, elle mit les langueurs et les ardeurs de sa race pour verser le poison du désir dans les yeux tout proches de l'amant futur, puis, après un silence éloquent, elle reprit son air candide et s'écria :

— Comme je me suis amusée hier ! Et toi ? Il m'a semblé que tu n'étais pas très gai ?

— Moi ? Tu te trompes...

Nouveau silence. Il la trouvait si désirable qu'il enrageait de nouveau de ne l'avoir pas eue la nuit précédente. Il dit maladroitement :

— Méchante ! Pourquoi es-tu partie hier avec ce gros imbécile de Saint-Louis, au lieu de venir avec moi ?

Elle eut un sourire énigmatique et ne répondit point, mais s'assit sur une chaise à deux pas de lui. En s'asseyant, elle avait ôté son lamba de soie rose qui, glissant le long des épaules, était tombé par terre. Elle fit une œillade au lieutenant, reprit un air détaché, et dit, très douce :

¹ Tsaramasou, nom du haricot, signifie étymologiquement « qui a de beaux yeux ».

— Ramasse-moi mon lamba...

Il hésita quelques secondes avant de répondre, plus étonné encore que furieux. Se moquait-elle de lui, comme la veille, ou voulait-elle tenter une épreuve ? Quoi qu'il en fût, cette sauvagesse méritait d'être remise à sa place. Il fallait lui parler en maître, au lieu de se laisser traiter par elle en esclave.

— Pour qui me prends-tu ? s'écria-t-il. Te figures-tu qu'un vazaha fera les trente-six volontés d'une petite Malgache comme toi ? Ramasse ton lamba toi-même, ramatou !

Elle ne répondit rien, le regarda de nouveau, puis, détournant les yeux, elle jeta un coup d'œil du côté du lamba, et sourit. Lui s'approcha ; passant un bras autour de sa taille, il voulut l'embrasser. Elle détourna la tête, refusant ses lèvres.

— Sois gentille, Raketaka. Voyons ! Tu n'es pas venue chez moi pour me bouder...

Mais elle, gardant toujours le même sourire énigmatique, répéta d'un petit air têtue :

— Ramasse-moi mon lamba...

Décidément elle le prenait pour un imbécile. Certainement non, il ne ramasserait pas le lamba. Il se priverait plutôt de la posséder. Après tout, il ne manquait pas à Tananarive de ramatous aussi jolies et plus aimables. Il fit quelques pas dans la chambre, tapota un instant sur les vitres, puis se retourna brusquement. Elle était cambrée en arrière. Ses jeunes seins pointaient sous la fine chemisette brodée à jour ; ses lèvres lilas s'ouvraient à demi en un sourire voluptueux où brillèrent les dents très blanches ; ses cils battaient et voilaient d'une ombre ses yeux d'enfant. Jamais aucune femme indigène ne lui avait inspiré un désir aussi violent. Il revint vers elle.

— Embrasse-moi. Je veux.

Mais elle se détournait, inerte, passive, regardant la fine étoffe de soie rose qui gisait par terre, sans même se donner la peine de répéter encore :

— Ramasse-moi mon lamba...

Il s'entêtait à l'embrasser, avec l'espoir de triompher de cette froideur voulue, et de se faire rendre ses caresses. Il la sentait à la fois vi-

brante et butée dans son idée fixe. Non, il ne s'abaisserait pas à ramasser le lamba.

Il se rappelait une scène presque pareille, dans une chambre garnie, à Paris. Il avait courtsé huit jours une fort jolie femme dont il se croyait ardemment épris, un mannequin de l'avenue de l'Opéra. Elle était enfin venue à un premier rendez-vous. Il l'avait déshabillée passionnément, des pieds à la tête, avec des maladresses d'amoureux ; plus tard elle lui avait confié que sa mère, concierge au Marais, lui avait recommandé de se faire toujours ôter ses bottines, la première fois, par un amant ; celui qui déchaussait l'autre devait porter les culottes dans le ménage.

Était-ce pour une raison analogue que la petite sauvagesse voulait se faire ramasser son lamba ? Il était bien décidé à ne pas faire ce geste humiliant. Ne serait-ce pas le symbole de sa déchéance en face d'une femme de race inférieure ? Il n'entendait parler que de vazaha chambrés et bernés par leurs ramatous. Allait-il en venir là, lui aussi, après s'être défendu pendant trois mois contre l'aveulissement des concubinages indigènes ?

Pourtant il regardait Raketaka et la désirait éperdument. En plus de sa grâce voluptueuse et exotique, elle avait maintenant l'attrait du fruit défendu, puisqu'il s'interdisait le geste qui devait les rapprocher. Mais sa vanité masculine et sa fierté européenne commençaient à faiblir devant le charme obscur d'une petite fille houve. Au fond de lui-même il souhaitait déjà de trouver quelque prétexte pour ramasser le lamba.

Raketaka sentit que la victoire penchait en sa faveur, que le vazaha allait être à sa merci. Elle emplit de nouveau ses yeux de sensualité candide, et dit :

— Bébert, ramasse-moi mon lamba...

Elle prononçait Bébée, et parlait avec cette douce voix claire d'enfant que gardent longtemps les femmes de Madagascar. Cette fois Bébert fut affolé. Après tout il n'était pas tenu d'en faire sa maîtresse. Il n'avait qu'à la renvoyer, après l'avoir prise une fois. Il pouvait ainsi, sans humiliation aucune, ramasser le lamba, puisque ensuite il ne la reverrait point. Le triomphe symbolique de la femme n'existait plus, du moment qu'il ne s'agissait que d'une passade, et il dépendait de lui, non pas d'elle, qu'il en fût ainsi.

Il se baissa vite, ramassa le lamba, le mit avec rage sur les genoux de la Malgache. Elle le prit, le jeta dédaigneusement dans un coin, et referma ses bras sur l'amant dompté et heureux.

Les déboires d'un pasteur

Le pasteur P. O. Barklay sortait du temple de la London Missionary Society, à Andevourantou, et regagnait son domicile. En ce matin de juillet, la chaleur n'était pas excessive, mais humide et molle, après les ondes de la nuit. Le ciel, d'un bleu très doux, semblait ouaté par les brumes qui montaient de la terre ; dans le silence de la ville paresseuse, on entendait seulement le ressac monotone de l'Océan Indien. Le Révérend, mal à l'aise dans la tiédeur amollissante de cette matinée tropicale, se souvenait, malgré lui, qu'il était homme ; sa pensée, avec une lâche faiblesse, s'appesantissait sur les turpitudes de la chair. Sous le casque blanc et l'ombrelle verte, le crâne du pasteur s'échauffait. Son visage rougissait, sans doute à cause du soleil, et parce qu'il songeait avec angoisse à l'immoralité ambiante. L'immoralité malgache, quel thème de prédication ! Pour lui, hélas ! quel fait d'observation courante ! Du Nord au Sud de l'île régnait la liberté la plus absolue des mœurs, c'est-à-dire l'abandon volontaire et conscient à des passions mauvaises, dégradantes ! En ce coin d'Andevourantou, terre brûlante d'alluvions, où les fleuves et la mer mêlent leurs eaux fécondes, le sol sue la volupté ; les plantes jaillissent avec toute l'exubérance tropicale ; les bêtes se multiplient dans un rut toujours inapaisé. En vain le Révérend chassait les images de luxure : partout elles s'offraient à ses yeux. Il semblait que ce matin-là, Andevourantou ne fût peuplée que de femmes : des femmes marchaient, le long des barrières de bambous, à l'ombre des badamiers ; les lambas multicolores étalaient des dessins naïfs sur les croupes lascives, sur les poitrines provocantes ; d'autres femmes tressaient leurs cheveux, les bras mollement arrondis au-dessus de la tête, bombant leurs seins fermes sous l'akandzou aux plis raides ; certaines, au seuil des cases, cherchaient ingénument des parasites dans la chevelure de leurs enfants ; quelques-unes plaisantaient avec des bourjanas, leur bouche sensuelle ouverte en un rire éclatant. Le pasteur filait vite dans les rues vertes et discrètes ; il était arrivé maintenant à la grande avenue sableuse, bordée de cocotiers, le boulevard d'Andevourantou, implacablement ensoleillé, le long duquel s'abritent, parmi les dunes verdoyantes, les maisons des colons ou des fonctionnaires. Hélas ! là aussi s'étalait le scandale : à l'ombre des varangues circulaient, affairées et décentes en apparence, les ramatous des vazahas, qui cachaient sous de longues robes blanches leurs formes prostituées. Et se hâtaient vers l'école les petites filles rieuses, aguichantes, naïvement impudiques, prêtes déjà pour les chutes prochaines. Ainsi se perpétuait, sous l'œil des Européens complices, la prostitution d'une race. Le révérend P. O. Barklay en souffrait deux fois, dans sa conscience

d'Anglais et de protestant. Il cherchait en lui-même les moyens d'enrayer le mal. L'Administration ne lui facilitait guère la tâche : ces Français sont si dissolus ! Eux-mêmes donnaient le mauvais exemple en vivant avec des ramatous. N'osaient-ils pas prétendre que chaque race se fait des mœurs selon le milieu où elle se développe et les circonstances de son évolution, que les Malgaches, par les divagations amoureuses de leurs femmes, librement acceptées, avaient supprimé bien des problèmes sociaux, dont souffrent, sans parvenir à les résoudre, les peuples de l'Occident ; qu'il était injuste et fou d'imposer à l'âme malgache la morale chrétienne. Ces Français sont si paradoxaux !

Sous l'œil tolérant des conquérants papistes, les femmes betsimisaraka continuaient donc de s'accoupler au hasard de leurs fantaisies et au gré d'un tempérament excessif. Cette race maudite ne vivait que pour la luxure. Les hommes travaillaient deux mois par an dans les rizières ou sur les concessions, pour gagner de quoi payer l'impôt ; le reste du temps ils dormaient, vautrés sur les nattes, dans l'ombre tiède des cases. Quant aux femmes, elles n'avaient d'autre métier que de faire l'amour.

Pourtant les Anglais avaient annoncé depuis longtemps à ce peuple la bonne nouvelle. Dès le commencement du XIX^e siècle, des missionnaires venus de Londres avaient évangélisé les pacifiques Betsimisaraka. Hélas ! les conversions auraient donc été plus apparentes que réelles, puisque la troisième génération retournait aux erreurs païennes et déshonorait par sa conduite la religion évangélique qu'elle croyait professer. P. O. Barklay, inspiré par l'esprit du Christ, sentit qu'une grande tâche lui incombait : la régénération de la femme betsimisaraka. Christ lui-même n'avait-il pas relevé la pécheresse, pardonné à la femme adultère ? N'avait-il pas dit à la Chananéenne : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël » (Matth. 15, 24). Le Révérend médita tout le jour sur les moyens d'extirper l'esprit immonde du corps des ramatous. Dès le lendemain, il se mit à l'œuvre.

D'abord il consacra tous ses soins aux jeunes âmes que la gangrène du vice n'avait pas encore atteintes, et s'occupa des petites filles. Il appela les deux instituteurs indigènes de la mission, leur donna d'excellents conseils pour préparer des enfants à une vie chaste et chrétienne. Il s'efforça de montrer à ces néophytes vertueux ce que la toute-puissante grâce divine avait accompli déjà en eux-mêmes ; il stimula leur zèle par la vision d'une gerbe de vocations innocentes que Dieu permettrait à ses serviteurs de récolter pour lui sur la terre malgache. Mais c'est surtout aux jeunes filles, aux malheureuses en âge de pécher, qu'il réserva sa pieuse sollicitude. Il prit pour lui-même cette partie la plus ardue de la tâche entreprise, et fonda une Société Évangélique : l'Union Chrétienne des Filles d'Andevourantou. Tous les jours, à quatre heures, il réunit dans

le temple les catéchumènes nubiles du sexe féminin. Il leur dit, il leur répéta, il leur ressassa les devoirs de la vierge, de l'épouse, de la mère chrétienne. Il ne cessa de leur montrer, sous les formes les plus diverses, les funestes conséquences, au point de vue physique, moral et religieux, du vice et de la débauche ; en d'éloquents sermons, il commenta les versets d'Ezéchiel sur les abominations de Jérusalem. « Tu t'es confiée en ta beauté, tu t'es prostituée à la faveur de ta renommée, tu as prodigué tes prostitutions à tout passant, en te livrant à lui. » Puis il disait les punitions suscitées par l'Éternel contre les femmes folles de leur corps : « Je ferai monter contre elles une multitude et les livrerai à l'insulte et au pillage. Et cette multitude les assommera à coups de pierres et les taillera en pièces par l'épée. Ils égorgeront leurs fils et leurs filles ; ils brûleront leurs maisons par le feu. Ainsi je mettrai fin aux infamies dans le pays, et toutes les femmes apprendront à ne point imiter vos désordres » (Ezéch., 23, 46). Les petites Betsimisaraka, peureusement serrées dans leurs lambas multicolores, écoutaient avec effroi l'Homme de Dieu : il leur contait l'histoire de deux prostituées appelées Ohola et Oholiba, et elles redoutaient le sort de ces malheureuses qui, pour s'être données à des hommes venus d'un pays éloigné au delà des mers, avaient été lapidées. Elles aussi s'étaient livrées à des vazaha : devaient-elles pour cela mourir, comme les femmes de l'Écriture ? Certaines, impressionnables comme des enfants, hantées par les paroles du missionnaire, crurent qu'elles étaient réellement de grandes pécheresses : leurs corps furent tout secoués des larmes amères versées sur elles-mêmes. Plusieurs triomphèrent momentanément du péché ; pour un temps la vision de l'amour de Christ l'emporta chez elles sur les images de luxure. Hélas ! elles ne purent garder la main que le Sauveur leur tendait, et retombèrent dans leur erreur.

Cependant le Révérend P. O. Barklay s'illusionnait sur les résultats de ses prêches et de ses prières. Il savait que Rasoua avait mis à la porte de chez elle un jeune gouverneur indigène avec qui ses parents voulaient la mettre en essayage ; mais il ignorait, l'excellent missionnaire, que la même Rasoua se rendait tous les soirs, à la nuit close, chez un adjoint des services civils. Il louait Patsa de repousser les hommages des jeunes hommes, et il ne s'apercevait point qu'elle était enceinte, fort embarrassée de savoir si son enfant serait métis ou malgache. Il croyait si bien son œuvre en voie d'accomplissement que déjà il se détournait un peu des femmes pour s'occuper de l'instruction chrétienne des tout petits. Il ne réunissait plus les ramatous que le dimanche ; ce jour-là il cherchait à les gagner de façon définitive par des sermons où il résumait son enseignement : il tonnait contre les filles qui recherchent l'œuvre de chair en dehors du mariage, contre celles qui se vendent à des vazaha pour porter des souliers, des boucles d'oreilles et des lambas de soie, contre les femmes qui, mariées, violent la sainteté du mariage en se prostituant à des amants.

Le matin, lorsqu'il se rendait seul au temple, ou le soir, quand il se promenait avec sa famille, le Révérend, fier des résultats acquis, pensait que son œuvre était bon. Il en parlait à M^{rs} Barklay, il lui faisait remarquer avec orgueil d'appréciables changements dans la tenue des ramatous, grandes et petites. Toutes, du plus loin qu'elles l'apercevaient, baissaient modestement les yeux, et, pudiques, drapées dans leurs lambas, passaient sans détourner la tête à droite ou à gauche ; plus d'œillades aux jeunes hommes, plus de plaisanteries avec les bourjanés, plus de far niente provocants dans l'ombre des varangues. Une décence toute britannique régnait à Andevourantou.

Un beau dimanche, le missionnaire voulut se donner à lui-même la satisfaction de constater les transformations morales accomplies. Quand on eut chanté de nombreux cantiques aux sons de l'harmonium, il adressa à toutes ses auditrices, à ses converties, une homélie pathétique qu'il termina par ces mots :

— Mes chères filles, que demanderons-nous au Seigneur, en ce jour où ses grâces semblent particulièrement prêtes à se répandre sur nous, sur vous toutes ? Ne vous paraît-il pas qu'aujourd'hui le souffle de l'Esprit se fait sentir parmi les chrétiennes d'Andevourantou ? Christ n'a plus à vous ouvrir les yeux, à vous dévoiler l'abomination de vos péchés. Vos cœurs, éclairés par la raison, ont triomphé de l'erreur, du vice, de la débauche. C'est l'heure de demander à Dieu le prix de vos efforts, de vos luttes, de votre constance. Exprimez un vœu, consultez-vous toutes et formulez une prière. Je la transmettrai ensuite à l'Éternel avec toute l'ardeur et la confiance que Christ a mises en moi : nul doute qu'elle ne soit exaucée. Prions Dieu, mes sœurs.

Toutes les têtes noires aux petites nattes artistement tressées s'inclinèrent avec ferveur ; il sembla vraiment au missionnaire que le souffle de l'Esprit planait sur l'assistance. Quand ce fut fini, il causa familièrement avec elles ; paternel, il les engagea à lui dire ce qu'elles avaient souhaité en ce moment solennel. Sûrement leurs cœurs avaient été unis en une même pensée ; il désirait vivement connaître cette aspiration secrète de leurs âmes, ce rêve commun à elles toutes. Il y eut des chuchotements, des soupirs, des sourires ; les têtes brunes se penchèrent, mutines, les unes vers les autres ; enfin, après de longs conciliabules, l'élève préférée du Révérend, la douce Ranavavy, s'avança vers lui et dit, osant parler pour ses compagnes :

— Ce que nous désirons en notre âme, ce que nous souhaitons secrètement toutes, ce que nous venons de demander à l'Andriamanitra en ce beau jour, c'est d'avoir un enfant avec un vazaha !

La marche à la mort

Depuis que Ravô était morte, Rafaralahy ne connaissait plus la joie. Les premiers jours, accroupi dans un coin de la case, comme hébété, il se cachait le visage dans un pli de son lamba, quand on lui parlait ; il ne pouvait même pas pleurer. Des semaines passèrent ; sa douleur éperdue se tourna en obsession. Le corps du désespéré hantait la maison, son esprit semblait être resté dans le Tombeau-des-Ancêtres, après qu'on y avait étendu sur la dalle froide la dépouille de la bien-aimée, roulée dans les linceuls de soie rouge.

Pendant deux années, il avait joui de l'amour de Ravô ; elle morte, il la gardait dans les moelles et dans le cerveau ; il n'avait plus de goût à la vie. Ses sœurs, sa vieille mère étaient scandalisées d'un deuil si tenace ; car les Malgaches, race douce et puérile, donnent rarement l'exemple de pareils excès dans la douleur ; ils n'ont pas la crainte de la mort, ni pour eux, ni pour leurs proches, et ils continuent de rire ou d'aimer, près des Tombeaux.

La vieille alla trouver le prêtre catholique qui avait enseigné au père et au grand-père la religion des vazaha ; Rafaralahy avait été instruit dans son école ; elle lui demanda d'apporter un remède à l'inconsolable douleur du mari de Ravô. Le Monpère vint à la case, parla longuement à celui qui ne voulait pas être consolé ; il lui reprocha son incrédulité, rappela les beaux enseignements de la religion chrétienne : Ravô n'était pas perdue pour lui, il n'en était séparé que pour un temps et la retrouverait au ciel. L'argument sembla toucher le Malgache au delà de ce qu'espérait le Monpère, qui insista. Avait-il jamais trompé Rafaralahy ? Celui-ci demeurerait-il fidèle à la religion de son père, aux souvenirs pieux de son enfance ? Aussi vrai que l'Andriamanitra existait, sa femme chérie ne lui était que momentanément enlevée ; il la reverrait un jour au Paradis, où Dieu réunit tous les justes ; alors il ne la quitterait plus ; et qu'est-ce que le temps si bref de la vie terrestre en regard de l'Éternité ? Rafaralahy restait muet mais le pli têtue qui barrait son front s'était effacé ; le prêtre, en partant, put croire qu'il avait apporté un peu de consolation à cette âme.

Les jours suivants, le désespéré fut plus calme. Il était perdu en une sorte de rêve, souriait parfois à l'absente, se laissait gagner par l'espérance de la revoir. Crédule comme ceux de sa race, il croyait à tout ce que lui avaient dit les Monpères ; mais, en son esprit de jeune barbare,

les idées traditionnelles des Ancêtres se mêlaient aux superstitions chrétiennes ; avec les histoires ressassées par ses grand'mères païennes et les bribes de catéchisme apprises à l'école, il s'était fait une étrange religion, où les Anges et les Diables voisinaient avec les Loulo et les Angatra, où les fady anciens gardaient leur place à côté des commandements de Dieu et de l'Église. Puisqu'il était sûr de retrouver sa femme au Ciel, puisque d'autre part il ne pouvait vivre sans elle, il n'avait qu'à mourir pour la rejoindre plus vite. Lorsqu'il se fut mis cette idée en tête, rien ne put la lui enlever, ni les plaintes de sa mère affolée, ni les objurgations du Mon-père, qui lui rappelait l'interdiction du suicide, édictée par l'Église, le menaçait de la damnation éternelle et de l'éternelle séparation d'avec Ravô. Rien n'y fit. Rafaralahy croyait à l'autre monde, à ce vague Au-delà promis par toutes les religions pour leurrer les hommes ; cet Au-delà représentait l'union avec Ravô. Peu importait le lieu où elle devait s'accomplir, le Paradis des chrétiens, où d'étranges *mpilalô* dansent et chantent pour les élus, en s'accompagnant sur de mélodieuses *valiha*, la montagne mystérieuse d'Amboundroumbé, rendez-vous des païens morts, lorsqu'ils abandonnent les alentours des Tombeaux, même la chambre sépulcrale, murée par les dalles de pierre, où tous les ans, au mois rituel, les Malgaches retournent les défunts dans leur suaire rouge.

Maintenant Rafaralahy ne gardait plus de son christianisme que l'inébranlable foi dans la réunion avec Ravô ; sa douleur avait remué en lui tout le tréfonds du paganisme héréditaire et fait remonter des abîmes de la race d'ancestrales croyances, en apparence abolies.

C'est à elles qu'il demanda la réalisation du suicide suggéré par l'idée chrétienne. Il gardait la répulsion instinctive de tous les primitifs pour le geste brutal qui supprime la vie ; le suicide, avant l'introduction du christianisme, était inconnu à Madagascar. Donc, pour rejoindre Ravô, il commença par violer les fady qui font mourir. Il pila de la cendre dans le mortier à riz, il attisa le feu avec son couteau, et balaya la maison en marchant vers le sud. Il se lava la figure et se coupa les ongles pendant la nuit ; il s'étendit pour dormir dans le coin sud-est de la case, interdit aux vivants.

Puis, la sanction de ces fady tardant à venir, il en viola d'autres, plus redoutés. Il tua l'oiseau vourondreou, dont la mort est suivie de près par celle de son meurtrier. Il sema du riz vers l'heure où le soleil, à son déclin, incendie la rizière de lueurs rouges. Il trouva une natte sur laquelle Ravô, lorsqu'elle vivait, s'était couchée, et il y dormit, avec l'espoir de ne pas se réveiller. Mais les Êtres redoutables qui veillent à l'observation des fady ne voulaient pas de lui sans doute, car il continuait de vivre.

Il cherchait toujours l'acte inexpiable qu'il pourrait commettre. Non loin de Tananarive, sur un mont dénudé, dort, au milieu des touffes de roseaux, une vasque d'eau mystérieuse, près d'une roche hantée par un Vazimba. Depuis que les Houves occupaient le pays, cet endroit était sacré, on ne voyait aux alentours ni cultures ni maisons ; à tous ceux qui avaient enfreint un des innombrables fady attachés à sa sépulture, le Vazimba irrité avait sur place tordu le cou. Rafaralahy, un matin, se rendit à cette montagne : il avait eu soin de manger du porc, animal immonde pour les Vazimba, et d'emporter avec lui des oignons, qui leur sont particulièrement odieux. Il foula les herbes aux abords de la pierre sacrée, il regarda sa propre image dans la source, pour contraindre l'âme à quitter son corps ; il agita et souilla l'eau de la vasque sainte, puis s'en alla, étonné d'être encore vivant. Les abominations commises l'avaient troublé au point qu'il en avait presque oublié Ravô ; l'idée fixe de sa mort à lui, de sa mort toute proche, le hantait seule. Il marchait sans tourner la tête, avec l'épouvante de sentir l'Être s'approcher pour le saisir. Un vent très fort, à un moment, souffla derrière lui, faisant tourbillonner des feuilles sèches. Il s'arrêta, les jambes coupées, et la sueur d'angoisse coula sur ses membres. Mais les doigts de l'Être ne tordirent point son cou ; il marcha jusqu'à sa maison, vivant toujours.

Quand il fut rentré, une crise de désespoir le prit ; l'idée de Ravô perdue lui redevint insupportable. Il fluctuait d'une de ses religions à l'autre. Sans doute les oudy chrétiens des Monpères étaient plus forts que les fady malgaches ; leur puissance avait annihilé tous ses sacrilèges. Alors il jeta dans l'étable aux cochons le scapulaire attaché autour de son cou depuis vingt ans, et résolut, pour mourir, de profaner les grands fady chrétiens : une nuit, il s'introduisit dans une église, il arracha du mur un crucifix, le piétina, il cracha sur l'autel, il souilla le bénitier, il invoqua contre les dieux des vazaha la Terre sacrée, le Ciel, et tous les Zanahary des Ancêtres, il blasphéma le nom du Christ, et il sortit de l'église, vivant.

Repoussé de la mort par les Êtres invisibles, il en conçut un découragement encore plus profond et une manie singulière de la persécution : Andriamanitra et les Zavatra lui en voulaient, exerçaient sur lui leur méchanceté, en le condamnant à vivre. Il devint tout à fait hypocondriaque, ne sortit plus. Des journées entières, dans la pénombre d'une chambre close, il pleurait sans faire de bruit, comme un petit enfant qui a peur de l'obscurité. Il ne savait plus quand il reverrait Ravô ; il attendait qu'elle se décidât à venir, du lieu inconnu qu'elle habitait, pour l'emmener. Un matin sa mère entra dans la pièce où il demeurait enfermé, et récrimina longuement, à la façon des vieilles. Elle parlait avec volubilité, d'une voix suraiguë et geignarde ; elle gourmandait Rafaralahy, comme s'il avait eu dix ans, s'exaspérait de son mutisme. Elle en vint à injurier Ravô, à maudire sa mémoire. Un homme, après tout, n'était pas fait pour une seule

femme ; le plaisir qu'il avait pris avec la morte, il pouvait le trouver auprès d'une autre. Elle, sa mère, savait ce qui lui restait à faire. Elle partirait pour Imerintsiatousika, son village natal, berceau de leur famille, où ils étaient apparentés avec tout le monde. Là elle découvrirait une femme plus jeune que Ravô, aussi jolie : elle la ramènerait à son fils.

Elle fit comme elle disait, promettant d'être revenue le surlendemain. Elle ne s'en allait pas, la vieille, sans une angoisse profonde, car elle se doutait des choses étranges, inouïes dans leur race, que méditait son enfant. Elle savait qu'il avait foulé la terre, souillé l'eau du Vazimba, et elle redoutait la vengeance de l'Être. Le malheureux Rafaralahy était devenu *adaladala* ; qu'inventerait-il pendant son absence ?

Elle se hâta tant qu'elle put. Dès qu'elle parvint en vue d'Imerintsiatousika, vers quatre heures du soir, elle quitta la route ; par un chemin familier, le long des tombeaux, à l'Est du village, elle se rendit de suite chez l'une de ses cousines, à qui elle comptait demander l'hospitalité. Après les compliments d'usage, toujours longs chez les vieux Malgaches, elle exposa l'objet de sa visite : elle venait chercher au village des Ancêtres une jolie fille qui deviendrait la femme de son fils, après les quelques mois d'essayage réglementaire. Elle ne se dissimulait pas ce que sa négociation offrait d'insolite : d'habitude, en Imerina, garçons et filles s'arrangent entre eux et ne sollicitent l'agrément des parents que longtemps après l'échange des dernières privautés. Enfin les jeunes filles, pour décidées qu'elles soient à céder vite, exigent quand même une ébauche de cour. Dans la circonstance, il fallait renoncer à tous les usages reçus : la future épouse devait partir dès le lendemain matin, avec sa belle-mère, sans avoir vu son fiancé. La vieille cousine, après avoir malgré tout contre les nouvelles coutumes et les mœurs singulières des gens de Tananarive, offrit pourtant une de ses nièces, belle et accorte, âgée de quatorze ans, qui mourait d'envie de voir la ville. La mère de Rafaralahy voulut qu'on la lui présentât sur l'heure : les deux vieilles sortirent pour l'aller chercher ; elles descendirent au bout du village le sentier bordé d'aloès, le long des champs d'ananas, vers le petit lac. Sur le gros rocher rond, baigné par les eaux tranquilles, plusieurs femmes lavaient du linge. L'une avait le teint clair, le nez petit, les lèvres minces des Houves de bonne caste. C'était Ravô la deuxième, car, par un hasard singulier, elle s'appelait Ravô, et la belle-mère lui trouva une vague ressemblance avec la morte, à qui elle était du reste apparentée.

La fille plia son linge, mit le paquet sur sa tête, à la mode malgache, et on revint ensemble à la case. Un interminable entretien s'engagea entre les trois femmes. La tante et l'étrangère vantaient les avantages de l'union projetée ; l'intéressée se faisait prier un peu, par caprice, par coquetterie, par calcul, enfin parce que c'était la tradition des Imériniennes.

La mère de Rafaralahy, sûre du consentement final s'inquiétait pourtant de ces lenteurs ; elle sentait que les heures de son fils étaient peut-être comptées. Pour en finir, elle ôta de sa main droite une lourde bague d'or ciselée par un Indien de Majunga, la passa au doigt de sa future bru, comme arrhes du don de sa personne. Elle lui promit, à Tananarive, des lambas de soie, des akandzou brodés garnis de dentelles, des jupons vazaha du Louvre. La jeune fille, qui portait des lambas de coton et de grossiers bijoux malgaches en argent, ne sut pas résister à la perspective d'une si brillante fortune. Elle jura d'être prête, et le fut, dès le lendemain matin, à quatre heures.

Par la nuit grise, embrumée de brouillards, elles partirent. La vieille marchait vite, anxieuse d'arriver trop tard, Ravô la deuxième suivait passive et distraite, perdue en un rêve d'or et de soie. L'autre, hantée par l'obsession de la mort, ne parlait plus ; elle courait presque en arrivant à Isoutry, dans son quartier. La case, de loin, avait son aspect habituel, volets entre-bâillés, porte entr'ouverte ; des linges séchaient sur la varangue, poules et cochons cherchaient leur vie dans le sol rouge. La mère se dépêcha d'entrer, ouvrit la porte de la chambre du Nord et vit ceci : un long corps tout raidi, enveloppé d'un lamba de soie rouge rayée de noir, pendait à l'une des solives du plafond. Rafaralahy, fidèle aux interdictions des Ancêtres, n'avait pas répandu de sa main le sang de la race, mais avait suspendu son souffle en se serrant le cou avec un lacet. On ne voyait ni le visage, ni les pieds, ni les mains, mais des proéminences, sous les plis du lamba, marquaient la place des membres crispés. Elle n'eut pas besoin de soulever l'étoffe pour être sûre que le cadavre de son fils était dessous. Elle se précipita dehors en criant, tandis que Ravô la deuxième, un coin de son lamba ramené sur sa figure pour ne pas voir le corps, attendait en un coin la venue des gens, pour accomplir les rites d'usage.

Le métis

— Voilà les chasseurs de sangliers, cria le *boutou*.

Villebois s'avança jusqu'à la balustrade de sa varangue. Il avait fait appeler les *mpihazalambou* pour détruire les sangliers qui dévastaient ses champs de manioc et ses plantations de cannes à sucre. Les chasseurs arrivaient par la grande trouée de la forêt. En avant et autour d'eux rôdaient et gambadaient une vingtaine de chiens malgaches efflanqués ; quelques-uns portaient aux flancs de hideuses blessures cicatrisées à demi, d'autres clopinaient sur trois pattes, tous avaient été, et plus d'une fois, décousus. Les trois hommes s'avançaient sur une même ligne, du pas souple et allongé des gens qui savent marcher dans la brousse. Ils avaient pour vêtement le *salaka* ceint autour des reins et l'*akandzouboury*, sorte de sac sans manches, tressé en fibres de roseaux ; ils étaient coiffés du petit chapeau *tanala*, sans bords, en forme de toque de juge. Celui du milieu paraissait le chef : de teint remarquablement clair, de figure énergique et nullement bestiale, il était plus grand et plus élancé que ses deux compagnons ; outre la sagaie, il avait sur l'épaule un fusil de chasse, de modèle récent, dont la crosse avait été ornée de clous de cuivre, à la mode bara. Chacun des autres portait deux lourdes sagaies, au fer long d'une coudée, au bois épais et court.

Villebois, qui n'était pas sans culture, quoique colon de la brousse, admira cette scène barbare, rehaussée par le cadre sombre de l'impénétrable forêt. Les chasseurs à demi nus, avec leurs formidables épieux et leur meute de chiens fauves, éveillaient en lui des réminiscences inattendues ; il songeait à quelque héros porte-lance de l'antiquité, revenant de la chasse et accompagné de deux bouviers armés de javelots. Puis il sourit à ses propres imaginations : singulier Ulysse que celui qui marchait vers sa maison, avec un fusil orné de clous de cuivre, au lieu du bâton royal incrusté d'or.

Les trois hommes, maintenant, distribuèrent des horions à leurs chiens, animés d'intentions malveillantes à l'égard des animaux domestiques de la case. Le grand chasseur au teint clair s'avança seul vers Villebois.

— Hianao va ilay mpihazalambou nasaikiou tounga¹ ? cria le colon.

¹ Tu es bien le chasseur de sangliers que j'ai fait venir ?

— Oui, c'est bien moi, répondit l'autre en excellent français.

— As-tu un permis de port d'arme ? demanda encore Villebois, qui ne voulait pas s'attirer d'histoires avec l'administration.

L'homme prit dans un pli noué de son *salaka* un tube de bambou et en tira un papier qu'il tendit :

— Le voilà. Si vous voulez vous assurer qu'il est en règle...

Il s'exprimait avec aisance et sans aucun accent malgache. Villebois étonné le regardait. D'instinct il abandonna le tutoiement :

— Mais qui êtes-vous donc ? Où avez-vous appris le français ?

— Je suis le fils d'une femme betsimisaraka et d'un colon français de Vatoumandry. Je porte le nom de mon père : Allevent. Je m'appelle Justin Allevent. J'ai été élevé à Saint-Denis-de-la-Réunion jusqu'à l'âge de quinze ans. Je faisais ma seconde au lycée Leconte de Lisle, quand mon père est mort, me laissant quelques dettes pour tout héritage.

Il était maintenant à deux pas de Villebois, qui le contemplait avec une curiosité mêlée de gêne. Son nez presque mince, ses lèvres moins épaisses que celles des Betsimisaraka trahissaient son origine métissée ; mais son teint, quoique relativement clair, était celui d'un Malgache de la côte, d'un de ces Antambahoaka qui ont tous dans les veines du sang européen ou arabe. Le colon vazaha n'osait plus interroger ce singulier indigène ; les questions affluaient à ses lèvres : un sentiment de délicatesse l'empêchait de les poser.

Justin Allevent, avec sa finesse de demi-sauvage, comprit les pensées de l'homme blanc et dit, après un silence :

— Vous vous demandez pourquoi j'ai pris ce métier d'homme des bois. J'aurais pu, comme tant d'autres, être écrivain-interprète ou même gouverneur indigène. Eh bien ! voici : sans mon père, il m'était impossible de devenir un vrai vazaha ; j'ai préféré, plutôt que de faire partie toute mon existence de cette caste douteuse des métis, me replonger délibérément dans le milieu indigène et reprendre la vie de mes ancêtres maternels. Je suis revenu au village de ma mère. Ceux-ci, qui sont mes cousins, m'ont appris, à chasser le sanglier, à observer le vol des abeilles parmi les arbres pour découvrir les ruches, à reconnaître les lianes qui donnent le meilleur caoutchouc. Je suis très heureux. J'étais fait pour vivre libre dans la forêt. Déjà, au lycée Leconte de Lisle, les habits des

vazaha me gênaient aux entournares, et j'étouffais, certains jours, dans la prison de l'internat.

— On voit que vous avez fait vos humanités. Vous vous entendez aux *kabary*.

— Ce n'est pas à l'école que j'ai appris à parler. Ma mère, chez les Betsimisaraka, est d'une famille de chefs, et vous connaissez le proverbe malgache : Il est inutile d'apprendre à nager au petit du bœuf ni au petit *Andriana* à faire des discours.

— Voulez-vous accepter de dîner avec moi ce soir ?

— Non. Je suis un Malgache. J'irai par là, dans une case, avec mes hommes, manger le riz sur les feuilles de *ravinala*.

Et il recula d'un pas, comme pour marquer sa séparation d'avec la race de son père. Villebois comprit qu'il ne devait pas insister et que, malgré ses orgueilleuses déclarations, le métis gardait en son cœur la blessure inguérissable de la tare héréditaire. On régla rapidement les questions d'affaires : le riz fourni en nature aux chasseurs, une piastre par homme, et la chair des sangliers divisée en trois parts, une pour eux, une pour leurs chiens, et une pour le vazaha.

— À demain donc, dit le colon.

— Cras figemus apros, répliqua Justin Allevent, pour montrer qu'il savait encore son latin.

Le lendemain, vers sept heures, Villebois retrouva son homme.

— Eh bien ! Vous préparez-vous pour cette chasse ?

— Sans doute. J'allais justement prendre mes dispositions.

Il déroula une petite natte, s'accroupit devant, tira d'un sac en peau des graines ovales et aplaties, qu'il se mit gravement à disposer, selon le rite, après avoir fait l'invocation traditionnelle.

— Vous voyez, je consulte le *Sikidy*, pour savoir si le jour est bon.

Villebois, intrigué, se demandait s'il devait se fâcher ou rire. Ne se moquait-il pas, ce métis, ancien élève d'un lycée français, chasseur d'abeilles et de sangliers dans la brousse malgache, qui parlait latin aussi bien qu'un Monpère et se livrait aux simagrées des sorciers indigènes ?

— Vous croyez donc aux histoires des Oumbiasy ? C'est sérieusement que vous faites le Sikidy ?

Justin Allevent acheva de disposer une rangée de graines sur la natte divinatoire et regarda le vazaha d'un air étonné :

— Je vous ai dit que j'étais un Malgache. Quand j'ai quitté Saint-Denis-de-la-Réunion et renoncé à l'héritage moral de mon père, j'ai abandonné aussi la religion des Européens. Je suis revenu aux croyances de mes ancêtres maternels. Les fady des Betsimisaraka, après tout, ne sont pas plus absurdes que les pénitences et les abstinences des catholiques. Un *sikafara* vaut bien une messe, qu'en pensez-vous ?

Villebois, interloqué, ne répondit rien. L'autre continua :

— Oui, c'est une belle cérémonie qu'un *sikafara*. Quand le Maître-du-Sacrifice, drapé dans un *lambamena*, frappe de son bâton le bœuf ligoté, et, à chaque coup, appelle par leur nom un de ses lointains ancêtres morts, je le trouve aussi magnifique que le prêtre montant à l'autel dans son étole d'or ; et, quand la bête écorchée et rouge gît toute fumante sur la jonchée des feuillages, c'est une victime incomparablement plus précieuse que votre chair et votre sang symboliques dans le pain et le vin !

Puis Allevent regarda un bon moment l'entrecroisement des lignes du *Sikidy* et dit :

— Le jour est mauvais pour la chasse au sanglier. Rarement j'ai vu un *Sikidy* aussi défavorable. Voici la figure *toungimbavanimouasy*. Elle a presque, comme vous voyez, la forme de votre croix chrétienne. Chez nous elle prédit la mort du consultant, s'il persiste dans l'entreprise. Dî omen avertant ! La chasse aura lieu demain, si le *Sikidy* consent.

Mais, le jour suivant, la consultation ne fut pas plus heureuse : la chasse se trouva encore remise, à cause de la figure *hifetramboua*, qui annonçait la mort de plusieurs chiens.

Justin Allevent profitait des loisirs donnés par le *Sikidy* pour paresser toute la journée, comme un vrai Betsimisaraka. En traversant le village pour aller préparer une coupe de bois dans la forêt, Villebois trouva l'étrange chasseur étendu de tout son long sur la légère charpente en bambou qui entoure les cases du pays. Couché sur le ventre et appuyé sur les deux coudes, il semblait rêver.

— Vous aimez vous reposer, à ce que je vois ?

— Chaque chose en son temps. Je n’imite pas la pintade qui court de côté et d’autre en poussant des cris. Je ne suis pas un vazaha inquiet et agité. Je veux ressembler au bœuf, qui, couché dans la haute prairie de *verou*, attend que l’ombre de ses cornes s’allonge et lui indique l’heure de rentrer au parc.

— Vous ne vous ennuyez pas, à ne rien faire ?

— Non. Je m’intéresse à beaucoup de choses que vous ne voyez pas, vous autres vazaha. Ainsi, tenez ! Cette abeille qui vient de passer près de vous et vole tout droit dans la direction du gros manguier, me montre le chemin à suivre pour trouver une ruche là-bas dans la forêt.

— Pourquoi n’allez-vous pas chercher cette ruche ? Je vous achèterais le miel et la cire.

— Je n’ai pas besoin d’argent en ce moment. Je ne suis pas comme la grosse fourmi noire qui s’épuise à transporter une sauterelle que son ventre n’est pas assez grand pour contenir. Et puis je jouis des journées heureuses que je dois à votre munificence. *Deus nobis hæc otia fecit.*

Quand Villebois revint de son chantier, il retrouva le métis au même endroit et dans la même posture. Allevant grignotait des *vouand-zou*, dont il rejetait négligemment les cosses. Le plancher de bambou, autour de lui, en était couvert.

— Vous avez faim ?

— Non. L’appétit n’est pas nécessaire pour manger des pistaches. Je fais comme le sanglier mâle qui mâche des insectes pour s’exercer les dents. Et vous ? Conformément aux impulsions de votre race, vous vous êtes bien fatigué toute la journée, et ce soir nous sommes arrivés, moi et vous, au même résultat : nous avons vieilli d’un jour.

Villebois ne continua pas la conversation. Il était excédé de ces atermoiements. Sans doute le métis ne cherchait qu’à se faire nourrir pendant quelques jours, lui et ses hommes. À quoi bon se mettre en colère ? En était-on à une *vata* de riz ? Il fallait éviter surtout de se trouver en état d’infériorité vis-à-vis de ce demi-blanc, dont on ne savait pas s’il était plus civilisé encore que ne le faisaient croire ses citations latines, ou plus sauvage que ne le montraient son costume et ses pratiques superstitieuses.

Donc, pendant le troisième jour, le colon vaqua, sans plus s’occuper du métis, à ses occupations ordinaires, et c’est d’un air distrait qu’il écou-

ta l'annonce d'un nouvel empêchement, dû à la figure *oulimahery*, signe de sortilèges.

Le quatrième jour, enfin, le *Sikidy* fut favorable. Les trois chasseurs se préparèrent : ils ne gardèrent que leur *salaka* et se frottèrent le corps de graisse pour passer plus facilement et sans égratignures au milieu des épines et des broussailles. Le métis déclara qu'après les trois jours funestes, le *Sikidy* avait annoncé trois jours excellents : la chasse se ferait par conséquent en trois fois.

Le premier jour, cinq mâles furent tués, avec deux laies et quatre marcassins ; le deuxième jour, une laie seulement et deux marcassins. La troisième fois un des chasseurs revint en courant, bien avant l'heure habituelle : Allevant venait d'être blessé ; il fallait envoyer de suite des bourjanes pour le ramener au village. Une dizaine d'hommes partirent et rapportèrent le métis sur un brancard improvisé. Ils racontèrent, d'après le récit de ses compagnons, ce qui s'était passé. Les chiens, tout de suite, avaient débusqué un vieux mâle. L'animal, presque aussitôt, avait fait tête dans un fond vaseux hérissé de broussailles. Allevant, glissant sur la pente de glaise rouge, était tombé en arrière. Juste à ce moment le sanglier chargeait et lui labourait la cuisse. Un des Betsimisaraka était alors survenu, et, comme la bête se retournait contre lui, l'avait transpercée de part en part d'une de ses pesantes sagaies. Les bourjanes avaient retrouvé le cadavre à quelques mètres et l'avaient rapporté, en même temps que le blessé, avec la sagaie rouge de sang.

Allevant s'était évanoui : dans la case choisie par lui, on l'avait couché sur une natte. Villebois pansa et banda la blessure béante : elle n'intéressait que les muscles de la cuisse, mais le chasseur l'avait échappé belle, car sur un des bords de la plaie on voyait battre l'artère fémorale, mise à nu.

Quand Villebois revint pour prendre des nouvelles, le blessé avait une forte fièvre et délirait. Il appelait son père, le suppliait de l'emmener, par delà l'Eau-Sainte, dans le pays des vazaha ; puis il prononça très vite des paroles incohérentes, en un malgache entrecoupé de mots français. Le pansement antiseptique, enlevé, avait été remplacé par un autre, où devaient entrer des raclures d'*oudy* et des plantes de la forêt.

Les deux chasseurs noirs lançaient au colon des regards malveillants et farouches : il s'en alla, gêné. Sa ramatou avait causé avec les gens du village : elle raconta ce qu'elle savait. Le métis était bien connu dans la région pour les sentiments de haine qu'il avait à l'égard de tous les vazaha. Pourtant lui-même s'enorgueillissait beaucoup d'être sang-mêlé ; parfois, il faisait sentir durement son mépris aux Malgaches.

Villebois comprit alors l'attitude un peu singulière du chasseur pendant les jours précédents. Étranger dans l'une et l'autre race, presque repoussé par les deux, dédaigneux en tous cas de celle qui aurait pu l'accueillir, le malheureux, voué à l'isolement, serait à tout jamais un déclassé. Tels, dans l'ancienne société imérinienne, les *Zazahouva*, déchus du rang des Andriana, étaient placés dans une caste intermédiaire, voisine des Houves ; et Villebois pensait au dicton malgache, qui convenait si bien au métis, amateur de proverbes : « Quand on ne salue pas un Zazahouva, il songe aux nobles ancêtres de qui il descend. »

L'état d'Allevant s'améliora vite. Une ou deux fois encore, le colon était allé le voir ; mais il sentait sa présence désagréable au malade. Il cessa donc de s'en occuper. Un beau jour les trois chasseurs disparurent. Jamais plus on n'entendit parler d'eux dans ce coin de pays. Seulement, une semaine après leur départ, un bourjane inconnu déposa dans la maison de Villebois une petite pirogue, semblable à un jouet d'enfant, et pleine du miel de la forêt.

L'esclave

C'était au temps des Anciens, en pays Betsileo, sur les confins des terres désertiques. Le hameau, presque vide d'habitants, dormait dans son enceinte de cactus. Tous les hommes, de grand matin, étaient partis aux rizières ; dans les cases, les petits enfants et les vieillards sommeillaient ; quelques femmes tissaient des nattes de *zouzourou*, d'autres se reposaient avant de préparer le repas du soir.

Ratsimba, fils de Koutoumanga, jouait avec ses frères devant la maison paternelle. Accroupis sur le sol, ils imitaient les combats des bœufs, soulevaient avec leurs mains des nuages de poussière rouge, et, courant à quatre pattes, se donnaient de grands coups de tête, ou, arc-boutés l'un contre l'autre, se poussaient pour se faire tomber.

Soudain, à l'heure où le soleil entre par les ouvertures des cases jusqu'aux pierres du foyer, la porte en bois de l'enceinte, barrée d'une traverse, céda sous une poussée brutale, et une douzaine d'hommes armés de sagaies firent irruption dans le village. Les enfants se réfugièrent en criant dans la case. Déjà un des *Fahavalou* se dressait sur le seuil, brandissant sa lance. Le vieux grand-père de Ratsimba, assis sur un escabeau auprès du foyer, sculptait dans un morceau de bois tendre une image de bœuf, pour amuser les petits. Au bruit, il leva la tête : une ombre gesticulante interceptait le soleil sur le pas de la porte. Le vieillard étendit le bras pour saisir une hache, mais la sagaie vibra, et Ratsimba, muet d'horreur, vit le grand-père crisper les deux mains sur son ventre, puis s'incliner lourdement sur le côté, la figure convulsée, les yeux fixes, les doigts grattant la terre dans l'affre de la mort.

Déjà les étrangers s'étaient rués à l'intérieur, avaient lié deux par deux et emporté au dehors les enfants. Des cases violées sortaient d'autres hommes, avec des sagaies rouges de sang et des corbeilles pleines d'objets hâtivement entassés : ils traînaient derrière eux des petits et des femmes. Une nuit et un jour, on marcha sans s'arrêter : les *Fahavalou* portaient et tiraient tour à tour les enfants prisonniers ; les femmes captives avaient sur la tête le fardeau des *soubika* de butin, et, quand l'une d'elles, épuisée de fatigue, faisait mine de s'arrêter, ils lui piquaient les reins ou les jambes de la pointe d'une sagaie, comme on fait aux bœufs rétifs. On dormit six heures dans un bois de *tapiha*, au creux d'un ravin, et la fuite recommença, toujours vers l'ouest. On avait traversé de grands espaces dénudés et stériles, sans arbres, sans hommes, sans

paillottes. On suivait quelquefois pendant des heures le lit sableux d'une rivière à demi desséchée, et Ratsimba se souvenait des lassitudes accablantes après ces courses dans le sable mou qui cédait sous les pieds.

Enfin on arriva dans la terre des Sakalaves. Les *Fahavalou* continuèrent de forcer les étapes, en évitant les endroits habités, jusqu'à un gros village de plus de deux cents feux. Là un *kabary* eut lieu avec les chefs du pays : des cases vides furent mises à la disposition des étrangers, et, le soir, les sonneurs d'*andzoumbouna* montèrent sur les collines des environs pour sonner joyeusement l'Appel-des-Marchés. Le lendemain, les gens des villages vinrent en foule. Les captifs, exposés pour la vente, étaient rangés sur la grande place le long d'une palissade en bambous, et les acheteurs circulaient, appréciant la marchandise offerte. Ils palpaient le ventre et le sein des femmes, pour s'assurer de leur jeunesse par la fermeté des chairs ; ils soulevaient les enfants dans leurs fortes mains, examinaient le développement des poitrines, les muscles des jambes, faisaient mouvoir les articulations, et ils scrutaient l'expression des petits visages insouciantes, pour y démêler les signes de la débilité ou de la force, de la stupidité ou de l'intelligence. Puis les marchandages commençaient, chacun défendant ses intérêts avec âpreté ; les vendeurs mettaient sur le compte de la fatigue les prétendues tares dénoncées par les acheteurs, et la discussion s'éternisait. Les Sakalaves ne payaient pas en argent, mais en bœufs. Une jeune femme, selon sa beauté, valait jusqu'à quinze bœufs, une jeune fille davantage ; les enfants mâles coûtaient de trois à six têtes de bétail. Le soir, tous les esclaves se trouvèrent vendus, et les *Fahavalou*, après une nuit de ripaille, s'en allèrent vers Majunga avec un gros troupeau de bœufs qu'ils comptaient échanger contre des sacs de piastres chez les traitants de la côte.

Ratsimba avait été acheté par un homme d'un village lointain, qui l'emmena chez lui le jour même. Après plusieurs semaines de timidité farouche et de révoltes inutiles, le petit esclave vécut, avec l'indifférence de l'habitude, sa nouvelle existence. C'était celle des enfants de la maison. Il mangeait et dormait avec eux ; tous ensemble allaient garder les bœufs dans les grandes prairies de *vérou* et les oies dans les marécages auprès de la rivière. Il appelait son maître papa ; au bout de quelques années il l'aima comme un père et n'avait gardé qu'un souvenir très vague de sa véritable famille. À douze ans, on lui apprit à lancer la sagaie, à prendre au lasso les bœufs demi-sauvages ; à quatorze ans, il fit partie d'une expédition organisée pour voler des troupeaux ; au retour il fut adopté par son maître, qui venait de perdre un de ses fils. Il était parfaitement heureux, ne caressait pas d'autre rêve que de vivre toujours dans la terre des Sakalaves et d'accroître par des vols de bœufs la richesse de son père adoptif.

Mais une nouvelle catastrophe bouleversa son existence. Une armée de 2.000 Houves, envoyée par la reine de Tananarive, arriva dans le pays. Les Sakalaves essayèrent de se défendre : ils furent repoussés dans plusieurs escarmouches. Les ennemis s'emparèrent du village, mirent le feu aux paillottes, tirèrent sur ceux qui tentaient de s'échapper. Le père de Ratsimba fut tué ; lui-même, blessé à la cuisse, fut fait prisonnier et mené à Tananarive. On le vendit au marché d'*Analakély* et à quinze ans il retomba dans la servitude. Rainiketamanga, son nouveau maître, était un Houve riche et influent, conseiller écouté de la reine ; il possédait un très grand nombre d'esclaves, d'immenses étendues de rizières, beaucoup de maisons en briques crues, entourées de clos pleins de manguiers. Ratsimba, pendant plusieurs années, travailla dans une terre non loin d'Ambouhidratrimou. Il n'était ni plus ni moins malheureux que tous les Malgaches, libres ou esclaves, qui peinent dans les rizières ; il mangeait à sa faim du riz et des brèdes, avec des sauterelles frites ou du poisson séché ; tous les ans son maître lui faisait cadeau d'un salaka et d'un lamba neuf. À vingt ans il épousa une femme de sa race, une Betsileo, esclave comme lui. Dès qu'ils eurent un enfant, le maître les établit aux confins de la plaine de Betsimitatra, dans une case spacieuse, au milieu d'une vaste étendue de rizières et de marais. Il put exploiter, comme il le voulait, ce domaine, avec des travailleurs engagés par lui ; il devait seulement la moitié de la récolte et des bêtes que nourrissait sa terre. Il était plus sûr du lendemain que bien des hommes libres, et n'avait rien à craindre ni des exactions des gouverneurs, ni des caprices du *fandzaka-na* ; car le nom de son maître le protégeait et sa redevance annuelle l'exemptait des corvées.

Il vivait heureux, ignoré et tranquille. Rainiketamanga, content de l'accroissement du troupeau et du rendement des rizières, lui avait promis pour son fils la continuation du métayage et l'avait autorisé à construire près de la case un tombeau, selon le rite imérinien, pour y vénérer les morts. Ainsi la race de l'esclave Betsileo semblait fixée sur le sol de l'Imerina, au pied de la colline verte d'Ambouhidratrimou, et la fortune de sa famille paraissait solidement établie, tant que les successeurs d'Andrianampouinimerina régneraient sur la montagne sainte où fut jadis la Forêt-Bleue. Mais des profanations inexpiables avaient été commises par les descendants des rois. Ranavalouna, héritière de Lehidama et de Rasouerina, gardienne infidèle des traditions de la race, abandonna les rites des Anciens et se laissa séduire par les habiles discours des hommes venus d'au delà les mers, de ces Inglisy aux cheveux jaunes comme les pattes des poulets, et qui s'enveloppent les pieds avec la peau des bœufs. Elle fit annoncer à tous les peuples des six provinces qu'elle s'attacherait désormais à la religion des vazaha, elle maudit ce qu'avaient adoré ses Pères ; elle ordonna que dans tout le royaume seraient brûlés

les douze *Sampy* avec leurs émanations et que seul serait invoqué l'Andriamanitra des étrangers.

Ratsimba se rappelait la journée funeste où l'ordre royal avait été exécuté à Ambouhidratrimou. Nouveau venu à cette époque, il travaillait depuis quelques mois à peine dans les rizières de Rainiketamanga. Tout le peuple, hommes libres et esclaves, avait été convoqué, et se pressait autour du Rouva, sous l'ombre des grands *aviavy*. Les envoyés de la reine, cinq officiers à cheval, arrivèrent avec une nombreuse escorte. Les soldats s'alignèrent le long du mur en pierres sèches, coupé de larges dalles, qui limite l'enceinte du Rouva. Un des officiers, 12^e Honneur, se tint au milieu de l'espace vide ; les quatre autres, montés sur des chevaux richement caparaçonnés, se placèrent au nord, au sud, à l'est et à l'ouest. Le 12^e Honneur lut à haute voix l'ordre royal, puis des soldats apportèrent tout tremblants les *Sampy* sacrés, l'Émanation de Rakelimalaza, en bois taillé selon le rite, enveloppé d'une étoffe rouge tissée en une seule fois dans le jour faste, et enfermé dans un coffret en bois noir, l'idole Rabehaza, sous la forme d'un minuscule bœuf en argent, caché en douze corbeilles encloses les unes dans les autres, Ingahibé, figurine à tête d'homme, sans bras, ni jambes, entourée de soie rouge, et conservée dans une corne noire, Mandzakaranou, le Roi-de-l'Eau, fait avec des nœuds et des racines de *vintanina*, orné de coraux blancs et de perles jaunes, et lié par des chaînettes d'argent, et tant d'autres, transmis par les Anciens, de génération en génération.

Un grand feu de branches sèches fut allumé, et les dieux saints, vénérés par les *Ntôlou*, tous les dieux qui avaient écarté de la race les maladies, la grêle, le tonnerre et la famine, les *Sampy* qui avaient protégé les soldats contre les balles, les femmes enceintes contre les mauvais sorts, les piroguiers contre la dent des caïmans, tous furent jetés dans les flammes, et s'y consumèrent en crépitant. Mais leur force sortit intacte du feu et s'en fut habiter dans d'autres bois et dans d'autres objets en corne ou en argent. Car partout ils sont vénérés encore par les descendants des Imériniens.

Quand les *Sampy* commencèrent à brûler, un fort vent s'éleva et chassa violemment la fumée vers le nord-ouest dans l'ancestrale direction des Origines obscures, et le 12^e Honneur, qui se tenait là, fut obligé de changer de place, aveuglé par les cendres. La foule, stupide d'étonnement, se taisait ; beaucoup ramenaient leur lamba sur leur visage, pour ne pas voir le sacrilège. Quand tout fut accompli, la multitude silencieuse s'écoula lentement, et les gens se demandaient quelles calamités effroyables allaient fondre sur l'Imérina, en punition du crime des rois. La vengeance des Ancêtres se fit longtemps attendre, mais elle vint à son heure. Un jour le bruit courut que les vazaha montaient vers Tanana-

rive pour chasser *Ranavalouna* et réduire les Malgaches en esclavage. Ratsimba redoutait de changer de maître une troisième fois, car il n'avait plus confiance dans la force des Imériniens, depuis qu'il avait vu leurs rois profaner les choses saintes ; l'avenir lui faisait peur. Dans la maison de Rainiketamanga, on répétait ce qui se disait à la cour : deux grands généraux, la Fièvre et la Forêt, combattaient avec les Houves, et, si les Français ne se changeaient pas en faucons pour voler par-dessus les montagnes ou en caïmans pour remonter les fleuves, jamais ils ne verraient Tananarive.

Cependant les dieux, après trente ans, se souvenaient : ils laissèrent monter les envahisseurs. Pour se défendre, les Houves enrôlèrent même des esclaves, et le fils de Ratsimba, âgé de vingt ans, partit pour Andriba, avec un convoi de troupes hâtivement levées. Un mois plus tard des fuyards passèrent : ils apprirent à Ratsimba l'approche des Français et la mort de son enfant, tué d'une balle pendant la déroute ! L'esclave, résigné, pleura, et tendit son esprit dans l'attente de la nouvelle servitude.

Puis, pendant plusieurs mois, eurent lieu des événements confus, auxquels les paysans des environs de Tananarive ne pouvaient rien comprendre. Les Français avaient pris la ville, s'y étaient installés, pourtant Ranavalouna restait reine de Madagascar et rien ne semblait changé dans le gouvernement. Seulement les *Fahavalou* s'étaient multipliés et leurs bandes tenaient la campagne presque jusqu'aux portes de la capitale. Rainiketamanga, toujours en possession de la faveur de la reine, avait vu grandir ses honneurs et s'accroître ses profits. Il méprisait les envahisseurs de la terre imérinienne, assez faibles et assez sots pour n'avoir pas su tirer parti de leur victoire ; tout en se courbant servilement devant eux, il les haïssait d'une haine farouche, car leur venue menaçait ses biens et sa situation sociale. Un jour il vint à Ambouhidratrimou, et annonça secrètement à Ratsimba qu'il y aurait sous peu du nouveau. Les vazaha seraient massacrés dans les six provinces, on exposerait leurs têtes coupées, fixées à des pieux, sur la grève de Tamatave, comme les habitants de la forêt attachent des mâchoires de sangliers sur de hautes perches, en avant des villages, pour effrayer les autres sangliers. Ratsimba et les travailleurs des rizières devaient se tenir prêts, ils déterreraient les sagaies cachées dans les silos et accourraient vers Tananarive, la nuit où ils entendraient les conques de guerre donner le signal sur les *rouva* des douze villes saintes. Mais les Ancêtres, se souvenant de la violation des rites, et fâchés de ce que les rois eussent abandonné leur culte pour celui des étrangers, livrèrent complètement aux vazaha les Houva, les Andriana et le peuple ; ils accomplirent le bouleversement des castes, la confusion des fortunes, et l'abaissement de la race : ils achevèrent ainsi l'œuvre qu'avait préparée, en brûlant les *Sampy*, Ranavalouna Mpandzaka. Donc les têtes des soldats blancs ne furent pas exposées, comme en

1882, sur la plage de Tamatave ; et la reine de Madagascar, transportée par delà l'Eau-Sainte, expia en exil d'avoir suivi avec trop de docilité les conseils de son parti.

Le malheur épiait toujours la case de Ratsimba : un soir un esclave échappé de la maison du maître à Tananarive, annonça que Rainiketamanga avait été arrêté la veille, sommairement jugé et condamné à mort. On l'avait conduit de grand matin à la place de Souaranou, on l'avait attaché à un poteau comme en dressent les Malgaches pour brûler vifs les soldats déserteurs, puis douze Sénégalais placés en face de lui l'avaient tué de leurs douze balles. On racontait tout bas que les Français allaient prendre ses biens ; déjà quelques-uns de ses esclaves, à Tananarive, s'étaient enfuis. Ratsimba, atterré de ce que ce jour lui apportait de funeste, hanté de pensées tristes, attendit les malheurs à venir. D'étranges bruits, depuis plusieurs mois, circulaient dans les campagnes. Les vazaha, disait-on, auraient ouvert toutes les castes et supprimé les barrières des races. Un *Andevou* pouvait épouser une *Andriana* et un *Makoua* valait un Imérinien. Il n'y avait plus ni maîtres, ni esclaves, ni *Andriana*, ni *Houva*, ni bourjanés : tous les Malgaches, sujets de la France, étaient égaux. Ratsimba ne comprenait pas bien le sens de ces choses nouvelles, introduites par les étrangers. Comment tous les Malgaches pouvaient-ils être égaux, puisque les uns possédaient la terre, les cases, les troupeaux, et que les autres n'avaient rien ? Qu'allaient devenir tous les pauvres esclaves, quand ils n'auraient plus de maîtres pour les nourrir et les habiller ? N'était-ce pas plutôt que les Malgaches, indistinctement, seraient les esclaves des vazaha ?

Ratsimba n'ajoutait pas foi à ces rumeurs ; pourtant il se sentait inquiet, se demandait à quel maître il appartiendrait demain. Or voici qu'un jour des Européens vinrent en effet, se disant les propriétaires de la terre de Rainiketamanga, de la case et des troupeaux. Ratsimba se courba devant eux avec le geste servile, les mains étendues vers la terre, les appela ses père et mère, et se déclara leur esclave obéissant.

— Il n'y a plus d'esclaves. L'esclavage est aboli. Tu es libre ! tu peux t'en aller.

Ratsimba se courba davantage en renouvelant ses protestations : il ne comprenait pas.

— Tu es libre ! répétèrent-ils... Est-il bête ! Il ne comprend pas ! Faut-il qu'il soit abruti par la servitude.

Et ils regardaient l'esclave, étonnés de ne pas voir les traces des fers à ses mains et à ses pieds, et sur son visage les signes de la dégradation la

plus abjecte. Le vieux restait debout devant eux, propre et sain, la figure glabre et ridée, les cheveux droits coupés court, les pommettes un peu saillantes, les yeux vifs et francs, pareil à un paysan d'Europe.

— Tu es libre ! crièrent-ils encore une fois. Tu n'as plus de maître. Tu peux aller où tu voudras, faire ce qui te plaira !

Puis, comme l'homme, ahuri, ne bougeait toujours point :

— Allons ! Houste ! Prends tes habits, ta batterie de cuisine, si tu veux, et va-t'en ! Tu ne vas pas rester planté là comme un bœuf qui ruine !

Alors Ratsimba appela le petit *boutou* qui le servait d'habitude, l'esclave d'un esclave. À eux deux, ils emportèrent des habits, des lambas, des couvertures, des pots et des marmites, une hache et un couteau : l'homme prit aussi, dans une corbeille, sous de vieilles hardes, avec un tremblement dans les mains, un pot de terre rouge fêlé, dont le fond était plein de piastres, avec du riz par-dessus. Dans le crépuscule qui tombait, ils s'en allèrent vers Tananarive, le petit suivant le vieux, groupe lamentable et symbolique, tandis qu'à l'occident des lueurs cuivrées semblaient des reflets d'incendie sur le *rouva* d'*Ambouhidratrimou*.

L'esclave se rappela le jour où on avait brûlé les dieux, là-haut, par ordre de la reine. Il se souvint que ce soir-là aussi, il était rentré tristement, en tournant le dos à l'horizon rougeâtre, et dans son esprit s'affirmèrent les mystérieuses correspondances entre les deux journées funestes. Il s'en fut au quartier d'Antanimena, demander l'hospitalité à des gens qu'il connaissait. En un coin de leur enclos, une petite case en terre crue, inoccupée, avec un toit à demi effondré, lui fut offerte. Par lassitude, par apathie, sans savoir pourquoi, il y resta. Le petit esclave, qui n'avait plus de parents, demeura chez lui pour le servir, et il travaillait aussi pour les gens de la case voisine, payant de cette façon leur loyer. Tant qu'il y eut des piastres, on vécut, plutôt mal que bien, puis ce fut la gêne, et, parfois, l'appréhension de la faim. Les voisins étaient bons et donnaient souvent du riz, même un peu de viande. Le petit esclave allait faire le *boutou* au *Zouma* et rapportait quelques sous. Mais, quand vint la deuxième saison froide, la résistance physique du vieux était à bout. Il se refroidit une nuit que le vent entraînait en rafales par la porte disjointe de la case ; le lendemain il fut pris d'un accès bilieux. Pendant son agonie, il songeait au tombeau que le maître lui avait permis de se construire, et où son fils avait été couché. Il demanda à ses voisins de l'y porter et d'y étendre sur le lit de pierre, à l'orient, son cadavre roulé en un pauvre lamba de coton. Il pensait avec angoisse que lui et son fils s'ennuieraient tout seuls dans ce tombeau sans ancêtres et sans descendants, que jamais

personne ne viendrait les y retourner solennellement à la date rituelle ; un pli d'amertume crispait sa bouche, lorsque le souffle s'envola, et les gens lui trouvèrent l'air méchant, quand ils ramenèrent le lamba sur son visage.

Ainsi mourut de misère, pour être devenu un homme libre, Rat-simba l'ancien esclave.

Le bourjane

Ralahy le bourjane goûtait à Tananarive, après un long voyage dans le Sud, les ineffables douceurs de la paresse. Du soir au matin et du matin au soir, il dormait, mangeait aux heures habituelles, jouait au fanourana et surtout faisait *petraka* : pendant des heures il demeurait immobile, dans la lumière fulgurante des midis joyeux, ou dans la tiède clarté des soirs reposants, enveloppé de son lamba et le visage à demi couvert : telle une poule accroupie, la tête sous l'aile, dans le sable rouge. Il aurait voulu continuer toujours cette existence de béatitude ; parfois il songeait avec envie aux bêtes, qui jamais ne se donnent de peine, aux Oiseaux-Blancs, haut perchés sur leurs longues pattes, qui gravement marchent sur les digues des rizières et picorent auprès des bœufs, aux caïmans visqueux allongés sur les bancs de sable brûlants, aux cochons noirs vautrés dans la boue fraîche. Lui-même n'aurait-il pas pu naître chez les peuples qui méprisent et détestent le travail ? Il se rappelait ses voyages dans les pays des races heureuses : de Vohémar à Mahanourou il avait vu les Betsimisaraka indolents ; leurs villages ne sont entourés d'aucunes cultures, et les habitants se nourrissent de bananes, de poissons, de riz poussé au hasard dans les *tavy*. D'Ankavandra à Mouroundava et d'Andriba à Marouvouay, il avait traversé la terre des nonchalants Sakalaves ; ceux-là regardent avec dédain les Houves et les Betsiléos, bourjanés ou marchands, et n'ont jamais compris pourquoi les vazaha, forts et fiers, peinent à des besognes serviles, au lieu d'avoir des esclaves. Eux laissent errer leurs bœufs innombrables dans les vastes plaines, où, sur la steppe herbeuse, se dressent les palmiers, et ils vendent chaque année juste assez de bêtes pour payer l'impôt, acheter du rhum, des lambas multicolores, et manger du riz.

Ralahy aurait voulu être Sakalave ou Betsimisaraka. Pourquoi ses ancêtres à lui avaient-ils choisi la mauvaise part ? Pourquoi, venus de la mer, d'après les récits des Anciens, étaient-ils montés vers les Terres-Sèches, toutes nues sous le ciel clair, vers les *tanety* rouges où l'herbe même se fane pendant la saison froide, où le riz ne pousse que dans les marais endigués, et dans les boues remuées par le hoyau ou piétinées par les bœufs ?

Mais tout de suite ses pensées prirent un autre cours : il craignit d'avoir eu des désirs mauvais, d'avoir offensé les *Razana*, les pères de ses pères, qui, depuis l'âge immémorial, ont engendré les mâles de la race ; il fit vœu d'aller au Tombeau-des-Ancêtres et d'immoler, en expiation, un

coq rouge, dont il suspendrait la tête et les pattes à une baguette, près de la pierre levée. D'ailleurs les *Razana* devaient être contents de lui : sur le salaire qui lui avait été payé à son retour, dix piastres avaient été prélevées pour acheter un lamba rouge en soie *landibé*, et, à la cérémonie du retournement des morts, il avait pieusement roulé l'étoffe précieuse autour du cadavre de son père, puis l'avait liée des sept liens rituels. Il songeait aussi qu'il serait temps bientôt d'acheter un suaire pour le jour de sa propre mort, afin qu'il pût entrer glorieusement dans le tombeau de la famille. Il pensa donc à repartir de nouveau. À vrai dire, il était déjà las de rester en place. Chaque fois qu'il rentrait, il revoyait avec une sorte d'enthousiasme, au soir de la dernière étape, se profiler de très loin sur le ciel la haute montagne tananarivienne et le palais de la reine se dresser, forteresse symbolique, sur toutes les rizières et sur toutes les collines de l'Imerina. Les premiers jours passés dans la ville étaient roses et gais, comme des matins clairs. Après les étreintes sans lendemain des femmes Betsimisares ou Antankares, hôtesse complaisantes d'une nuit, après les temps de disette amoureuse chez les Sihanaka ou les Antaimourou, dont les femmes ne se prostituent pas aux étrangers, il savourait le renouveau des caresses de sa vady, Ranourou la Houve, la mère de ses deux derniers enfants, ses préférées. Les conversations avec les amis suffisaient à remplir d'abord les jours monotones ; de temps en temps il allait au Service des Transports, dans la grande cour ensoleillée, où stationnent toujours de nombreux bourjanes, des camarades en partance ou en quête de portage. Il faisait là de longues causeries, assis sur le petit mur qui borne la cour, ou sur les marches du haut escalier qui monte vers Antaninarenina. D'autres fois il engageait d'interminables parties de *fanourana* avec les bourjanes des Domaines, renommés pour leurs loisirs, sous les arcades de l'avenue de France, ou avec ceux de la Douane, paresseux et bavards, dans la rue paisible tout en haut de la ville, ou avec ceux du Gouvernement Général, qui sommeillent, ignorés et tranquilles, dans les sous-sols de la Résidence.

Mais toujours, avant même qu'une lune fût passée, le besoin de la vie nomade le reprenait, et le désir de la brousse, des surprises de l'étape, des arrivées dans les cases inconnues, des ripailles aux lueurs vacillantes du foyer, et des nuits pleines de kabary et de musiques, de chants et de danses, où les villages entiers fêtent, avec des valiha et des femmes, les bourjanes de Tananarive.

Brusquement il se décida, et fit même un mouvement pour se lever : il voulait aller trouver de suite son commandeur ordinaire et s'embaucher comme bourjane de filanzane pour le plus prochain départ. Mais l'ombre allongée des lilas de Perse sur la route marquait presque l'heure de piler le riz ; il résolut d'attendre au lendemain. Il s'étira, développa son lamba, puis en ramena les plis, d'un geste lent, par-dessus

l'épaule, et il se renferma, sans plus penser à rien d'inquiétant, dans la contemplation des choses familières.

Une sorte de buée violette et lumineuse faisait paraître très lointaines les collines par delà l'Ikioupa, et tout près, au milieu des rizières, émergeaient les masses sombres de verdure où se dissimulaient à demi les villages de Lanivatou et de Nousipatrana. L'air était pur et très doux ; de petits souffles de vent, qui semblaient sortir de l'ombre des maisons et des arbres touffus, venaient rafraîchir le visage de Ralahy et caresser ses cheveux. Des fumées bleuâtres filtraient à travers le toit de chaume de la case, flottaient un instant çà et là, comme hésitantes, et se perdaient dans l'espace. La plus jeune des filles du bourjane, Ketamanga à la chevelure ébouriffée, survint avec une baguette de mûrier et poussa les poules vers la maison. Les cochons étaient rentrés d'eux-mêmes dans leur petite case en boue sèche. Puis Rasoua, la cadette, parut dans l'encadrement de la porte, une corbeille sur la tête ; d'un pas souple et léger elle alla jusqu'au coin de la cour où se trouvait le *lôna*, le mortier trapu, aux bords carrés et épais, taillé dans un seul bloc de bois, elle y versa en cascabelle crissante le riz non décortiqué, puis elle saisit le *fanoutou*, le lourd pilon aux extrémités renflées, et, à coups réguliers, elle commença à piler le grain. Ralahy sourit imperceptiblement : une joie familiale gonflait son cœur et l'orgueil paternel épanouissait sa figure. Il regardait avec complaisance ses deux filles et il pensait à ses fils : le plus jeune, son préféré, bourjane comme lui, amateur de kabary et coureur de femmes, était déjà deux fois père à dix-neuf ans ; l'aîné, l'homme sérieux et le richard de la famille, faisait le commerce chez les Sihanaka et à vingt et un ans possédait une belle rizière, deux cases et quelques bœufs.

Et Ralahy était heureux de sentir autour de lui se multiplier la vie de sa race, et sa propre existence aussi lui était une joie, dans la tiédeur de cette calme soirée. Il dit en souriant à sa fille Rasoua, qui le regardait, les deux mains appuyées sur l'extrémité du fanoutou :

— Mamy ny aina¹ ! La douce chose que la vie !

Rasoua, qui avait quatorze ans et des yeux puérils, répondit d'un ton grave :

— Le malheur vient comme sur des pattes de chat, sans qu'on l'entende marcher.

Et soudain la tristesse du crépuscule, qui tombait, assombrit toute la joie de Ralahy.

¹ Proverbe malgache.

Trois jours plus tard il quittait Tananarive par la route du Sud. La troupe se composait de dix-sept personnes, le vazaha, conducteur des Travaux publics, chargé d'étudier des projets de routes dans la région de l'Ankaratra, huit bourjanas de filanzane, parmi lesquels Ralahy, sept porteurs de bagages et un cuisinier. Presque tous étaient bourjanas habituels des transports civils et se connaissaient de longue date ; aussi l'intimité s'établissait tout de suite entre eux, et, dès les premiers kilomètres, il régna un entrain de bon augure. Ralahy était un des loustics de la bande : pas un ne savait, comme lui, trouver et fixer d'un mot les ridicules des gens et des choses, ou raconter d'une façon plaisante les bonnes histoires qu'on se répétait dans les milieux malgaches, à Tananarive. Tous observèrent d'abord le vazaha, pour savoir s'accommoder à ses goûts, flatter ses travers et profiter de ses vices, s'il en avait. Personne d'ailleurs ne le connaissait : il était récemment arrivé en Imerina. Maigre et dégingandé, il avait des jambes longues aux genoux saillants, serrées dans un pantalon kaki trop étroit ; son buste était légèrement penché en avant ; sa figure glabre en lame de couteau, au nez pointu, au front fuyant, son toupet de cheveux d'un roux ardent, ses mouvements raides et brusques, lui donnaient un vague aspect de gallinacé. Les bourjanas en avaient été frappés au premier coup d'œil, et, habitués à gratifier tous les Européens d'un sobriquet, ils avaient appelé leur vazaha le Coq-sans-queue. Ce fut le sujet de plaisanteries interminables et faciles.

On eut vite fait aussi d'imposer au voyageur de bonnes habitudes. Le départ n'eut jamais lieu avant six heures du matin, on s'arrêtait vers huit ou neuf heures pour manger du manioc ou des bananes, et l'étape, bon gré mal gré, était fixée au village choisi par les bourjanas. Ils n'en tiraient aucune vanité : c'était presque de tradition dans leur corporation, et beaucoup de vazaha, à leur insu, étaient menés en même temps que portés par leurs hommes. Ralahy et ses camarades s'efforçaient en conscience de tirer des occasions offertes tout ce qu'elles comportaient d'avantageux et abusaient sans scrupule de l'inexpérience du vazaha. Il leur paraissait si bête, le Coq-sans-queue : il ajoutait foi à tout ce qu'on lui racontait, et le bourjana le moins habile pouvait lui persuader n'importe quoi. Pour un vazaha, il n'était guère savant : il demandait le nom des choses et des plantes les plus simples, et il semblait qu'il n'eût jamais rien vu. Il était comme un enfant qui s'amuse de tout, d'un pilon à riz, d'un tandroho à prendre le poisson, d'un nid de takatra dans un arbre.

D'humeur bizarre et capricieuse, tantôt il se fâchait à propos de rien, il criait comme un être dénué de raison, ses yeux s'injectaient, et il devenait tout rouge, comme un Coq-sans-queue qu'il était. D'autres fois, pour une véritable faute, il ne disait rien et restait indifférent, si bien qu'on ne savait jamais s'il allait rire ou se fâcher.

L'inégalité même de son caractère en imposait aux bourjanés. Et puis c'était malgré tout le vazaha, l'être prédestiné, à qui l'Andriamanitra a donné une peau blanche et un esprit subtil.

De temps en temps il manifestait sa supériorité par un acte inattendu. Un jour, après un orage, il avait fallu s'arrêter, à une heure de l'après-midi, dans un village en ruines, abandonné de ses habitants. Il s'agissait d'allumer du feu pour se sécher et cuire le repas ; or les bagages se trouvaient encore loin en arrière, et les boîtes d'allumettes des bourjanés, trempées par la pluie, étaient inutilisables. Alors le vazaha tira de sa poche un morceau de verre taillé et força les rayons de l'Œil-du-jour à venir s'y rassembler pour enflammer une poignée de bouzaka. Une autre fois qu'un porteur était très malade, le Coq-sans-queue lui avait fait avaler une poussière blanche, et l'homme s'était trouvé guéri dans la nuit. Puisqu'il connaissait les bons fanafody, il devait aussi savoir les mauvais, ceux qui font mourir, qui rendent adala, ou estropié, ou infirme. Et les bourjanés éprouaient à son égard une crainte mêlée de respect, ce qui ne les empêchait pas de se moquer de lui entre eux, chaque fois qu'ils en avaient l'occasion. Un jour, dans un village, on rencontra un grand coq rouge, sans queue et très haut sur pattes : ce furent des éclats de rire sans fin. Le Coq-sans-queue lui-même s'esclaffa à la vue de ce ridicule animal. Quant aux bourjanés, à force de se tordre, ils en avaient mal au ventre. Le fait s'était passé dans un endroit appelé Maroutety : jusqu'à la fin de la tournée, on parla du coq de Maroutety, ce fut même une nouvelle manière de désigner le vazaha.

Une autre fois, une grande discussion eut lieu entre Malgaches sur les choses de la religion. C'était un dimanche, dans un village du Betsileo. Cinq ou six mpilandza, accroupis devant une case en terre rouge, raccommodaient leurs akandzou et adaptaient des lanières aux semelles de cuir dont ils se servent pour marcher sur les chemins pierreux. Des gens du village s'en allaient vers l'église des Monpères, dont la cloche sonnait, dans l'air limpide, à toute volée. Ils n'étaient pas très nombreux, car le Fandzakana, depuis deux ans, n'ordonnait plus de suivre les coutumes des missionnaires venus d'Europe, et les Malgaches pouvaient maintenant se soustraire à la corvée religieuse. Cependant des ramatous et des petits enfants montaient vers la grande case rouge, nue et triste, marquée d'une croix ; ils tenaient à la main les livres noirs, très crasseux et déchirés, où sont cachées les paroles mystérieuses d'un Andriamanitra ; quelques vieillards à longues barbes blanches les suivaient d'une démarche lente et grave : ils continuaient d'accomplir solennellement, par habitude, les rites qu'on leur avait imposés, dix ans plus tôt. Mais la plupart des habitants vaquaient à leurs occupations ordinaires et n'observaient point le fady du jour des Monpères. Ralahy, esprit fort de Tananarive, fit une plaisanterie sur l'Andriamanitra des vazaha. Mais son

camarade Razafy, qui avait longtemps servi chez un missionnaire protestant, le traita de vaurien : il y eut dispute ; Razafy protestait que les missionnaires disent la vérité ; Ralahy affirmait que leurs histoires ne sont que mensonge ; il ne croyait, lui, qu'aux Razana, Andriamanitra des Malgaches et aux Êtres redoutables que les anciens ont vus et décrits. Il paria même que le Dieu des chrétiens n'existait pas, et l'autre bourjane tint le pari. L'enjeu était le salaire d'une journée, un franc vingt-cinq. On décida d'en référer au vazaha. Le village entier, mis au courant, s'intéressa au pari ; de longs kabary s'engagèrent après le repas de midi, sur ces graves questions, pendant que le Coq-sans-queue faisait la sieste.

Vers quatre heures, il sortit de sa case et s'assit à l'ombre pour fumer une pipe. Les bourjanes le guettaient. Dès qu'il fut installé, les deux parieurs s'avancèrent, suivis de quelques-uns de leurs camarades ; les gens du village sortirent de leurs cases, et, debout par groupes, regardèrent le vazaha, dans l'attente de ce qui allait se passer. Le Coq-sans-queue était fort étonné et presque inquiet de voir arriver cette espèce de députation : ses hommes se préparaient-ils à l'abandonner dans la brousse ? Y avait-il eu dans le pays un événement considérable et venaient-ils l'en avertir ? Avec beaucoup de circonlocutions et force gestes pour suppléer aux mots qui souvent leur manquaient, en s'interrompant sans cesse l'un l'autre, les deux parieurs exposèrent l'affaire. Ralahy termina en demandant au vazaha un signe de l'existence de l'Andriamanitra, moyennant quoi il s'engageait à payer à Razafy la somme convenue.

Le Coq-sans-queue se trouvait fort embarrassé, étant géomètre et non philosophe ou théologien. Mais, sans pratiquer, il s'avouait bon catholique, en son for intérieur ; s'il n'allait point à la messe, c'était pour ne pas compromettre son avancement, et il y aurait envoyé sa femme, s'il eût été marié. Il jugea donc opportun de faire quelque chose pour la religion, en faveur de ces enfants de la nature, qui, dans leur naïveté, s'adressaient à lui. Or, quel signe, quel argument leur donner ? Les deux bourjanes, immobiles, le regardaient, Razafy confiant, et Ralahy presque goguenard. Le Coq-sans-queue en oubliait de fumer sa pipe, et, les yeux au ciel, comme une pintade qui regarde le soleil, il cherchait une inspiration.

— Regarde, dit-il enfin au bourjane, la terre et le ciel, les rivières et les montagnes, les plantes, les animaux et les hommes ! Qu'est-ce qui a fait tout cela, si ce n'est pas l'Andriamanitra ?

— La terre existait elle-même, et le ciel aussi. Tous nos ancêtres les ont toujours vus. Les eaux jaillissent au fond des montagnes et suivent les endroits bas. Les animaux et les hommes se créent eux-mêmes, car toutes les femmes peuvent enfanter, et de même toutes les femelles des

bêtes peuvent donner des petits. Les vazaha disent que l'Andriamanitra a fait toutes choses. Mais qui a fait l'Andriamanitra ?

— L'Andriamanitra a toujours existé.

— Et son père et sa mère, qui sont-ils ? Avons-nous jamais vu un être qui n'a pas de père et de mère ?

Le vazaha jugea l'objection ridicule, mais difficile à réfuter. Il songea à clore la discussion : des paroles incompréhensibles pour des bourjanes et prononcées d'un ton majestueux, devaient faire impression sur ces esprits simples :

— Dieu est parce qu'il est, affirma le Coq-sans-queue d'un ton péremptoire.

Et il ajouta, bien qu'il ne sût pas le latin, cet aphorisme qu'il avait retenu pour l'avoir rencontré maintes fois au cours de ses lectures :

— Credo quia absurdum.

— Ralahy n'a pas compris les mots qu'a dits le vazaha. Si le vazaha veut expliquer au pauvre bourjane, Ralahy essaiera de comprendre.

— Tu ne crois pas, répliqua l'autre, que je vais entamer avec toi une discussion théologique ?

C'étaient encore des mots trop difficiles pour Ralahy. Il attendit donc que le Coq-sans-queue voulût bien parler plus clairement. Mais celui-ci, agacé, mit fin à la conversation par cet argument définitif :

— Et puis, tu m'embêtes ! Fous le camp, nom de Dieu !

Il ajouta d'un ton mi-sérieux, mi-plaisant :

— Tu vois bien que l'Andriamanitra existe, puisque je jure par son nom.

Après avoir prouvé par cette parole mémorable l'existence de Dieu, le vazaha rentra dans sa case.

Cependant Ralahy triomphait sans modestie et montrait toutes ses dents en un large sourire. Depuis ce jour il témoigna un mépris profond pour les croyances religieuses des vazaha. Il affectait même d'appeler leur dieu par dérision Andriamaimbo (le Seigneur-Puant) au lieu d'Andriamanitra (le Seigneur Parfumé).

Or le Coq-sans-queue décida de faire l'ascension du Tsiafadzavouny, le sommet le plus élevé de l'Ankaratra. Son nom signifie qu'il est couvert de brouillards perpétuels et les Malgaches craignent de s'aventurer sur ses flancs hantés par les Êtres-qui-rodent-la-nuit. La caravane eut à subir des froids exceptionnels ; le matin, on trouva dans les mares de l'eau solide, de l'eau-qui-dort, comme l'appellent les indigènes, et tous les soirs les bourjanes grelottèrent sous leurs nattes. Plusieurs tombèrent malades. Quand on revint à Ambatoulampy, trois d'entre eux entrèrent à l'hôpital. Ralahy était le plus gravement atteint. Ses camarades, en le portant, virent que ses yeux étaient pleins de mort. Il avait une pneumonie double et tout de suite le médecin le jugea perdu. Il vécut encore huit jours. Sa femme, prévenue par les camarades rentrés à Tananarive, et sa fille Rasoua arrivèrent le soir même où il mourut. Elles réclamèrent le cadavre pour le transporter et l'ensevelir selon la coutume dans le tombeau des ancêtres. On fit droit à leur demande, et le cortège funèbre quitta Ambatoulampy le lendemain matin, dès cinq heures. Pendant la nuit, on avait fait les préparatifs rituels : on avait roulé le corps dans des lambas ordinaires de couleur sombre et on l'avait lié avec sept cordes, ainsi que le prescrit l'usage, puis on l'avait attaché le long d'un bambou. Il semblait ainsi extraordinairement mince et grand. Pourtant les deux bourjanes qui devaient le porter le soulevèrent sans peine, car dans les derniers jours Ralahy avait beaucoup maigri. On se mit en route. Les deux femmes marchaient devant, d'un pas rapide, sans tourner la tête en arrière. Leurs cheveux raides, entièrement dénoués, se hérissaient autour de leur tête comme des broussailles, et leur donnaient une expression farouche. Elles ne se lamentaient point, mais leurs yeux vidés de pleurs apparaissaient troubles comme des pierres blanches au fond d'une rivière, et leur douleur était profonde comme une nuit sans lune. Elles avaient tellement hâte d'arriver à Tananarive que, par moments, elles couraient presque. Derrière elles, les deux bourjanes, suivis d'un troisième qui les relayait alternativement, portaient le cadavre, comme une charge ordinaire. Ils allaient d'un pas égal et allongé, tantôt dépassés par les deux femmes, et tantôt s'en rapprochant à les toucher. À six heures Tananarive apparut avec ses palais dominant les pentes rocailleuses et ses cases innombrables perdues dans la verdure au pied de la montagne. C'était un soir tragique d'Imerina : tout rougeoyait à l'occident, les montagnes, la plaine de Betsimitatra, les nues du ciel, mais les splendeurs roses des premiers plans illuminés contrastaient avec la nuit de l'Ankaratra, dont les masses noires, grosses d'orages, étaient sillonnées d'incessants éclairs. Des nuages, aux tons de cuivre ardent, zébrés de bandes sombres, s'étendaient sur les monts comme d'immenses lambamena préparés pour l'ensevelissement d'un dieu, et le cadavre de Ralahy fut déposé dans sa case, juste au moment où s'éteignait l'Œil-du-jour.

Le lendemain, on le porta dans le tombeau avec tous les gestes transmis par les ancêtres. Son fils le marchand avait acheté un suaire de vingt piastres pour envelopper le corps et, quand Ralahy le bourjane fut couché à son heure sur l'amoncellement des cadavres immémoriaux, ses pères n'eurent pas honte de lui et s'enorgueillirent encore une fois du rite qui marquait la perpétuité de leur race.

La femme du milicien

Ratsimba le milicien roulait en son cœur de tristes pensées ; il songeait avec amertume à sa femme Bao : le matin même il l'avait surprise, au moment où le gouverneur Ranarivelou, de sa main rude, lui caressait le sein. Il n'était pas jaloux au sens où l'entendent les Occidentaux : c'était un Betsileo naïf, et il jouissait de la chair des femmes sans arrière-pensée chagrine. Bao, quand il l'avait rencontrée, avait appartenu à beaucoup d'hommes ; de l'union qu'il avait contractée avec elle, aucun enfant n'était né ; il était donc probable que leur mariage, conclu à la mode malgache, ne durerait pas longtemps. L'amour, à Madagascar, est comme les citronniers sauvages : il porte toujours, avec ses fruits, des fleurs nouvelles, sans se soucier des saisons.

Mais, au village d'Antanambao, chez les Betsimisaraka, Bao la Sainte-Marienne, avec son teint clair, son nez busqué, ses yeux profonds ombrés de cils épais, paraissait plus désirable que toutes les filles du pays. Elle avait aux bras des bijoux indiens et aux oreilles de grands anneaux d'or, donnés jadis par un vazaha. Le lourd Betsileo était flatté de posséder une si jolie ramatou : les dimanches ils se promenaient tous deux, en se tenant par la main, sur la route d'Anousibe, lui dans son uniforme bleu et kaki, aux boutons brillants, avec la chéchia rouge piquée d'une étoile ; elle enveloppée dans un grand lamba orange et jaune, comme en portent les femmes, en terre sakalave. Les ramatous d'Antanambao la trouvaient trop fière et feignaient de ne pas la voir, mais les hommes la regardaient tous avec des yeux luisants de désir. Aussi Ratsimba, gonflé d'orgueil, chérissait sa femme à l'égal d'un objet précieux.

Et puis il avait l'esprit de caste, la conscience de son importance de milicien. Dans ce village de Betsimisaraka craintifs et soumis, lui l'ambaniandrou, soldat du gouvernement, représentait une part de l'autorité. Les gens du pays, porteurs de *salaka* et de rabanes, respectaient les boutons de cuivre de son uniforme, et il ne fallait pas qu'on pût rire de lui. Sûr d'être soutenu par son inspecteur, au chef-lieu du district, contre le gouverneur indigène, par jalousie de l'administrateur, il se sentait plein de haine à l'égard de Ranarivelou le Houve, qui osait convoiter la femme d'un milicien. Ce Ranarivelou ne lui en imposait guère malgré son titre de gouverneur et sa brutalité ; il terrorisait le canton, où il était devenu en quelque manière un seigneur féodal, ou, comme disent les Malgaches, un *toumpoumenakely*, tirant de l'argent de ses administrés,

se faisant payer le moindre service, prélevant sa dîme sur les biens et les personnes. S'il rencontrait une fille ou une femme à son goût, il lui donnait rendez-vous en sa case, et aucune ne s'était encore soustraite à l'autoritaire désir de ce despote.

Bao, la femme du milicien, avait été secrètement flattée de sa recherche : elle eût cédé de suite à ses sollicitations pressantes, sans l'arrivée inopportune du mari. Maintenant elle avait peur des colères et de la vengeance de Ratsimba, surtout elle redoutait d'être abandonnée. Mais, plus elle fuyait le gouverneur, plus la passion de celui-ci s'exaspérait. Il pensait posséder Bao à l'insu du milicien : surpris dans sa tentative galante, il avait voulu d'abord renoncer à l'aventure. Mais il n'était pas habitué à réfréner un désir : bientôt l'image de Bao le hanta ; il la voulait de toutes ses forces de mâle brutal. Plusieurs fois il lui dépêcha des vieilles complaisantes, pour implorer ou signifier des rendez-vous : elle s'excusa, prétextant la jalousie de son mari, l'étroite surveillance exercée sur sa personne. De fait elle avait peur et ne tenait point à risquer pour une passade sa situation d'épouse de milicien.

Une lutte sourde s'engagea entre Ratsimba et Ranarivelou : les habitants du village, amusés, en suivaient les péripéties et marquaient les coups ; le soir, dans les cases, aux lueurs vacillantes du foyer, on se livrait à d'interminables *kabary* ; on commentait les moindres faits et gestes de la Sainte-Marienne, du mari et de l'autre ; on supputait les chances de Ranarivelou, les hésitations de Bao, les ruses de Ratsimba. Les ramatous en général souhaitaient la chute : pourquoi cette Sainte-Marienne, qui faisait tant la fière, échapperait-elle seule au maître du village ? Les hommes au contraire et surtout les maris, faisaient des vœux pour Ratsimba : l'échec du trop galant Ranarivelou leur serait presque une vengeance.

Maintenant le gouverneur houve mettait un point d'honneur à triompher. La résistance de Bao compromettait son autorité ; il avait des accès de rage rancunière en pensant au milicien qui le bravait. Ratsimba menait autour de sa femme une garde vigilante. Il l'incitait à la vertu par des menaces terribles, et, pour plus de sûreté, ne la quittait guère. Était-il forcé, par ordre, de s'éloigner, quelque autre milicien, prévenu, arrivait avec sa ramatou, sous prétexte de visite, et veillait sur l'épouse du collègue. Lorsque, de grand matin, les miliciens faisaient tous l'exercice sur la place du village, Bao, docile aux injonctions de son seigneur et maître, venait s'accroupir en un coin, frileusement enveloppée dans son lamba, et la milice tout entière pouvait constater que l'honneur du corps demeurait sauf.

Ranarivelou, exaspéré, au risque de s'attirer une mauvaise affaire, résolut d'en finir. Pour mettre toutes les chances de son côté, et par un reste de fourberie native, il commença par endormir la défiance de son ennemi. Il afficha une liaison nouvelle avec une fille du village, il combla celle-ci de cadeaux, contre son habitude, il feignit de ne plus regarder Bao. Puis, un jour, il ordonna à trois bourjanes dévoués d'entraîner Ratsimba sous quelque prétexte et de le retenir, par violence ou par ruse, éloigné une heure ou deux de sa case. Pour cette besogne, chacun reçut une demi-piastre et la promesse d'une saoulerie de *touaka*.

L'affaire fut fixée au lendemain. Le milicien précisément avait annoncé, ce matin-là, son intention de visiter un champ de manioc à quelque distance du village. Les trois compères s'y rendirent. Le long du chemin, au bord d'une rizière, gisait une grande pierre plate. L'un d'eux, avec un morceau de charbon, y traça les losanges d'un jeu de *fanourana*, tira d'un coin noué de son lamba les cailloux blancs et noirs qui servent de pions, et, avec un de ses camarades, se mit à jouer. Quand Ratsimba survint, la partie était avancée ; de suite il s'y intéressa, s'informa de l'enjeu : c'étaient deux poignées de *vouandzou*. Avec la mobilité d'esprit des Malgaches, il oublia ses cultures, et, les yeux fixés sur les lignes entrecroisées du *fanourana*, il suivit les péripéties de la lutte, par plaisir et aussi avec le secret espoir qu'il aurait part aux *vouandzou*. La partie se prolongeait. Lorsque enfin elle se termina, le perdant, l'air vexé, déclara qu'il n'avait pas de pistaches, et offrit deux sous au vainqueur, qui accepta. Ratsimba regardait la pièce que l'autre tournait entre ses doigts.

— Avia hilouka, dit le bourjane.

— Hilouka inouna ? demanda Ratsimba.

— Hilouka lavouamena.

— Entou¹.

Ils s'installèrent. Le milicien, à qui ses nombreux loisirs avaient permis d'approfondir les finesses du *fanourana*, jouait posément, sans se presser. Son adversaire paraissait méditer chaque coup, et traînait la partie en longueur. Déjà plus d'une demi-heure s'était écoulée ; la victoire ne se dessinait pas encore. Les deux autres bourjanes, accroupis près des joueurs, semblaient vivement intéressés.

Soudain le milicien sursauta. Le jeu lui avait fait tout oublier, Bao, sa jalousie, les entreprises du gouverneur, et les précautions incessantes

¹ — Viens jouer. — Jouer quoi ? — Jouer deux sous. — Oui.

pour sauvegarder l'honneur de la milice. Des visions funestes s'imposèrent à son imagination : Bao lui apparut aux bras de Ranarivelou. Il se dressa brusquement sur ses pieds, ne pensant plus ni à la partie, ni à l'enjeu, ni aux trois bourjanas. Mais eux ne l'entendaient point ainsi. Son partenaire le retint par le fourreau de sa baïonnette.

- Tu te sauves, parce que tu vas perdre.
- Non ! C'est ma femme ! j'ai laissé ma femme toute seule !
- Ta femme ! N'est-ce pas plutôt celle de Ranarivelou ?
- Tu mens ! Ce chien-cochon ne l'a pas touchée !
- Il n'y a que toi pour le croire, fils de voleur !
- Esclave, lâche-moi !

Et Ratsimba voulut se dégager pour courir au village. Mais l'autre tenait bon : ses camarades vinrent à la rescousse. En vain le milicien distribua quelques horions à droite et à gauche. On lui rendit trois coups pour un. Il reçut une magistrale raclée ; réduit à merci, couché au travers du chemin, tout souillé de poussière, il dut subir une demi-heure encore les plaisanteries de ses adversaires sur Ranarivelou et Bao. Fou de rage, il tentait de se relever, puis se résignait sous les bourrades. Enfin on le laissa partir : il courut d'un trait au village et trouva Bao en larmes ; elle lui conta, avec force réticences et hoquets, que le gouverneur était venu aussitôt après son départ, qu'il l'avait assailli brutalement et prise de force. Ses vêtements en désordre, son lamba froissé jeté dans un coin, confirmaient l'aveu. Ratsimba enrageait surtout de ce que la chose se fût passée en plein jour, au su de tout le village. Il avait tiré la claie en roseaux qui servait de porte à sa case ; il sentait la curiosité des gens en éveil et ne voulait pas donner aux maris betsimisaraka le spectacle de sa déconvenue. Au fond, il était plus embarrassé que furieux. Il éprouvait une vive colère contre Bao, non parce qu'elle l'avait trompé, mais à cause du scandale. Contre Ranarivelou il imaginait de terribles représailles, à condition qu'elles fussent sans danger. Tuer son ennemi d'un coup de fusil, c'était bon pour un Sénégalais ou un vazaha. Lui, déterminé par les obscures virtualités de sa race, songeait au poison. Il voyait le séducteur de Bao mourant de consommation, après avoir absorbé du bouillon de racines de riz, ou écumant dans une crise tétanique causé par le *rehiba*, l'arbre qui donne la rage. Ou bien encore il irait demander à un sorcier les *oudy* qui font mourir et enterrerait dans un chemin, sur le passage de son ennemi, une corne de bœuf pleine de maléfices. Ces moyens non plus n'étaient pas sûrs et pouvaient le compromettre. Si Ranarivelou venait à mourir de

mort mystérieuse, les soupçons ne se porteraient-ils pas sur lui ? Après mûre réflexion il se décida pour une vengeance à la fois prudente et certaine. Il courut chez son sergent qui possédait du papier et de l'encre, et, comme il avait appris à écrire à l'école des Monpères, il rédigea la lettre suivante, adressée à l'inspecteur de milice, en résidence au chef-lieu du district :

« Le milicien de 1^{re} classe Louis-de-Gonzague Symphorien Ratsimba à M. l'Inspecteur de milice d'Ambatou.

« Monsieur l'Inspecteur,

« Je viens à toi qui m'as envoyé. Devant toi j'accepte mourir, si j'ai tort, et je peux avoir raison, si je suis juste. Tu auras l'honneur de savoir que je viens te trouver pour te rendre compte que Ranarivelou, gouverneur d'Antanambao, a couché Bao ma femme. Cela est mauvais pour l'honneur de considération de la milice et pour celui avec lequel je t'entretiens de cette affaire. Si je suis juste, Ranarivelou doit être puni. Si je suis injuste, mettez-moi en prison. Quand vazaha, ou supérieur, ou camarade milicien couchera ma femme Bao, moi rouspèterai pas. Mais quand chien-cochon houe ou pékin betsimisaraka couche celle-là, moi rouspète. Ranarivelou est preneur femme d'autrui dans tout le pays. Il a couché ramatou du colon vazaha d'Ambatou, et il a couché aussi ramatou du Chinois d'Ankadivoury. Pour faire rivalité avec le gouverneur 3^e classe de Maroulambou, il a pris femme lui. Une femme que Ranarivelou a menacé tuer ainsi que sa famille, si celle-ci ne veut pas marcher avec lui, cette femme est la femme de quelqu'un d'autre : Iasimboula, à Ambouatroutrouka, fille de Kasou et de Tsaravy. Il a menacé de tuer cette femme, car celle-ci n'a pas voulu marcher avec lui. Il lui a dit : « Accepte de faire des rapports sexuels avec moi, car, si tu n'acceptes pas, je te tuerai ainsi que ta famille, et puis je vous mettrai tous demain en prison. » Il a pris ainsi presque toutes les femmes de Houves et les femmes de Betsimisaraka. Et puis il a pris aussi ma femme Bao. Voici les noms des femmes que Ranarivelou a couchées, et les hommes de ces femmes ne voulaient pas cela.

Iasitera.

Indalou.

Ndrandré, femme de Lahimanty.

Baomoura.

Boutouzafy, fille de Tsimazava et Langa.

Souavelou.

Kalamavou.

Ipatsa, fille de Isambou et de Itoudy.

Natiky, femme de Koutou.

Iasivoula.

Mangatiana.

« Bao, femme de Ratsimba. C'est moi. Il y en a beaucoup d'autres, mais je ne connais pas les noms. Si Ranarivelou fait cela, c'est qu'il est faiseur de mal depuis longtemps. Pourquoi le Fandzakana le garde gouverneur ? À cause de sa faisance de mal partout, il doit être révoqué. Fais d'enquêtes à Ambatou, à Ankadivoury, Maroulambou, Antanambao, si les Foukounoulouna disent autrement, révoque-moi, pour que je ne suis plus milicien. Si les Foukounoulouna disent même chose moi, dis à M. l'Administrateur révoquer lui, pour qu'il n'est plus gouverneur pendant toute sa vie.

« Je suis avec l'honneur de ma considération très distinguée,

« RATSIMBA. »

L'inspecteur de milice jubilait en lisant cette lettre, non point à cause de la naïveté des idées ou de la saveur du style, mais parce qu'il était ravi de voir surgir une difficulté avec un gouverneur indigène, tout à l'avantage d'un de ses hommes. Il rédigea vite une plainte officielle en règle, fit copier le factum de Ratsimba et porta lui-même les deux pièces à l'administrateur, vers l'heure de l'apéritif, sous bordereau dûment enregistré. L'affaire était grosse de conséquences et devenait scandale, si elle allait jusqu'à Tananarive. Toutes les exactions, toutes les violences, tous les stupres de Ranarivelou s'amoncelleraient alors en un énorme dossier. Cette histoire, mise en branle, en entraînerait d'autres à sa suite. On reprocherait à l'administrateur d'avoir caché ce qui se passait dans sa circonscription. Déjà il se voyait blâmé par le gouverneur général, déplacé peut-être. À tout prix il voulait empêcher cette sotte affaire de sortir du district, tout au moins de la province. Dès le lendemain il partit pour

Antanambao. L'inspecteur de milice se frottait les mains. Quant à l'administrateur, il n'avait plus qu'un espoir : décider Ratsimba à retirer sa plainte.

L'enquête fut vite faite : Ranarivelou avouait, Bao se déclarait victime, les six miliciens témoignaient comme un seul homme ; toutes les vieilles rancunes d'Antanambao se réveillaient contre le gouverneur indigène ; le village entier le chargeait, parce qu'il était jugé perdu.

Mais l'administrateur, qui comptait beaucoup d'années de brousse, connaissait l'âme malgache. Il prit Ranarivelou à l'écart et lui tint à peu près ce langage :

— Tu en as trop fait : je ne peux plus te couvrir, moi ton chef. Si tu ne veux pas être révoqué par le gouverneur général, donne dix piastres à Ratsimba, pour qu'il retire sa plainte, sans quoi je ne répons de rien.

Ranarivelou comprit qu'il fallait s'exécuter et accepta la transaction. Il s'en fut chez lui, fit une visite secrète à son trésor et revint avec les cinquante francs. Il les remit à l'administrateur, avec cette expression à la fois obséquieuse et impassible que savent garder les Houves dans les circonstances les plus difficiles. Le chef du district déposa sur un coin de la table la pile des pièces, en les faisant sonner les unes sur les autres, et dit :

— Ratsimba, et vous, Foukounoulouna d'Antanambao, je suis venu ici pour que justice soit faite. Ranarivelou est coupable : il portera la peine des violences exercées sur Bao. C'est Ratsimba lui-même qui va décider. Ranarivelou lui offre dix piastres, en compensation du tort qu'il lui a fait, et à condition que la plainte soit retirée. Ratsimba est libre de refuser les piastres. Alors la plainte suivra son cours et Ranarivelou sera puni par le fandzakana.

Sûr d'avance du choix, il se tourna vers le milicien et lui montra l'argent. Les yeux convoiteurs de Ratsimba luisaient en regardant les piastres, et dans le coin de la case, la figure de Bao rayonnait d'un légitime orgueil.

— Merci, monsieur l'Administrateur, je retire ma plainte, dit l'homme en tendant la main.

Il s'en fut avec les cinquante francs, en souhaitant que sa femme eût l'occasion de subir maintes fois des outrages si bien payés ; Bao le suivait triomphante ; et les gens du village contemplaient avec admira-

tion la belle Sainte-Marienne, qui se laissait prendre pour dix piastres ce que les autres donnaient pour rien ou pour si peu de chose.

Zanamanga

Louis Berlon se désolait de partir pour France, en congé administratif. Le gouverneur général lui avait refusé une quatrième année de séjour, et il s'en allait bien malgré lui. À son retour, quel poste lui échoirait ? À coup sûr, ce ne serait pas Tananarive, ni sans doute les Hauts-Plateaux. Et puis, qu'allait-il faire là-bas ? Sa santé était excellente, il n'avait au pays que des parents éloignés, dont il se souciait peu. Il dépenserait à Paris et à Vichy, en noces banales, les économies de Madagascar, et repartirait, aussitôt son congé fini, pour refaire son estomac et sa bourse.

Surtout il s'attristait de quitter Zanamanga, la ramatou avec qui il vivait depuis trois ans. L'aimait-il ? Il n'aurait pas su le dire. Il y a tant de façons d'aimer ! Mais sûrement il était attaché à sa compagne par mille liens secrets, plus forts que l'amour. L'étrangeté même de cette union et la dissemblance de leurs personnes l'avaient d'abord séduit. Les jeunes hommes de France, lassés des amours faciles avec les femmes de leur race, sont vite pris par le charme exotique des filles de l'Imerina, assez rapprochées de l'idéal européen de la beauté pour leur être sexuellement sympathiques, à la différence des négresses ou des esquimaudes, et suffisamment différentes d'eux pour aviver leurs désirs et leur ouvrir le lent apprentissage des concubinages inconnus. Leur chair, si fraîche, de très vieil ivoire ou de bronze pâle, est plus attirante que les lys ou les roses factices des femmes trop fanées d'Europe, dites de joie. Leurs gestes éternellement puérils et leurs formes graciles leur donnent presque l'attrait des vierges, l'ardeur de leur sang les fait, d'instinct, égales aux plus expertes marchandes d'amour ; et toujours elles demeurent la maîtresse exotique, séparée du blanc par un mur non pas de verre, mais d'airain. On revit avec elle les amours étranges peintes par Loti, on se regarde être l'amant d'Aziyadé et de M^{me} Chrysanthème ; et le roman s'éternise, à la manière des collages de France, avec l'excuse du milieu complice, du décor merveilleusement approprié, de la rareté des Européennes.

Donc Louis Berlon ne pouvait se consoler de quitter Zanamanga, il se demandait avec dépit quel successeur cette enfant pratique lui donnerait, peu de jours après son départ. Car il ne se faisait guère d'illusions ; il n'était point de ces vazaha naïfs qui croient toutes les ramatous infidèles, sauf la leur ; il était convaincu que Zanamanga l'avait trompé, avec des blancs pour de l'argent, avec des gens de sa race pour le plaisir. Il ne lui

en voulait pas ; lui-même n'avait pas dédaigné quelques passades avec d'autres ramatous, et, si une femme blanche de Tananarive, une femme du monde l'eût distingué, il eût peut-être lâché Zanamanga sans vergogne. Leurs amours n'avaient pas commencé par un coup de foudre, mais par une simple surenchère ; un jeune Allemand, employé au Comptoir Schwarzfeld, lui donnait deux cents francs par mois ; Berlon, en offrant deux cent cinquante, avait séduit la jeune Houve. Pourtant il avait presque oublié ce marchandage initial de leur liaison ; il aimait mieux se souvenir de la lente et savante conquête qu'il avait tentée de sa maîtresse. Il était possédé de cet amour-propre, particulier aux Français, qui ne se résignent point à ne pas être aimés pour eux-mêmes ou du moins à ne pas en afficher l'illusion. Il avait cherché à faire vibrer Zanamanga dans sa chair, si complaisante, mais toujours passive. Et ces tentatives, même restées vaines, n'avaient pas été sans lui procurer de rares jouissances. Il en savait gré à sa maîtresse ; et il eût renoncé à d'appréciables avantages de carrière, pour n'être pas séparé d'elle.

Zanamanga n'aimait point Berlon, au sens européen du mot ; elle était très contente de son vazaha, ne l'eût point volontiers quitté pour un autre. Elle le trompait de temps en temps avec des mâles de sa race à elle, qui criaient d'amour en malgache et comprenaient toutes ses pensées. Mais elle ne croyait pas mal faire : sa mère, selon le proverbe, ne l'avait pas mise au monde pour un seul homme, et la nuit tout est permis, quand on ne vous voit pas.

La jeune femme avait donc promis à Berlon de se remettre avec lui dès son retour à Tananarive, s'il y revenait, et même l'avait supplié, sans grande conviction, de ne pas partir. Elle n'était pas allée jusqu'à lui jurer fidélité pendant son absence ; c'eût été d'une bouffonnerie inadmissible même avec un vazaha ; quand il la questionnait avec une sorte de rage sur ce sujet délicat, elle riait, ou elle se contentait de répondre avec les formules chères aux Malgaches : — Peut-être. — Que sais-je ?... je ne puis pas dire... Et elle ne pouvait s'empêcher de trouver un peu fou l'amant qui posait de pareilles questions. Mais elle ne le lui disait pas, car il ne faut pas contrarier les lubies des êtres singuliers que sont les blancs.

Berlon partit pour France, un matin de mars, à cinq heures. Il faisait un temps assez désagréable, presque de saison froide. L'*erika*, le brouillard humide, tombait comme au mois de juillet, et les rares voyageurs s'enveloppaient de manteaux, avant de monter en automobile. Zanamanga avait accompagné son ami. Quand l'automobile démarra, pour plonger dans la descente vers la route de l'Est, Berlon avait le visage inondé de larmes, et la ramatou pleurait aussi comme une petite fille. Elle était stupéfiée de chagrin ; elle resta un bon moment immobile, regardant vers l'Est le brouillard maintenant rose, pendant que le vent frais

séchant les larmes sur ses joues. La corne de l'automobile poussait dans la brume des appels de plus en plus sourds ; il lui semblait que Rabéry, comme elle appelait familièrement Berlon, était déjà loin, si loin, vers Touamasina, où l'attendait le grand bateau pour l'emmenner vers le pays des vazaha. Son amie Ranourou, qui ne l'avait pas quittée, l'entraîna doucement par la main vers la rue Amiral-Pierre, et les deux femmes tournèrent le dos à la route de l'Est. Elles allèrent chez Zanamanga, qui disposait encore pour quelques jours de la maison de son vazaha, elles rangèrent toutes les affaires, les jupons, les robes, les lambas, les dentelles et les paires de chaussures, dans plusieurs soubika, qu'un bourjane emporta sur l'épaule, ficelées aux extrémités d'un bambou ; puis l'amie rentra chez elle, et Zanamanga s'en fut tranquillement à la maison de l'administrateur Renouard. Elle avait rendez-vous avec lui pour aller déjeuner à Ilafy. C'était le probable successeur de Rabery. Il la sollicitait depuis plusieurs semaines ; elle était résolue à tenter en sa compagnie l'essayage préliminaire de tout mariage malgache. Il habitait une petite maison au pied de la colline d'Ambouhidzanahary, à l'ouest de Mahamasina. À l'entrée du sentier, sous les lilas de Perse, stationnait un pousse-pousse à deux places, commandé pour la promenade. Il était huit heures passées ; le temps s'annonçait très chaud. On partit de suite, et le pousse, longeant le petit lac d'Anousy, fila par la Route Circulaire, à bonne allure. La capote était relevée ; sur le devant une rabane tombait, sous prétexte de garantir du soleil, en réalité pour dissimuler le couple aux regards indiscrets des passants. Le vazaha parlait de choses indifférentes, tâchait de faire rire Zanamanga. Dès qu'on eut dépassé Ankadifoutsy, il passa le bras autour de sa taille et lui murmura les mots amoureux qu'on dit aux ramatous en pareille circonstance. Elle se laissait faire, décidée au prochain abandon de sa personne ; c'était là du reste un détail de si peu d'importance qu'elle n'y songeait pas. Elle pensait plutôt à sa future position. Serait-elle brillante ? Y aurait-il de sérieuses économies à réaliser ? En Houve pratique, elle s'occupait depuis longtemps d'assurer son avenir. Elle achetait des bœufs, des rizières, même des cases. Dans le quartier d'Ambanidia elle possédait une maison louée à des Européens et deux maisons malgaches à Ambouhidzanahary. Une grande rizière se trouvait à vendre au lieu dit Ankouroundranou, non loin de la route de Majunga, où déjà elle avait des terrains. Il lui manquait une trentaine de piastres pour faire cette acquisition, mais il fallait se hâter, car on se disputait les bons emplacements, si près de Tananarive. Elle regardait le vazaha d'un œil absent, qu'il jugeait noyé de langueur, et elle pensait à la rizière d'Ankouroundranou, tandis que lui, dévoré de désirs, croyait qu'elle s'abandonnait.

À Ilafy, on descendit dans la maison en briques cuites d'un marchand houve, presque toujours absent pour son commerce. Sa femme et ses enfants habitaient le premier étage, et une des deux chambres du bas

était à la disposition des étrangers de passage. Le mobilier en était sommaire : un lit malgache, avec une paillasse de rafia, recouvert d'une belle natte neuve, une petite table carrée et deux chaises ; aux murs, quelques images de piété données par les Monpères, et deux chromos, Édouard VII et sa famille, cadeau d'un missionnaire anglais, et le portrait du général Galliéni. Zanamanga avait de vagues relations de famille avec la propriétaire de la maison : on échangea les salutations d'usage. Elle connaissait aussi la chambre ; elle y était venue deux ou trois fois avec Rabery... ou avec d'autres. Rien n'était changé, sauf la natte qui couvrait le lit. La propriétaire, par délicatesse, la renouvelait pour chaque visiteur. Le cuisinier de Renouard et son boutou avaient déjà pris possession de l'autre pièce du rez-de-chaussée, pour préparer le sakafy. Le vazaha déclara qu'on mettrait la table quand le repas serait prêt, et renvoya tout le monde. Quand il rappela le boutou pour dresser le couvert, la natte du lit était un peu froissée, Renouard s'occupait beaucoup moins de Zanamanga que tout à l'heure, et beaucoup plus du déjeuner. Ce fut la journée de leurs noces. Rien ne la distingua des parties fines de ce genre que font à Ilafy, pendant les dimanches de la saison fraîche, ramatous et vazaha. Eux-mêmes y revinrent, mais en bande, à la rigolade. Dans leur jour d'essai, ils s'ennuyèrent plutôt, car ils n'avaient pas grand'chose à se dire, entre deux étreintes, et on a vite fait le tour d'Ilafy, à si petits pas qu'on se promène.

L'existence de Zanamanga ne fut pas changée d'une manière appréciable. Renouard, Ranouarou, comme elle disait en son parler enfantin, paraissait aussi épris que Rabery. Avec ce qu'il lui donnait, augmenté du casuel, elle continuait ses placements en biens-fonds, depuis longtemps elle avait acquis la grande rizière d'Ankouroundranou, et elle méditait l'achat d'une maison à Mahamasina, d'une maison louée trente francs par mois.

Zanamanga était peut-être moins jolie qu'au départ de Berlon ; elle engraisait, comme beaucoup de femmes hoves après vingt ans ; ses traits s'épaississaient légèrement. Mais elle restait très désirable et gardait une cote excellente au marché des ramatous tananariviennes. Elle en abusait avec un cynisme qu'eussent envié, au pays des vazaha, maintes professionnelles. Elle était passée maîtresse dans l'art de tromper son amant, sans qu'il en eût le moindre soupçon ; peu de ses amies enflaient plus qu'elle leur note mensuelle au Louvre, et Renouard avait consenti à lui commander des robes à Paris. C'était, pour une ramatou, la consécration définitive. Zanamanga n'en avait pas besoin ; mais, de ce jour, toutes les femmes blanches s'occupèrent de ses faits et gestes, redirent aux mille échos de leurs salons les bons tours qu'elle jouait à ces messieurs. Le pauvre Renouard était plus aveugle que le mari le plus cocu de la ville, et Dieu sait si cette espèce était bien représentée. Le tarif de la demoiselle

était très abordable : un louis, et quarante sous à la mère Lejeune qui servait d'intermédiaire. Par quoi cette guenon habillée en Européenne pouvait-elle bien séduire les hommes ? C'est ce que ces dames se demandaient dans les réunions mondaines et les five o'clock. Elles ne trouvaient pas de réponse satisfaisante. Cependant Zanamanga restait à la mode, et ses rendez-vous faisaient prime. On citait d'elle des traits glorieux.

À un moment où les bas de soie noire pour dames manquaient à Tananarive, le Louvre en avait reçu deux douzaines : Zanamanga les avait tous pris au déballage, à dix francs la paire.

Un matin elle avait gagné sans chemise quelques piastres qu'aussitôt elle échangea contre une chemise de soie merveilleuse. En rentrant elle n'eut rien de plus pressé que de la montrer étourdiment à son vazaha.

— Mais tu m'as dit hier que tu n'avais plus un sou. Avec quoi donc as-tu acheté ça ?

— C'est vrai, je n'avais plus d'argent. Mais j'ai emprunté quatre piastres à mon amie Raketa, pour acheter cette chemise. Donne-les-moi, je dois les lui rendre cet après-midi.

Pour une soirée de bienfaisance au théâtre de Tananarive, elle demanda à Renouard le prix d'une loge de vingt francs. Elle se fit encore offrir la même loge par quatre autres vazahas, avec qui elle avait eu des relations aimables. Enfin elle ne paya pas ces places pour lesquelles elle avait reçu cent francs ; car le coupon lui en fut donné par un Malgache, employé au théâtre, à qui elle avait accordé ses faveurs.

Ses compatriotes eux-mêmes, dont la morale est pourtant facile, la jugeaient sévèrement et eussent souhaité lui voir une conduite plus décente avec un vazaha si généreux. Ils estimaient surtout qu'elle s'affichait trop, car pour eux le scandale est pire que la faute.

Cependant les huit mois de congé de Berlon étaient écoulés. Par une chance inespérée, il fut affecté de nouveau à Tananarive. Il ne revenait pas guéri de sa passion pour Zanamanga, mais anxieux de savoir si sa maîtresse consentirait à reprendre la vie d'autrefois. Il n'ignorait pas qu'il avait eu un intérimaire, de bons amis n'avaient point manqué de le renseigner là-dessus. Du reste, d'après la coutume malgache, ce genre d'infidélité est légitime : jadis, quand un Houve quittait l'Imerina et s'en allait au delà des douze montagnes pour un temps plus ou moins long, il pouvait contracter un mariage provisoire dans le lieu où il s'établissait, et sa femme, restée sur les plateaux, avait le droit de choisir un amant sans

encourir le moindre blâme. Zanamanga, qui était la femme malgache de Berlon, devait donc, d'après les mœurs du pays, reprendre avec lui la vie commune, à son retour. Pourtant elle hésitait : les deux vazaha étaient aussi épris d'elle l'un que l'autre ; l'absent avait des droits antérieurs, la jeune femme ressentait pour lui une secrète préférence ; par contre sa vie était arrangée avec l'autre, qui avait autant d'argent et plus de complaisance ; il laissait sa ramatou plus libre que ne le faisait Berlon, surveillait moins ses faits et gestes, lui épargnait d'inutiles scènes de jalousie. Finalement elle se décida pour son ancien amant, beaucoup par crainte d'interminables querelles, un peu par un sentiment d'affection fondé sur de vieilles habitudes.

Renouard fut dans la consternation : il ne pouvait se consoler à l'idée de perdre sa maîtresse, et il sentait les obscures raisons pour lesquelles son rival était préféré. Lui-même s'était considéré toujours comme l'amant momentané de Zanamanga, dont Berlon était le légitime propriétaire. Il essaya d'obtenir la promesse de futurs partages, mais la ramatou s'y refusa obstinément : comme dit le proverbe malgache, une femme ne peut pas porter sur sa tête deux cruches à la fois.

Berlon avait chargé Zanamanga de louer en son nom leur ancienne case demeurée vacante, d'y installer quelques meubles laissés chez elle, d'engager un boutou, un cuisinier, une maramita ; il rentrerait ainsi chez lui comme s'il n'avait jamais quitté Tananarive, ni sa ramatou, et il lui serait plus facile de ne pas penser à ce que celle-ci avait pu faire pendant huit mois. Elle demeura très affairée, pendant une semaine, par tous ces préparatifs, et s'installa dans son futur chez elle, au grand désespoir de Renouard. Il aurait voulu la garder jusqu'au dernier jour, jusqu'à la dernière minute. Il éprouvait un véritable chagrin, puéril dans ses manifestations. Ce colonial de trente-cinq ans, anémié et sans énergie, avait les émotions d'un garçon de dix-sept ans, lâché par sa première maîtresse. Il gardait, comme des reliques, les derniers gants portés par Zanamanga, un ruban de velours jaune qui avait touché son cou. Il lui avait demandé la tabatière en argent où elle mettait son tabac à priser ; en échange, il lui avait fait faire, chez un bijoutier indien, une petite boîte d'or. Enfin, Zanamanga lui avait amené solennellement, le jour de son départ, une cousine à elle, qui lui ressemblait un peu, et, sur la demande expresse du vazaha, la nouvelle ramatou avait revêtu une vieille robe de l'aimée, pour faciliter l'illusion. Toutes deux se prêtaient complaisamment à ces enfantillages, l'une indifférente, l'autre heureuse de voir que ses affaires s'arrangeaient, qu'il n'y aurait pas de scène violente entre ses vazaha. Du reste les ramatous ne s'étonnent jamais d'aucune excentricité ; quand elles ne comprennent pas, elles se disent simplement : ce sont mœurs d'Européens.

Le jour de l'arrivée de l'automobile, vers quatre heures de l'après-midi, Zanamanga se rendit place Colbert, en face de la poste, et patiemment elle attendit. Elle avait emmené sa mère, pour éviter les intrigues indiscretes, et parce qu'il était plus convenable que cette vénérable matrone la remît entre les mains de son époux vazaha. À quatre heures l'automobile fut annoncée. Des Européens agités et quelques chiens circulaient parmi la foule malgache, immobile et silencieuse. Zanamanga et sa maman, drapées dans leurs lambas, ne bougeaient pas plus que deux statues blanches. La rusée ramatou avait renoncé pour ce jour aux colifichets d'Europe et repris le vêtement des ancêtres, car elle savait ainsi paraître plus simple et séduire davantage son amant. On entendit la corne de l'auto ; un ronflement sourd monta de la rue et soudain la grande voiture surgit, à toute allure, décrivit une courbe, se rangea près du trottoir. Berlon descendit un des premiers ; il serra en hâte quelques mains, et d'un regard anxieux fouilla la place encombrée ; un de ses collègues, devinant sa pensée, lui toucha le bras et du geste indiqua le bazar Bonnet. Au coin de la grande maison à coupole, Berlon vit deux silhouettes blanches, debout près d'un pousse à la capote relevée. Il les reconnut toutes deux, l'une surtout, si familière et si chère ; sans plus voir personne, il marcha vers elles, il dit vite bonjour, en malgache, à sa belle-mère et aux bourjanes, les mêmes qu'il avait eus à son précédent séjour ; puis, prenant Zanamanga par la main, il monta dans le pousse. L'équipe, excitée par l'espoir du cadeau de bienvenue, partit au grand trot, le long de la rue Amiral-Pierre, pleine de monde : c'était un dimanche, jour de courses ; le tout Tananarive allait à l'apéritif-concert, chez Martel. Les gens se demandaient avec curiosité qui était ce nouvel arrivant, habillé de kaki et tout poussiéreux, déjà en puissance de ramatou. Lui ne voyait rien, il ne regardait même pas Zanamanga, il éprouvait une joie physique à se sentir auprès d'elle ; une émotion indéfinissable, augmentée par la fatigue du voyage et les trépidations de l'auto, obscurcissait délicieusement sa faculté de penser. Il se sentait chez lui, il revivait sa vie normale, après avoir été dépaycé pendant huit mois sur des paquebots, ou dans des hôtels sans confort, à Paris et à Vichy. Maintenant il était revenu dans sa ville, dans la Ville Rouge aux mille cases, où les Imériniennes aux lentes caresses savent dompter et endormir le cœur lassé des hommes de l'autre hémisphère. Zanamanga babillait et de sa voix d'enfant disait des paroles insignifiantes, qui ravissaient Berlon. Il n'en écoutait pas le sens quelconque, mais seulement le son harmonieux et doux, pareil aux sons menus et frêles des valihas qui chantent dans les soirs frais de l'Imerina.

Cependant son cœur tourmenté d'hyperboréen ne savait pas se complaire longtemps dans les joies simples ; ses ancêtres brutaux et batailleurs avaient mis dans son sang des ferments de haine, de jalousie, de vaine agitation. Au lieu de se laisser vivre dans la paix rose de ce soir d'amour, près de la femme-enfant, il eut des pensées inquiètes.

— Combien de fois m'as-tu été infidèle, méchante, pendant que j'étais parti pour France ?

La ramatou ne comprit que le sens superficiel de ces paroles ; elle songea en elle-même qu'elle serait bien incapable, le voulût-elle, de compter les infidélités faites à son amant ; elle répondit, pour flatter les secrets désirs du vazaha et détourner le cours de ses idées tristes :

— Mais je ne t'ai pas trompé, Rabéry. Ma mère m'a amenée dans ta maison pour être ta femme, et, depuis, je ne connais pas d'autres hommes que toi.

— Ne mens pas, je t'en supplie. Je sais bien que tu t'es mise avec Renouard pendant ces six mois...

— Si tu le sais, pourquoi me le demandes-tu ? dit Zanamanga de sa voix d'enfant. Et elle se pelotonna contre lui, en souriant. Ce sourire, par les yeux de Berlon, coula dans tout son cerveau fatigué et malade, comme une onde limpide et purifiante ; de nouveau il se sentit heureux de vivre et de ne plus penser à rien.

Grandeur et décadence de Rakoutou Samuel Violhardy

Rakoutou Louis-de-Gonzague Samuel Violhardy errait tristement, aux abords de la Douane, sur les quais de Tamatave. Il avait faim, n'ayant rien mangé depuis la veille qu'un peu de riz ; et il était découragé, car il avait la promesse d'un emploi du Fandzakana, mais après deux mois d'attente il ne voyait rien venir.

En dix ans il avait essayé de tous les métiers : il avait été vendeur aux Magasins du Louvre, et congédié pour indécatesse, comptable chez un loueur de pousse-pousse, et remercié pour dissimulation de bénéfice, gardien chef du musée de Colonisation, et licencié par suppression d'emploi ; entre temps il s'était fait domestique, chasseur d'hôtel, même il avait aidé à décharger des chalands. Partout la malchance le poursuivait ; cependant il avait une belle écriture ; ancien élève des Frères, il lisait et parlait correctement la langue des vazaha.

Du reste n'avait-il pas dans les veines du sang blanc ? Son grand-père, qui s'appelait Violhardy, était un peu noir de peau, mais citoyen français de la Réunion, métis d'une femme cafre et d'un Bourbonnais. Celui-là s'était établi à Tamatave, où il avait vécu en concubinage quasi-légal avec une ramatou betsimisaraka ; il en avait eu un enfant, qu'il avait reconnu : Samuel Violhardy, baptisé protestant, parce qu'à cette époque les Anglais faisaient la loi dans la grande île et que leurs missionnaires tenaient partout le haut du pavé. Lui-même était né des amours légitimes de Samuel Violhardy avec une Houve, fille d'un commerçant indigène, et il ajouta au nom de Samuel Violhardy, celui de Louis-de-Gonzague, parce que sa mère avait embrassé la religion des Monpères. De plus ses compatriotes malgaches l'avaient appelé Rakoutou, à cause de sa petite taille. Cette pluralité de noms lui avait été commode ; elle lui avait permis de dissimuler parfois son identité, au moins à la police. Il avait été connu sous le prénom de Rakoutou chez le loueur de pousse-pousse, sous celui de Samuel au Louvre, sous celui de Louis-de-Gonzague au musée de Colonisation. Maintenant qu'il brigait un emploi élevé du Fandzakana, il s'appelait Violhardy, comme l'ancêtre vazaha, et son casier judiciaire était redevenu vierge.

Il entra dans la maison démontable qui sert de bureau à la Douane, et s'informa : justement sa nomination venait d'arriver. Il était aide-magasinier de troisième classe à la direction de Tamatave, aux appoin-

tements de trente francs par mois. Tout de suite il courut se commander un uniforme, huit boutons sphériques de métal blanc sur un dolman de toile. Le Chinois lui fit crédit, sur l'annonce de son accession à un emploi du Fandzakana. Puis Rakoutou rentra chez lui, pour prévenir sa ramatou, Zazafina Victoire Ranourou ; elle était métisse non reconnue d'un Bourbonnais et d'une Betsimisaraka, elle avait été élevée par sa mère à la mode indigène et parlait très imparfaitement le français, n'ayant guère fréquenté l'école. Il l'avait épousée sans témoins ni notaire, à la mode malgache, lorsqu'il s'appelait Rakoutou, et l'avait gardée, en reprenant le nom de Violhardy, parce qu'elle avait dans les veines du sang bourbonnais et qu'elle était ménagère économe. Ce jour-là on fit bombance ; un parent de Zazafina ouvrit un crédit honnête sur la future solde de l'employé.

Une vie nouvelle, vie de satisfaction et de bien-être social, commença pour Violhardy et sa femme. Le bonheur n'a pas d'histoire : pendant sept ans, l'aide magasinier présida au rangement des caisses manipulées par les bourjanes dans les entrepôts de la Douane ; au bout de trois ans, il était passé de deuxième classe, de première après trois autres années ; il envisageait l'espoir d'être magasinier titulaire. Les Malgaches se montraient pleins de respect à son égard ; les créoles eux-mêmes lui témoignaient une certaine considération, parce que le sang blanc des Violhardy coulait dans ses veines, et qu'il est prudent d'avoir des relations à la Douane.

Sur ces entrefaites, le Fandzakana créa des gouverneurs indigènes, et demanda aux assemblées des villages ou Foukounoulouna de les choisir. Tamatave désigna Violhardy. Il était devenu très populaire parmi les Malgaches sous le nom de *Raviolaridy*, forme houe de Violhardy, dont les vazaha, irrespectueusement, avaient fait Ravioli. Donc Ravioli, élu du peuple tamatavien, alla demander conseil à son chef, le préposé des Douanes.

— Accepte, ô Ravioli. Tu auras cent vingt francs de solde, sans compter la gratte... Seulement rappelle-toi que trop gratter cuit...

Ravioli ne savoura pas la finesse de ce conseil, mais il s'en appropria la lettre. Devenu gouverneur principal de la deuxième ville de Madagascar, il rançonna ses compatriotes, sans pitié ni merci ; en trois ou quatre ans il acquit des rizières, des bœufs, des maisons, et une somme rondelette en piastres. De sourdes haines s'accumulaient contre lui ; cependant nul n'osait jeter la première pierre, et il continuait de prévariquer. Bientôt il fut très riche. Un seul point le tracassait : il était assoiffé de considération ; or les indigènes lui rendaient les plus grands honneurs, mais les Européens et même les créoles le traitaient sans le

moindre respect ; ils allaient jusqu'à le tutoyer. En ces conjonctures pénibles, le sang de l'ancêtre Violhardy bouillait dans ses veines, mais l'humeur tranquille des grand'mères cafres ou malgaches remettait tout en équilibre, et le gouverneur principal se rattrapait sur ses administrés des injures de ses supérieurs.

Un beau matin, au commencement de 1906, l'administrateur-maire le fit appeler et lui dit :

— Veux-tu faire un tour en France aux frais du Fandzakana, Ravioli ? Le gouverneur général a décidé dans sa sagesse d'envoyer deux ou trois Malgaches de marque à l'Exposition de Marseille. Tu me parais tout à fait propre à représenter chez nous tes congénères. Est-ce dit ?

Le gouverneur principal eut une seconde d'hésitation. Quitter Tamatave pouvait être dangereux : ses ennemis ne profiteraient-ils pas de son absence pour révéler à l'administration certaines choses qu'il valait mieux tenir cachées ? D'autre part sa vanité le poussait à accepter d'enthousiasme : l'importance même de la mission était pour lui une garantie de sécurité ; il dit oui.

Un mois plus tard, il s'embarquait sur le paquebot des Messageries Maritimes à destination de Marseille. Auparavant il avait tiré de la situation tout ce qu'elle pouvait comporter pécuniairement d'avantageux ; il avait pressuré ses administrés pour que leur délégué fît bonne figure au pays des vazaha. Chacun avait été taxé selon ses ressources : tel avait dû donner dix sous, tel autre dix francs. L'ensemble constituait un pécule respectable, argent de poche du ménage Violhardy ; car M. le gouverneur emmenait à ses frais en France la compagne de ses mauvais jours ; elle avait été à la peine, il était juste qu'elle fût à l'honneur.

Sur le bateau, on s'offrit le supplément de la 1^{re} classe, seule digne d'un gouverneur principal de Tamatave. Justement il y avait très peu de monde ; par suite d'un éboulement sur la ligne du chemin de fer, les voyageurs de Tananarive étaient restés en détresse et avaient manqué le paquebot ; à Zanzibar et à Mombasa, on embarqua un fort lot d'Anglais et quelques globe-trotters peu au courant des choses coloniales. Le gouverneur principal de Tamatave et M^{me} Violhardy, voyageurs de première, firent une grande impression sur ces Européens candides. La dame sans doute manquait parfois de distinction, et, à table, elle montrait de bizarres ignorances ; mais elle avait un type malais si étrange ! Quant à Violhardy, habile à profiter de ses avantages, il jouait au nabab ou au radjah. En quelques jours il eut séduit un ménage français qui voyageait pour la seconde fois seulement hors d'Europe.

M. Durand était un riche industriel de la Basse-Normandie ; aucun snobisme ne lui était étranger : il possédait une écurie de courses, une maîtresse dans un petit théâtre de Paris, il avait fait son voyage de noces en Égypte, au temps où c'était un rite de la mode ; il venait de s'offrir un mois de tourisme dans la région des grands lacs, en Afrique Orientale, non pas qu'il aimât follement la chasse, mais tout le monde ne s'est pas trouvé dans le cas d'avoir au tableau un éléphant, un zèbre, une girafe ou un lion. Sa femme et lui jugèrent fort original de se lier avec un ménage de l'espèce des Violhardy, avec une sorte de prince des îles lointaines, qui comptait parmi ses ancêtres des pirates et des femmes sauvages. On invita les Violhardy pour l'automne au château de la Rochecize, dans le Calvados, et on se sépara, les meilleurs amis du monde, à Marseille.

Les Violhardy connurent en France les joies de la civilisation : ils faillirent être écrasés par des véhicules de toutes sortes, ils furent volés dans les endroits dits de plaisir, des aventuriers leur empruntèrent de l'argent. Ils éprouvèrent des jouissances sans cesse renouvelées à se faire servir, eux Malgaches, par des vazaha dans les restaurants, les cafés et les hôtels. Ils se complurent à être insolents avec des blancs qu'ils payaient, à se faire encenser par des mendiants ou des camelots. Ils visitèrent la capitale, furent flattés de la curiosité qu'ils inspiraient aux foules de Paris, plus badaudes que celles de la Canebière. Enfin ils songèrent à faire aux Durand la visite promise.

Violhardy avait conservé les habitudes administratives de Madagascar : il jugea poli, avant son départ, de prévenir les autorités du pays où il se rendait. Il savait que les préfets de France correspondent aux administrateurs coloniaux. Il écrivit donc au préfet du Calvados qu'il irait dans son département, passerait une semaine au château de la Rochecize, où il était invité, qu'auparavant il aurait l'honneur de consacrer une journée à la capitale de la Basse-Normandie ; et il signa : Violhardy, gouverneur principal de Tamatave, délégué officiel de la colonie de Madagascar et dépendances à l'Exposition de Marseille.

En recevant cette missive, le préfet de Caen fut étonné, puis perplexe. Ce Violhardy semblait un personnage, d'autre part il fallait être prudent par ces temps de mystification. D'abord, pour s'assurer de l'existence et de la qualité de Violhardy, il fit télégraphier d'urgence à M. Durand et au ministre des Colonies. M. Durand répondit par une dépêche de deux cent quarante-sept mots : il racontait les charmantes relations qu'il avait eues à bord du *Melbourne* avec le ménage Violhardy, confirmait l'invitation à la Rochecize, en y priant également le préfet. Du ministère des Colonies vint une dépêche de onze mots ainsi libellée :

« PRÉFET CAEN.

« Violhardy, gouverneur principal Tamatave, officiellement délégué Madagascar Exposition Marseille. »

Le préfet regretta de n'avoir pas eu affaire à un Lemice-Terrieux. Il manda son chef de cabinet pour régler la réception Violhardy. La cérémonie officielle s'imposait ; d'autre part il fallait se garder de faire trop. Quelle était au juste la situation de ce Violhardy ? Que diable ! Le ministère des Colonies aurait pu être plus prolixe, préciser le rang et la catégorie de ce personnage. Était-ce un parent de l'ex-reine ? Comment l'avait-on reçu à Paris ? Fallait-il envoyer le chef de Cabinet à la gare, atteler le landau officiel, mobiliser la musique des pompiers ? Le chef de Cabinet conseilla le cérémonial moyen, réservé aux ministres plénipotentiaires des puissances de troisième ordre et aux délégués des républiques Sud-Américaines. Le préfet prit sa plume administrative et écrivit :

« Monsieur le Gouverneur Principal,

« En ma qualité de représentant de la République, je serai heureux et fier de recevoir à Caen l'éminent délégué de notre sympathique et belle colonie de Madagascar. Faites-moi l'honneur de me prévenir du jour et de l'heure de votre arrivée, et recevez l'expression de mes sentiments les plus distingués. »

Puis on régla le cérémonial de la journée : le préfet attendrait chez lui, le chef de Cabinet irait en landau recevoir M. Violhardy à l'arrivée du train ; la Fanfare Normande, toujours heureuse de se montrer, jouerait une marche ; il y aurait un déjeuner de douze couverts à la Préfecture, puis le préfet et le gouverneur de Tamatave feraient un tour en voiture ; le soir après un dîner intime on assisterait à la représentation ordinaire du théâtre municipal.

Un matin donc, par le rapide, le ménage Violhardy fit son entrée à Caen. La musique, massée sur le quai, entama *la Marseillaise* au moment où la machine s'engagea sous le hall. Le chef de Cabinet se précipita au marchepied du compartiment de 1^{re}, d'où descendaient les deux Malgaches. Il offrit la main à Zazafine et souhaita la bienvenue au nom du préfet. On sortit de la gare au milieu d'une haie de curieux, qui applaudi-

rent en voyant paraître Violhardy, plutôt bronzé que noir, le monocle à l'œil, vêtu d'un pantalon gris et d'une redingote beige. À la Préfecture, le déjeuner ne fut pas des plus gais. M^{me} Violhardy ne disait rien, Violhardy pas grand'chose. En vain le préfet et la préfète utilisèrent tout ce qu'ils savaient sur Madagascar, sur l'Afrique, sur l'Exposition de Marseille. Leurs invités restaient mornes, en gens peu habitués aux solennités d'une réception européenne. Le préfet sentit qu'il avait pris trop au sérieux ce demi-civilisé ; il se trouva fort ridicule d'avoir mobilisé une fanfare et sorti l'argenterie administrative. Mais le vin d'honneur était tiré : il fallait le boire. Le café et les liqueurs expédiées, on confia de nouveau le ménage Violhardy au chef de Cabinet ; ils remontèrent dans le landau de gala, et on donna l'ordre au cocher de faire durer la visite de la ville jusqu'à l'heure du départ du train de la Rochecize.

En même temps, le préfet, par un télégramme, prévint M. Durand de l'arrivée de ses hôtes :

« Pris d'une indisposition subite, regrette infiniment pouvoir pas être des vôtres demain. Gouverneur Tamatave pressé par le temps part dès cet après-midi, train quatre heures, pour Rochecize. »

Au château des Durand, tout se passa bien. On exhiba le ménage Violhardy à des invités de marque. Ceux-ci contemplèrent longuement les deux Malgaches de face, de trois quarts, de profil. Puis, comme il était difficile d'échanger des impressions avec ces aborigènes d'une île lointaine, on revint aux distractions plus banales du flirt, du bridge ou du tennis. Les maîtres de la maison, au bout d'un jour, se trouvèrent embarrassés de leurs hôtes exotiques et furent heureux de les voir abrégier leur visite. Car eux aussi, gênés, mal à l'aise, n'aspiraient qu'à partir. Le surlendemain, ils étaient de retour à Paris.

Leur bourse était presque vide ; leurs cerveaux commençaient à s'obnubiler sous le choc de tant d'impressions nouvelles. Ils en avaient assez du pays des vazaha. Attristés par les foules noires qui circulaient dans les rues, écrasés par la hauteur des grandes maisons mornes, effarés par la hâte et l'indifférence des passants courant à leurs affaires ou à leurs plaisirs, ils regrettaient la paix des maisons basses en bois dans les vertes avenues de Tamatave, les siestes paresseuses dans l'ombre des varangues profondes, la bonne lumière et la douce chaleur épandues sans fin par le soleil des tropiques.

Soudain, avec la mobilité d'impressions des demi-civilisés, ils passèrent de l'enthousiasme au désenchantement ; une tristesse nostalgique les tint jour et nuit perdus dans le rêve du retour ; ils eurent quelques accès de fièvre et crurent qu'ils allaient mourir. Ils demandèrent leur

rapatriement pour raison de santé, et s'embarquèrent sur le premier paquebot en partance.

Mais les scrupules qu'avait éprouvés Violhardy à quitter Tamatave ne se trouvèrent que trop justifiés. Pendant son absence, les langues s'étaient déliées. Une enquête sur certains agissements indéliés, ordonnée par l'administrateur, n'avait laissé aucun doute sur sa culpabilité. Lorsque le bateau portant les Violhardy et ce qui restait de leur fortune, mouilla un beau matin en rade de Tamatave, la première embarcation qui toucha le bord après celle de *la Santé*, fut une baleinière du port arborant le pavillon tricolore. Le commissaire de police monta sur le navire avec deux agents indigènes et s'assura de la personne du gouverneur principal, inculpé de faux et de concussion.

Il fut condamné sous le nom de Louis-de-Gonzague Rakoutou, à deux années d'emprisonnement. Lorsqu'il eut fini sa peine, il redevint Samuel Raviolaridy, renonça aux affaires publiques, et, avec ce qui lui restait de bien mal acquis, alla cultiver ses ananas et ses cocotiers à Ampanalana, non loin de Tamatave.

L'enfant d'argile

Raketaka, du village d'Ambalatsiraka, était femme de chef. Fille d'un *oumbiasy* jadis réputé, venu du pays Antaimourou, elle hérita d'une partie des secrets de son père, et les femmes stériles venaient la consulter pour avoir des enfants. Elle leur vendait très cher les *oudy* efficaces, elle leur disait les rites à observer avant de se livrer à l'homme qui devait les rendre mères, elle leur faisait les massages mystérieux qui préparent la chair, afin que le germe pénètre jusque dans l'Œuf-de-la-Vie. Car un Zanahary habitait en son corps, agissait par ses mains, parlait par sa bouche.

Les affaires du ménage prospéraient, grâce à la situation du mari et au savoir de la femme, lorsqu'une vieille, par jalousie, répandit de mauvais bruits sur eux. La science léguée par l'*oumbiasy* à sa fille était mise en doute. Que pouvaient valoir contre la stérilité les remèdes et les massages d'une femme qui, mariée depuis sept années, n'avait pas d'enfants. Si un Zanahary habitait en elle, c'était un être sans puissance : on n'avait que faire de le consulter.

Bientôt la clientèle diminua ; certaines femmes d'Ambalatsiraka ne craignirent point d'aller chez la vieille femme envieuse, qui, elle aussi, vendait des *oudy* pour la fécondité. Raketaka essayait en vain de rétablir son influence ; à tout ce qu'elle pouvait dire on répondait : « Comment se fait-il que toi-même tu n'aies pas d'enfants ? »

Elle tenta de devenir enceinte, elle demanda la maternité à son mari, à d'autres hommes qui étaient déjà pères. Elle se rendit secrètement à la pierre Ambatoubévouka, l'énorme roche en forme d'enclume, ointe de graisse et de miel, qui repose sur une autre pierre ronde au sommet de la montagne d'Antanetibé. Après avoir sacrifié une poule blanche, elle frotta son ventre nu sur le fétiche vénérable, poli par les attouchements ; avec le sang de la poule, répandu sur Ambatoubévouka et mêlé de graisse, elle oignit les organes mystérieux par où les femmes deviennent mères. Mais elle attendit en vain les signes de la maternité. Les gens du village commençaient à se moquer d'elle ouvertement, et personne ne venait plus lui acheter des *oudy*.

Elle comprit qu'il fallait frapper un grand coup. Un jour elle annonça qu'elle était enceinte, et, après avoir eu tous les signes extérieurs de la grossesse, elle accoucha de deux enfants jumeaux. Aucune sage-femme, aucune personne de la famille ne l'avait assistée. L'accouchement avait eu

lieu quelques jours avant le moment attendu, une après-midi, pendant que son mari était aux rizières.

L'un des enfants, disait-elle, était fils du Zanahary qui habitait en son corps et lui donnait le pouvoir de rendre fécondes les femmes, tandis que l'autre avait été engendré par son mari. Personne du reste ne pouvait les voir, pas même l'époux de Raketaka ; elle proclamait que c'était *fady* ; en violant la défense du Zanahary, on s'exposerait à faire mourir les jumeaux. Personne non plus ne les entendait pleurer : elle avait tapissé d'une double épaisseur de nattes la pièce où elle s'était enfermée.

Le vingt-huitième jour, on se prépara, selon la coutume du pays, transmise par les aïeux, à faire sortir la mère avec ses deux enfants ; le village entier était en fête, car la bénédiction des ancêtres s'était manifestée par la naissance miraculeuse de deux jumeaux. Pour la cérémonie, le mari fit attacher deux bœufs noirs tachés de blanc au poteau du Sikafara. Mais, quand on ouvrit la porte de la case pour appeler Raketaka et la conduire en pompe à la grande Fourche-des-Offrandes, où devaient être sacrifiées les victimes, la femme annonça que son Zanahary venait d'enlever l'un des deux jumeaux. On lâcha aussitôt l'un des bœufs et on tua l'autre pour en distribuer la chair, selon le rite, aux gens du village, d'après leur degré de parenté et leur caste. Puis on alla chercher l'enfant, et tout le monde s'empressait afin de contempler le fils merveilleux que le dieu de Raketaka lui avait donné. Mais Raketaka, entrée seule dans la chambre, sortit portant sur son dos, à la mode malgache, un petit être complètement enveloppé dans les plis du lamba. Personne, affirmait-elle de nouveau, n'avait le droit de le regarder : c'était défendu par le Zanahary, et, si on enfreignait le *fady*, l'enfant mourrait.

Donc ce jour et ceux qui suivirent, elle portait seule son petit, en le dissimulant à tous les yeux. Les gens du village croyaient fermement que c'était bien le fils du Zanahary, le mari et les frères de la femme comme les autres. La clientèle revint à Raketaka, plus nombreuse que jamais, et la vieille *rafoutsibé*, ennemie de la prospérité du ménage, se consumait de jalousie. Les choses allèrent ainsi pendant sept mois. Quand Raketaka sortait seule, elle fermait avec soin la porte de la case ; lorsqu'elle portait son enfant, elle le cachait tout entier dans les plis du lamba. Pas une fois quelqu'un n'entendit crier ou pleurer le bébé. Alors des bruits malveillants recommencèrent à circuler. Certains prétendirent que Raketaka n'avait jamais été enceinte, qu'elle avait feint d'accoucher, qu'elle faisait semblant depuis sept mois de nourrir et de porter un enfant. Les gens d'Amboudivouhitra, village situé à l'ouest d'Ambalatsiraka, firent même un pari avec l'un des frères de la femme. Celui-ci s'engagea à tuer un bœuf pour eux, si le fils de sa sœur n'existait pas. Il était difficile de s'en assurer, puisque la mère ne consentait sous aucun prétexte à le laisser

voir. Le pari avait donc chance de n'être pas réglé de longtemps, mais ceux d'Amboudivouhitra, qui voulaient leur bœuf, s'adressèrent au Fandzakana. On dénonça les agissements de Raketaka, on supplia l'administrateur de procéder à une enquête, pour savoir si l'enfant existait ou non, et faire cesser le scandale. Comme homme, l'administrateur sourit de l'histoire ; comme chef de district, il enregistra la plainte ; comme juge à compétence étendue, il ouvrit une enquête contre la femme X... pour pratique de sorcellerie. Et d'abord il ordonna que comparaitrait en sa présence la nommée Raketaka avec son enfant. On envoya, pour la chercher, deux miliciens. Le lendemain soir Raketaka faisait son entrée dans le chef-lieu du district, portant sur son dos l'enfant du mystère. Il était tard, et M. l'Administrateur recevait ce soir-là. On remit à vingt-quatre heures la comparution. La femme, avec son fils, fut hospitalisée chez le gouverneur indigène. Elle eut soin de pisser dans le lit, pour marquer la présence d'un bébé en bas âge. Le matin, vers huit heures, on vint la prendre et on la mena aux bureaux du district. Le vazaha lui dit :

— Montre ton enfant ?

— Il est fady, même pour un vazaha, de voir mon enfant, répondit la femme, car c'est défendu par le Zanahary.

— Il faut pourtant que je le voie, insista-t-il, faisant signe à un milicien. Celui-ci enleva brutalement le lamba qui couvrait l'enfant, sans que Raketaka osât faire le moindre geste de protestation ; et le poupon supposé — une poupée informe — alla s'écraser par terre. La tête et le cou étaient en argile, le front se hérissait de poils roussâtres empruntés à la queue de quelque vache ; le corps et les pieds étaient en son coussin dans de la toile, les bras et les mains en terre rouge mêlée de suie. À la vue du monstre, tout le monde éclata de rire. L'administrateur ordonna que le prétendu enfant fût exposé sur une table au milieu de la place, puis jeté dans les fossés du village. Raketaka pleurait à chaudes larmes, comme si son enfant était mort ; les gens d'Ambalatsiraka, rabattant leurs lambas par-dessus leurs oreilles, s'en allaient tête basse, cependant que leurs rivaux d'Amboudivouhitra ouvraient partout de turbulents *kabary*, en rejetant fièrement par-dessus l'épaule droite le coin de leur toge blanche. Ils racontaient à qui voulait les entendre la conception miraculeuse de Raketaka, son accouchement clandestin, les ruses qu'elle avait mises en œuvre pour faire croire à l'existence de ce bébé toujours muet. De la maison du gouverneur indigène, où la mère et le faux enfant avaient couché, un bourjane apporta triomphalement dans une soubika les déjections du petit. Raketaka avait fabriqué des ordures d'enfant avec de la patate cuite colorée par du pollen de citrouille. Sauf l'odeur, c'était à s'y méprendre.

Pour éviter de perpétuer le scandale, l'administrateur décida que Raketaka ne retournerait pas d'un certain temps à Ambalatsiraka, et irait habiter dans le village de ses parents. Pendant toute une semaine, on ne parla dans le district que du fils du Zanahary, ou de l'enfant d'argile, comme on l'appela désormais.

Or, voici que le huitième jour Raketaka, malgré la défense du Fandzakana, reparut à Ambalatsiraka : cette fois elle portait sur le dos un véritable enfant. Elle se mit à raconter que le Zanahary avait changé son fils en une poupée d'argile et de son pour empêcher qu'il ne fût vu par un vazaha, qu'aussitôt après il lui avait rendu sa forme première. Mais personne ne la croyait plus ; seuls les petits enfants écoutaient ses interminables *kabary*. L'administration, prévenue, envoya un milicien pour l'arrêter ; elle était déjà repartie, et demeura sagement dans son pays natal, jusqu'à ce qu'on lui permit de retourner auprès de son mari.

Elle était devenue d'humeur chagrine et de caractère bizarre ; elle passait presque toutes ses journées enfermée dans sa case, à tisser des rabanes. Elle mourut jeune, ses frères et son époux affirmaient qu'elle était devenue folle, dans son chagrin de ne pas être mère ; mais les femmes du village, lorsqu'on parlait d'elle, pinçaient dédaigneusement les lèvres et détournaient la conversation. En leur for intérieur, elles gardaient une admiration profonde pour Raketaka qui les avait dupées, et elles regrettaient amèrement les piastres données jadis, pour obtenir la fécondité, à la mère de l'enfant d'argile.

Le dernier des Fahavalou

Le capitaine Challenge, depuis des semaines, ne décolérait pas. L'insurrection de l'Ouest était à peu près étouffée, sauf dans son secteur. Presque chaque soir un village brûlait, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; il semblait que tous les Fahavalou de la région se fussent donné rendez-vous dans le district que lui, Challenge, avait mission de pacifier. Raynier, qui commandait le secteur voisin, en avait fini depuis un mois avec le fameux chef Raintavy, surpris et tué dans la brousse. Le commandant Fortet venait de faire savoir que rien ne bougeait dans le Sud, qu'il n'attendait plus que la pacification du Beverou pour annoncer en haut lieu que l'ordre régnait dans tout le cercle.

Aussi Challenge était furieux. Que penseraient de lui ses supérieurs ? Ne l'accuserait-on pas de lenteur, d'incapacité ? Son avancement, à tout le moins, allait se trouver compromis. Pourtant ce n'était pas de sa faute : il avait fait des étapes forcées, passé des nuits blanches, usé tour à tour auprès des indigènes de la ruse, de la douceur, de l'intimidation. Mais quoi ? Il avait eu la malchance de tomber sur un adversaire particulièrement difficile, le chef sakalave Boutoumoura. Depuis le début de la campagne de répression, ce Boutoumoura restait insaisissable, disparaissant après chaque échec, puis reparaissant au bout de quelques jours avec de nouveaux partisans. Ah ! s'il pouvait le tenir une fois, celui-là, son compte serait bon !

Un caporal européen arriva en courant, s'arrêta dans l'ouverture de la porte, rouge d'émotion :

— Qu'est-ce qui se passe, Langlois ?

— Mon capitaine, paraît qu'y a encore un village qui brûle par là dans l'Ouest.

L'officier prit sa jumelle et, sortant de la case, regarda vers le couchant. Un village brûlait en effet, sur la crête bleuâtre d'une colline lointaine, à l'horizon. Déjà le clairon sonnait le rassemblement ; dix minutes après, le capitaine était parti avec une quarantaine d'hommes. La nuit tombait vite, presque sans crépuscule ; l'ombre venue, la troupe put se guider sur les lueurs de l'incendie, qui mêlaient des tons d'or fauve aux splendeurs rouges du couchant. En une heure on arriva : le feu avait été mis en quatre ou cinq endroits, il achevait de s'éteindre, car les cases en roseaux se consomment vite ; comme il n'y avait pas de vent, certaines par-

ties du village avaient été épargnées ; quant aux Fahavalou, ils avaient disparu depuis longtemps. Les habitants, pour n'avoir opposé aucune défense, avaient eu leurs biens pillés, mais leur vie sauve ; ils s'étaient dispersés dans la brousse voisine, et se hâtaient de revenir, à l'arrivée des vazaha, pour tâcher d'arracher quelques débris de cases à l'incendie. Interrogés sur les rebelles, ils ne répondirent qu'un mot : Boutoumoura. Le capitaine savait la vanité d'une poursuite en pleine nuit, dans ces circonstances : il lança pourtant la moitié de sa troupe sur les traces de l'ennemi, avec ordre de ne pas s'aventurer trop loin.

Les indigènes semblaient revenus. La plupart s'occupaient à improviser des abris, en attendant qu'on relevât les maisons ; mais l'officier fut frappé du petit nombre des hommes dans cette population. Sans doute les manquants étaient avec une autre bande de Fahavalou qui à cette heure brûlaient très loin de là un autre village. Ainsi le butin pris à l'Est compensait les biens perdus à l'Ouest. Quant aux cases brûlées, elles n'avaient que peu de valeur ; elles représentaient seulement quelques journées de travail. Les hommes absents venaient peut-être de partir avec Boutoumoura, afin de réparer dans une occasion prochaine les pertes subies. La tactique était connue. Aussi la tranquillité de ces indigènes exaspérait Challage : leur résignation même décelait leur complicité. Un moment il vit rouge ; il eut envie d'en faire empoigner et fusiller quelques-uns pour servir d'exemple aux autres. Ce n'était pas le moyen de mettre fin à l'insurrection. Il se dompta ; il parla aux indigènes avec douceur. Deux heures plus tard les poursuivants de Boutoumoura revinrent avec trois hommes blessés de coups de sagaies. On avait repris quelques *soubika* de riz, qu'on avait abandonnées, vu leur poids, dans la brousse. Les Malgaches n'osèrent pas aller les chercher. Toute la troupe reprit le chemin du poste, aux premières lueurs de l'aube.

Deux jours plus tard, un jeune garçon sakalave vint dire qu'on avait vu Boutoumoura dans la direction du Nord : les gens du village de Beravina suppliaient le chef du secteur d'accourir pour les protéger. Le capitaine partit avec un détachement, mais se garda, craignant une embuscade, de suivre le chemin indiqué par le guide. Bien lui en prit. Pendant qu'on passait en pirogues une rivière grossie par les pluies, le jeune Malgache essaya de s'enfuir : on le rattrapa, on serra ses liens davantage jusqu'à Beravina. Les indigènes ne le connaissaient pas, n'avaient pas entendu parler des Fahavalou. Le prétendu guide était un émissaire de Boutoumoura, chargé d'amener les vazaha dans un guet-apens ou de les éloigner du poste. Que se passait-il là-bas, pendant l'absence du détachement ? Challage angoissé revint en hâte, et ne respira qu'après avoir trouvé tout en ordre. Mais un nouveau village brûlait dans la direction du Sud. Fallait-il fusiller l'espion ? Challage le regarda, c'était un enfant de

douze ou quatorze ans au plus ; il le fit chasser avec quelques bons coups de plat de baïonnette.

Résolu pourtant à en finir, il mit à prix la tête de Boutoumoura : cent piastres à qui le lui amènerait mort ou vif. Les nouvelles vont vite en pays malgache : elles se transmettent de village à village ; les gens qui travaillent dans la campagne se les crient les uns aux autres ; en un jour elles font vingt lieues. Au bout de quarante-huit heures tout le secteur était prévenu. Le capitaine ne fut que médiocrement étonné, à la fin de la semaine, quand on vint lui annoncer deux indigènes apportant la tête de Boutoumoura. Ils avaient un aspect quelconque de villageois paisibles, l'air craintif et sournois. L'un d'eux portait une soubika recouverte d'un lamba sordide. Ils expliquèrent que la bande des Fahavalou s'était désorganisée à la nouvelle que la tête de son chef avait été mise à prix ; Boutoumoura était arrivé avec cinq ou six hommes dans leur propre village, la veille au soir. Pendant la nuit, ses derniers fidèles l'avaient abandonné ; il était parti seul et farouche, à l'aube, dans la forêt. Eux l'avaient suivi patiemment, comme on prend la piste d'un bœuf volé ; à l'heure où le soleil ne fait plus d'ombre, ils l'avaient percé de leurs deux sagaies, au moment où il déterrait quelques *ouviàla* pour s'en nourrir. Ensuite ils avaient scié sa tête avec leurs *antsy* ; ils venaient toucher en échange les cent piastres promises. En même temps l'un d'eux découvrait la soubika et en tirait une tête exsangue qu'il tendit au blanc à bout de bras par une des touffes de cheveux crépus roulés en boule à la mode sakalave. Voyant le mouvement de recul instinctif du vazaha, il la déposa sur la table. Chalage regardait successivement la tête et les deux meurtriers ; ni l'une ni les autres ne lui inspiraient confiance ; il ne s'agissait pas de payer cinq cents francs un faux Boutoumoura. On demanda aux Sakalaves de fournir des preuves de l'identité de leur victime ; à toutes les questions ils répondirent seulement d'un air têtue et hébété :

— C'est lui Boutoumoura ! C'est lui Boutoumoura !

De guerre lasse, le capitaine appela deux soldats européens qui avaient vu de près le célèbre Fahavalou. D'abord ils furent affirmatifs, le reconnurent, puis ils hésitèrent, ne voulurent plus prendre la responsabilité d'une affirmation aussi grave ; après tout, ils ne l'avaient aperçu que très peu d'instant, dans des circonstances tragiques ; l'expression de ces traits détendus par la mort était bien différente de celle d'un bandit en train de défendre son existence. Finalement tous deux avaient peur de se tromper ; les guerriers sakalaves se ressemblaient tous ; ils croyaient bien que c'était Boutoumoura, mais ils n'en pouvaient pas répondre.

Alors on alla chercher dans les villages des notables qui avaient connu le chef fahavalou avant l'insurrection. Les uns répondirent évasi-

vement, craignant de se compromettre ; les autres, inquiets, regardèrent le vazaha pour deviner ses désirs et répondre ce qu'il souhaitait d'apprendre : ils affirmèrent que c'était Boutoumoura. L'attitude des deux indigènes qui avaient apporté la tête acheva de convaincre Challenge : ils se tenaient debout dans un coin, impassibles et indifférents, comme si la question qu'on débattait ne les eût pas intéressés le moins du monde. Le capitaine se décida à leur compter les cent piastres. Ils partirent, sans hâte, après avoir causé un peu avec les gens du village. La tête de Boutoumoura fut exposée un jour sur la place, attachée en haut d'un piquet, puis on l'enterra dans un coin. Challenge écrivit à son chef un rapport détaillé sur cet événement d'importance.

Le lendemain un indigène, porteur d'une soubika, demanda le capitaine ; introduit dans la case, il tira de la corbeille une tête fraîchement coupée et deux mains, les déposa aux pieds du vazaha, et déclara qu'il venait toucher les cent piastres promises pour la mort de Boutoumoura. L'officier sursauta : il regarda la seconde tête, trouva qu'elle ressemblait extraordinairement à la première. Les deux soldats se montrèrent de plus en plus perplexes. L'indigène devait ignorer la première histoire, car il aurait risqué gros à venir offrir sciemment une deuxième tête de Boutoumoura. Sans doute il tâchait naïvement d'escroquer cent piastres. On lui donna dix francs pour se débarrasser de lui après tout, la tête apportée était fort probablement celle d'un Fahavalou.

Puis Challenge se plongea dans des réflexions plutôt maussades. Il était sûr d'avoir été volé ; peut-être allait-il recevoir encore d'autres têtes de Boutoumoura. Il regrettait d'avoir écrit trop vite au commandant du cercle. Son rapport était parti. Qu'advierait-il, si le chef des Fahavalou reparaisait ?

Boutoumoura en effet reparut. Il brûla un village, puis un autre. Il blessa un sergent européen en reconnaissance à deux kilomètres du poste, tua un tirailleur sénégalais. Les Malgaches chuchotaient qu'il avait envoyé lui-même par deux de ses hommes une tête quelconque ressemblant à la sienne, et qu'il avait touché la prime offerte pour sa propre mort.

Quelques jours après, le capitaine Challenge, dont le temps de séjour expirait, reçut l'avis que la prolongation sollicitée par lui n'était pas accordée. Il avait ordre de remettre le commandement au lieutenant Bouloit, du poste de Manandaza.

Cette mutation produisit dans le pays un effet désastreux et accrut la gloire de Boutoumoura. Le chef des insurgés était devenu une sorte de personnage légendaire ; on lui prêtait tous les exploits de tous les Faha-

valou ; il passait auprès des indigènes pour un sorcier puissant ; lui-même se croyait invulnérable, à cause des *oudy* contre les balles, que lui avaient donnés les *oumbiasy*. Plus redouté que n'importe quel *vazaha*, maître presque incontesté dans la brousse, il commit l'imprudence, dans plusieurs rencontres, de se montrer à découvert. On tira sur lui sans l'atteindre : sa confiance en ses *oudy* en fut renforcée.

Un jour le lieutenant Bouloit conduisait une petite colonne, composée de 50 tirailleurs malgaches et d'une dizaine de soldats européens, vers un village où avait été signalée la présence des ennemis. Le détachement venait de traverser la Mania, très resserrée en cet endroit, et longeait le pied d'une colline abrupte, dominant la rivière. En haut, des rochers de gneiss se dressaient comme une muraille. L'officier pensait qu'un pareil lieu serait admirablement choisi pour une embuscade. Soudain des coups de fusil éclatèrent, et dans l'air vibrèrent des sagaies. Quatre tirailleurs tombèrent, les autres s'enfuirent en arrière vers le gué. Les soldats européens, abrités derrière des éboulis de pierres, ouvrirent le feu contre des formes noires, qui bondissaient déjà sur la pente, à la poursuite des fuyards. La première salve les arrêta net ; comme ils hésitaient, un grand Sakalave surgit juste au-dessus des Français ; debout sur la crête rocheuse, il semblait donner des ordres aux Fahavalou, et, avec des gestes de mépris, criait des injures aux *vazaha*. C'était Boutoumoura ! Le lieutenant, bon tireur, saisit le fusil d'un des Malgaches tués et visa longuement le chef des insurgés : le coup partit ; Boutoumoura battit l'air de ses bras et tomba en arrière, la poitrine traversée. L'ennemi aussitôt disparut ; mais quand les tirailleurs furent revenus et qu'on se mit à sa poursuite, on ne trouva plus rien, que des traces de sang sur la crête des rochers. Les Fahavalou, selon leur coutume, avaient emporté leurs blessés et leurs morts. Surtout ils n'avaient pas voulu laisser entre les mains des *vazaha* le cadavre de leur chef. Bouloit, comprenant l'importance qui s'attachait à sa découverte, fouilla en vain les environs pendant deux jours.

Cependant la nouvelle de la mort de Boutoumoura s'était répandue ; le charme qui protégeait les rebelles semblait brisé. Deux fois ils se laissèrent surprendre : décimés, ils se dispersèrent. La répression, maintenant, était facile. Le lieutenant fit saisir dans un village quelques hommes qui, convaincus d'avoir fait partie de la bande furent fusillés. Puis on proclama que tous ceux qui viendraient faire leur soumission avant une certaine date, auraient la vie sauve. Il en vint tous les jours : ils rendaient leurs armes, de vieux fusils de traite, des chassepots, quelques *snyders*, des sagaies ; ils donnaient leurs noms, ceux de leurs parents et de leur village, puis s'en retournaient tranquillement chez eux. Quand on leur demandait ce qu'était devenu leur chef, ils répondaient :

— Asa¹.

Ou murmuraient d'un air indifférent :

— Maty².

En dix jours le pays se trouva complètement pacifié. Comme c'était le dernier district en insurrection, le fait eut un gros retentissement. Le lieutenant, à la suite d'un rapport dithyrambique du commandant du cercle, fut proposé pour la croix. Six mois après, il était décoré pour avoir, en tuant de sa main le chef rebelle Boutoumoura, amené la pacification du Beverou.

Quatre ans s'écoulèrent. Personne ne songeait plus à Boutoumoura. Les militaires avaient cédé la place à l'administration civile ; l'ancien cercle était devenu province. Un jour on prévint le chef du district de Beverou qu'un Sakalave d'assez mauvaise mine demandait à le voir pour une affaire importante. L'homme fut introduit : hâve et maigre, couvert de sales haillons, il avait l'air d'un mendiant. Il déclara qu'il était Boutoumoura, le chef fahavalou ; il avait passé pour mort quatre ans plus tôt ; aujourd'hui il venait se rendre aux vazaha.

L'administrateur avait entendu raconter maintes fois cette histoire devenue légendaire. Mais quelle idée ce revenant avait eue de reparaître ! D'abord, administrativement, il était mort ; un officier avait même obtenu la croix pour l'avoir tué. Puis que signifiait cette soumission en pleine paix ? Une telle affaire ne pouvait qu'attirer des ennuis. Un chef rebelle qui se rend, cela suppose une rébellion. Quelle vraisemblance que cette rébellion fût vieille de quatre années ? Les journaux de l'opposition, ceux de la Métropole, allaient s'emparer de l'incident : troubles à Madagascar... soumission d'un chef sakalave... Qu'allait dire le gouverneur général ?

Décidément il fallait renvoyer ce bandit à sa brousse. D'autre part qu'advierait-il, si cet ancien rebelle levait une troupe ? Ç'avait été un homme très dangereux dans son temps. Et l'administrateur regardait avec étonnement l'espèce de bourjane miséreux, debout devant lui, dernier des grands Fahavalou. Puisqu'on le tenait, autant valait le garder. Mais pourquoi, pourquoi diable cette soumission tardive ? Boutoumoura narra son histoire. Après l'affaire du gué de la Mania, quelques compagnons l'avaient transporté en lieu sûr. Il s'était guéri assez rapidement. Mais la nouvelle de sa mort s'était accréditée. Quinze jours plus tard,

¹ Je ne sais pas.

² Mort.

lorsqu'il sortit de sa cachette, tout était pacifié. Il se rendit compte qu'à la première tentative de sa part, on le livrerait aux vazaha ; abandonné de ses derniers fidèles, il se retira dans une grotte au milieu de la forêt de Besakoua. Il avait vécu là soixante lunes, tuant, quand s'en présentait l'occasion, un bœuf sauvage à coups de sagaies, vivant le reste du temps de bananes et de racines. Puis il en avait eu assez de cette existence. Les rebelles qui étaient venus après la guerre faire leur soumission avaient eu la vie sauve. C'est tout ce qu'il demandait.

L'administrateur comprit qu'il ne tirerait rien d'autre de ce rebelle soumis et entêté. Après l'avoir confronté avec un certain nombre de personnes, pour s'assurer de son identité, il l'envoya au chef-lieu de la province, sous bonne escorte. L'affaire ne fut point ébruitée. On conduisit Boutoumoura à Tsindzouarivou, ancien séjour d'été de la reine ; il y fut soumis, avec quelques autres rebelles de son espèce, au régime de la prison libre. Il habitait une case en terre beaucoup plus confortable que sa grotte de Besakoua, recevait tous les jours une ample portion de riz ; sous la condition de répondre le soir à un appel, il pouvait flâner à son aise toute la journée. Le sous-officier qui commandait le poste, montrait avec orgueil aux étrangers, de passage à Tsindzouarivou, le fameux chef rebelle du Beverou, qui avait fait échec deux ans aux colonnes françaises, et de sa main avait tué deux Européens, un Chinois, deux Sénégalais et un nombre respectable de Malgaches. Les gens contemplaient avec stupeur cet homme sanguinaire, en train d'arroser des brèdes ou de tresser une corbeille en zouzourou. D'aucuns s'étonnaient qu'on n'eût pas récompensé les exploits de ce chef de bande par douze balles Lebel, au lieu de le considérer comme un héros défenseur de sa patrie et d'en faire, par humanité, un prisonnier politique. Mais l'esprit chevaleresque de notre nation a parfois des exigences que le bon sens ne comprend pas.

Au bout d'une année, comme l'insurrection était devenue tout à fait de l'histoire ancienne, on renvoya les Fahavalou dans leurs villages. Boutoumoura bénéficia de l'amnistie générale. Il retrouva, dans des cachettes connues de lui seul, bon nombre de piastres mises de côté pour ses vieux jours ; il mena dès lors l'existence chère à tout Sakalave, qui consiste à ne rien faire que manger, boire, se reposer et dormir. Il avait épousé (ses moyens le lui permettaient) deux jeunes femmes, et il s'appliquait, par une vie rangée, à mériter son nom de Boutoumoura, qui en langue malgache veut dire « le garçon tranquille ».

Le fatidra¹

Impouinimerina, chef des Bara Imamounou, était un beau type de roi. Physiquement c'était un homme d'une soixantaine d'années, d'une taille au-dessus de la moyenne, bien musclé, d'allure majestueuse. Il avait les yeux vifs, le nez fort, sans être épaté, la bouche large et sensuelle, la figure encadrée d'un collier de barbe grise et rare, très hirsute. Il était généralement vêtu, comme le reste de son peuple, d'un *salaka*, sorte de pagne étroit ceint autour des reins, passant dans l'entre-jambes, et d'un lamba de cotonnade sale, de cette teinte indéfinissable que donne la crasse. Par-dessus il portait parfois un lambamena très propre, en soie rouge et noire, rayée de blanc. Il savait se draper avec beaucoup de dignité dans ce manteau royal. Il avait renoncé à la coiffure traditionnelle des Bara : une couronne en grosses boules de cheveux enduites de graisse de bœuf mêlée à de la terre blanche. Le casque colonial porté par les vazaha lui plaisait davantage. Dans les grandes occasions, il mettait la casquette de gouverneur indigène à broderies d'or.

Rusé et ambitieux, Impouinimerina avait su cultiver l'amitié des puissants et se mettre à l'abri des sottises aventures où l'amour de la gloire militaire menait la plupart des roitelets bara : de cette façon il avait accru son prestige de mpandzaka et aussi le domaine territorial légué par ses ancêtres.

Pour lui-même il avait accepté les bienfaits de la civilisation ; il les avait prudemment refusés à son peuple. Ainsi tous les jours il se grisait abominablement avec du rhum, du champagne, de l'absinthe, et autres drogues vendues par le Grec, mais il ne permettait l'ivresse à sa tribu que lors des grandes fêtes. Il autorisait les enfants mâles de la famille royale à fréquenter l'école ouverte par le Fandzakana : il est bon que les rois et ceux qui les approchent sachent lire les *taratasy* des vazaha ; mais il interdisait aux Bara du commun de faire instruire leurs petits ; car il se réjouissait de leur candide ignorance, qu'il jugeait très idoine au maintien de son autorité. Il absorbait à tort et à travers toutes les médecines données par les docteurs européens ; une fois il se laissa soigner pendant quinze jours à l'hôpital de Tuléar ; mais pour les autres Bara, il estimait suffisants les *fanafoudy* en usage dans le pays, et vendus par les sorciers.

¹ Serment du sang.

C'était donc un grand mpandzaka, tyrannique et puissant, vénéré de tout son peuple. Lorsqu'il sortait du *lapa* royal, on ne lui marchandait pas les témoignages de respect. Il savait stimuler du reste la servitude de ses sujets. Un de ses petits-fils le suivait toujours avec un sac plein de piastres, pour être distribuées, le long du chemin, à ceux qui lui prodiguaient de suffisants honneurs. Les autres recevaient des coups de trique.

Le Fandzakana lui avait confié la perception des impôts dans le district des Bara Imamounou. Religieusement il apportait chaque année à l'administrateur le nombre de piastres requis ; pour lui-même il en gardait bien davantage ; quant au peuple, il jouissait du bonheur d'avoir conservé l'indépendance, de n'obéir qu'à son mpandzaka Impouinimerina, issu de la caste illustre des Zafimanely.

Or ce jour-là, Impouinimerina était heureux : son ami le chef de la province, M. l'administrateur Lebrègeois, venait d'arriver à Ankazouabou, en tournée de service. Sa Majesté n'avait donc rien bu, par exception, de toute la matinée, pour conserver l'esprit lucide dans l'entrevue avec le grand chef vazaha. Vers dix heures, Elle se rendit à la résidence.

En avant marchaient plus de cent guerriers bara, vêtus seulement du *salaka*, armés chacun d'une paire de sagaies et d'un fusil de traite à la crosse rehaussée de clous de cuivre. Leurs poitrines nues se hérissaient de cordons d'amulettes : morceaux de racines bizarrement contournés, dents de caïmans, fragments d'os humains, perles de couleur, petits sacs en toile ou en peau contenant d'effroyables mixtures. À leur ceinture pendaient les poires à poudre ou les porte-briquet : des cornes de bœuf ornées de dessins géométriques en perles, ou serties de cuivre et d'argent. Beaucoup d'entre eux avaient à la partie supérieure du bras gauche un bracelet en os ; tous étaient coiffés avec la couronne en grosses boules de cheveux crépus, également espacées, et un cordon retenait fixé au milieu de leur front le coquillage blanc traditionnel, en forme d'entonnoir très évasé.

Impouinimerina, drapé comme un empereur romain dans une toge, le casque blanc sur la tête, marchait le dernier, conformément au protocole bara. Entre les cases royales et la résidence, toute la tribu était réunie, nue et grouillante, pour se prosterner au passage de son roi. Les cent guerriers montèrent lentement le grand escalier et s'arrêtèrent sur le terre-plein en avant de la maison. Le mpandzaka entra seul.

Il fut cordialement reçu par les deux administrateurs. On fit venir des liqueurs, du champagne, et l'on causa. Le vazaha-bé s'informa de la récolte du riz et du manioc, de l'accroissement des troupeaux. Il demanda s'il n'y avait pas eu ces derniers mois de vols de bœufs, si on avait vendu

beaucoup de caoutchouc aux Indiens. Il prévint Impouinimerina que le Fandzakana allait construire une route de Manera à Ankazouabou, afin de faciliter les échanges et d'enrichir le pays : les marchands indiens, créoles ou betsileo viendraient ainsi plus facilement dans les villages bara pour acheter les bœufs, le caoutchouc et le riz. Le mpandzaka se défiait un peu de cette route ; il aimait bien les blancs, mais redoutait de voir le nombre des étrangers devenir trop grand en son pays. Pourtant il n'osa rien dire. Il déclara au grand chef que les impôts rentraient bien, que le Fandzakana ne perdrait pas une piastre cette année. Ensuite la conversation languit. On parla de la pluie récente, de la crue des fleuves, des rizières inondées. Impouinimerina raconta qu'il aimait beaucoup le vin de Bordeaux mélangé par parties égales avec de la menthe, et qu'il faisait de cette mixture sa boisson habituelle.

— Mais tu vas te tuer, malheureux ! s'écria M. Lebrègeois. Si tu veux vivre âgé, bois du vin de Bordeaux pur, ou coupe-le d'eau, mais abstiens-toi d'alcool.

Impouinimerina prit un air piteux : il avait grande confiance dans le vazaha-bé.

— Je ne boirai plus ce mélange, puisque tu me dis que c'est mauvais. C'était très bon pourtant. Mais je ne veux pas encore mourir : j'ai trop de bœufs et trop de femmes.

— Combien as-tu de femmes ?

— Soixante-quatre. Mais il y en a beaucoup de vieilles, qui ont dépassé vingt-cinq ans, et avec qui je ne dors plus. Maintenant elles pilent le riz et elles écrasent du tabac. J'en ai trente jeunes et jolies. Je te les montrerai. Elles me servent à manger, dix par dix ; chacune arrive en portant un plat sur sa tête ; quand j'ai fini, elles dansent toutes, enveloppées dans des lambas de soie, les danses des ancêtres. Lorsque je m'ennuie trop, je fais venir ma mère, qui est très vieille : elle a vécu plus de quatre-vingts fois douze lunes. Elle n'a plus de dents et elle est toute cassée. Je lui ordonne de danser comme faisaient les femmes de son temps. Alors elle se trémousse d'une façon ridicule, en bavant et en frappant le sol en cadence de son bâton, et moi, je ris à perdre haleine. Je te la ferai voir aussi... Mais toi, combien as-tu de femmes ?

— Je n'en ai qu'une. Il est fady pour les vazaha d'avoir plus d'une femme...

— Alors tu en changes souvent, pour ne pas dormir avec la même.

— J'ai parfois des vadikely, seulement elles ne vivent pas dans ma maison, ce ne sont pas vraiment des épouses, mais plutôt des amies de passage.

— Chez les Bara, un homme riche a toujours plusieurs femmes. Plus il est riche et plus il en a. De tous les rois des Bara, c'est moi qui en ai le plus. Mais chaque peuple a ses coutumes, léguées par les ancêtres. Toi aussi, tu es un grand chef, quoique tu n'aies qu'une femme. Je t'aime beaucoup, M. l'administrateur ; veux-tu devenir mon frère de sang?

Refuser à un Bara d'être son frère de sang serait lui faire une injure mortelle. Du reste l'administrateur, au point de vue politique, ne voyait que des avantages à s'unir d'un lien indissoluble avec le chef le plus influent de la région. L'offre fut donc acceptée et la cérémonie du *fatidra* fixée à l'après-midi même.

Elle eut lieu, selon le rite habituel, sur la grande place voisine des cases royales. Un espace libre, au milieu, avait été réservé : les guerriers bara s'y accroupirent en cercle, avec leurs sagaies, leurs fusils et tous leurs oudy ; en arrière se tenaient les enfants et les femmes.

Dans un grand plat en bois, plein d'eau, on mit solennellement une poignée de terre prise à une certaine profondeur, une pincée de cendre recueillie au milieu du foyer, sept grains de riz, sept brins d'herbe, une pièce d'or et un peu de sang d'un bœuf égorgé pour la circonstance. Puis on y plongea une sagaie, la pointe en l'air, l'*antsourou*¹ reposant sur l'or. Les deux futurs frères en saisirent chacun le bois et maintinrent l'arme bien verticale. Le principal oumbiasy des Bara s'approcha pour prononcer l'invocation d'usage. Il appela d'abord les Êtres redoutables, garants du *fatidra*, ceux qui ont enseigné aux hommes l'amitié et l'amour, les Zanahary, Maîtres-de-la-Vie, Dispensateurs-des-Richesses, Inventeurs-du-Riz. Il prit à témoin le sampy Andriamamounou, procréateur de la race. Il énuméra les obligations qui lient les frères de sang, avec des sanctions étranges, répétées comme des litanies. Quand toutes les imprécations furent finies, on versa un peu de l'eau contenue dans le plat sur la tête de chacun des contractants, on inclina vers les quatre points cardinaux le fer de la sagaie ; enfin Impouinimerina et M. Lebrègeois échangèrent une goutte de sang : la cérémonie du *fatidra* était terminée.

Pendant que rôtaient les quartiers de bœuf, les poulets et les dindons, l'administrateur envoya chercher une pièce de cotonnade, un fusil avec cent cartouches de chasse, douze bouteilles de champagne, une

¹ Fer non tranchant adapté au talon des sagaies pour faire contrepoids à la pointe.

dame-jeanne de rhum, cadeaux pour Impouinimerina. Avant qu'on se mît à boire, celui-ci fit visiter à son frère de sang les cases royales.

— Ce que tu vois ici est à toi, disait-il, car maintenant tout est commun entre nous. Le riz et le manioc, les rabanes et les nattes, les boules de caoutchouc, les lambas d'étoffe, tu en peux prendre autant que tu voudras. Si tu as besoin de sagaies et de fusils, je te conduirai mes guerriers pour marcher avec tes miliciens et tes tirailleurs. Mes parcs à bœufs sont en grand nombre dans tout le pays des Imamounou : chaque fois que tu passeras près d'un, tu pourras y entrer et emmener autant de bœufs qu'il te plaira. Et mes femmes aussi sont tiennes, toutes, sans exception. Le soir, tu en choisiras quelqu'une, pour dormir sur ta natte.

Cette dernière perspective n'était pas pour déplaire à M. Lebrègeois. Il était marié, mais avec une grosse femme proche de la quarantaine, et il ne dédaignait pas, en brousse, quelques aventures. Celles-ci pouvaient être piquantes, d'autant qu'il était sûr de la discrétion de son chef de district, célibataire.

On visita la grande case commune du harem, où mangeaient les femmes, et les cases plus petites où elles vivaient, par groupes de cinq ou six. Impouinimerina n'avait pas épousé seulement des filles bara. De toutes ses expéditions de brigandage, avant l'arrivée des Français, il avait ramené des enfants et des filles de diverses tribus et avait gardé les plus jolies pour son *lapa*. Ce soir-là, M. l'Administrateur choisit une petite Tanala, menue et fine, l'air jeune, très puérile. Le lendemain, il prit une Imérinienne à la peau claire, de mine matoise et d'esprit subtil ; le surlendemain, une Bara à la tignasse ébouriffée, aux appas puissants. Le quatrième jour, il partit de grand matin pour le chef-lieu de sa province, à cinq étapes de là.

Il avait invité son frère de sang à lui rendre sa visite, certain de ne jamais le voir venir ; car il est *fady* pour les chefs bara de sortir de leur terre autrement que pour une guerre ou un pillage. Le malheureux M. Lebrègeois ignorait que ce *fady* était aboli de plein droit par la fraternité du sang, que désormais Impouinimerina était chez lui dans le chef-lieu de la province.

Trois mois plus tard, un bourjane se présenta un beau soir avec une lettre urgente du chef du district bara : celui-ci annonçait pour le lendemain ou le surlendemain l'arrivée du *mpandzaka* ; lui-même l'accompagnerait à tout hasard, et pour plus de sûreté.

Dès le jour suivant, l'administrateur adjoint et le roi des Bara étaient là : Impouinimerina, pour faire honneur à son frère, et avant

d'entrer dans la ville, avait mis des gants de peau beurre frais (il en avait commandé en France douze douzaines), des chaussettes blanches et des souliers vernis, dont il avait coupé les deux bouts, afin que ses orteils fussent à l'aise. Il n'était accompagné que d'une dizaine de guerriers et d'une vingtaine de porteurs. Ceux-ci se dispersèrent dans le village indigène. Le roi fut logé dans la case des passagers, avec une ample provision de bouteilles de vin, de bière, de rhum et d'apéritifs variés. De toute la journée, l'hôte royal ne dessoula point. Le lendemain matin, il fut à peu près sobre, parce qu'il avait trop bu la veille, et demanda à visiter la Résidence. Il admira tout, fit main basse sur un certain nombre de choses.

— Ce qui est à moi est à toi, répétait-il, et ce qui est à toi est à moi. Ne sommes-nous point frères de sang ?

Ce disant, il mettait dans un pli de son large lamba les objets les plus hétéroclites, un vase en bronze, une montre, un verre à dents bleu, un chandelier de porcelaine, une paire de bottines de femme, un vide-poche en étain. On lui avait fait entendre quelques airs sur un phonographe : il ne consentit à lâcher l'instrument qu'après promesse formelle qu'on allait le lui porter dans sa case. L'administrateur adjoint, comprenant le danger, proposa de boire quelque chose : il versa au roi trois grands verres de vin blanc coupé par moitié de cognac. L'hôte, complètement gris, laissa choir les objets contenus dans son lamba ; on put le ramener chez lui, précédé d'un bourjane qui portait le phonographe.

Ensuite on rangea la maison ; on mit sous clef tous les bibelots, les objets de valeur, on ne laissa en place que les gros meubles et diverses petites horreurs achetées dans le pays. M. Lebrègeois ne regrettait qu'à moitié le phonographe : les disques en étaient fort usés ; d'ailleurs l'instrument appartenait au Fandzakana ; il avait été acheté au temps où il y avait un Résident de France, meublé par les Affaires Étrangères ; celles-ci font les choses, comme on sait, beaucoup plus grandement que les Colonies. L'administrateur en serait quitte pour faire sortir le phonographe de l'inventaire par une commission *ad hoc* ; le motif de la sortie serait on ne peut plus légitime, et le procès-verbal, véridique, conçu en ces termes : objet très usagé, offert sur sa demande au mpandzaka Impouinimerina, notre allié.

Le lendemain, il y eut déjeuner à la Résidence. Naturellement on n'avait invité personne, sauf l'administrateur adjoint. Sur la table, M^{me} Lebrègeois avait fait disposer la vaisselle des jours ordinaires ; même elle avait emprunté à l'hôtelier grec des couverts en fer battu.

— De cette façon, disait-elle rageusement à son mari, ton Impouinimerina pourra emporter l'argenterie.

Car elle ne décolerait pas, l'excellente M^{me} Lebrègeois. Tous ses instincts de bourgeoise provinciale étaient révoltés par ce barbare indiscret et mal odorant, lâché dans son intérieur. M. Lebrègeois avait beau mettre en avant les raisons administratives, parler même de nécessités politiques : rien ne la calmait.

La première partie du déjeuner s'écoula sans incidents notables. Le mpandzaka était arrivé avec une paire de gants neufs, l'une des cent quarante-quatre, et n'avait jamais voulu les quitter. Il ignorait d'ailleurs ou dédaignait l'usage des fourchettes ; il mangea du poulet au Karry avec ses doigts, ou plutôt avec ses gants, pour le plus grand dommage de la nappe. Mais M^{me} Lebrègeois avait eu soin de mettre du vieux linge de table troué ; elle s'en moqua. Soudain Impouinimerina se mit à parler femmes. Il donna un souvenir ému à ses soixante-quatre épouses, se félicita que son frère de sang en eût distingué quelques-unes. Tout cela naturellement dit en langue malgache, à laquelle la bonne dame ne comprenait goutte. Pourtant M. l'Administrateur était inquiet : qui sait quelle fantaisie saugrenue allait passer par la tête de cet hôte bizarre ; on essaya de détourner la conversation. Mais le roi avait son idée de derrière la tête ; il l'exposa en deux mots.

— Ta *vadibé*¹ me plaît ; elle est grasse, elle a des cheveux comme de l'or, et une peau blanche comme la femme vazaha de mon grand ancêtre. Ce soir tu me l'enverras dans ma case, pour qu'elle dorme sur ma natte.

Il dit, et couvrit M^{me} Lebrègeois de regards concupiscents. Heureusement, à tout hasard, on l'avait placé en face d'elle, entre les deux administrateurs, sans quoi il se fût peut-être livré à quelque démonstration fâcheuse. La dame, candide, ne se doutait de rien. Le mari faisait des signes à son adjoint, pour qu'il inventât une ruse, n'importe laquelle, qui mît fin à cette situation. Le chef du district d'Ankazouabou résolut de temporiser.

— Il est fady pour les vazaha, dit-il en malgache, de parler de ces choses avant que le soleil soit à son déclin. Ton frère de sang a entendu ce que tu lui demandais ; ce soir il t'enverra sa vadibé. Mais maintenant n'en parle plus.

Impouinimerina, satisfait, garda le silence. Au café, on lui versa de l'anisette dans un grand verre. Il n'en avait jamais bu, y prit goût et en redemanda. Bientôt il fut ivre-mort.

¹ Femme en premier, m. à m. grande épouse.

— Nous en voilà débarrassés pour quelques heures, dit l'administrateur adjoint à son chef ; avisons !

M^{me} Lebrègeois venait de se retirer.

— Eh bien ! Vous en avez fait de belles ! Je n'ai pas osé vous contredire ! Mais, quoi ? Vous lui promettez ma femme maintenant !

— Calmez-vous, je me charge de tout. Seulement il vous faut aller trouver de suite M^{me} Lebrègeois. Vous lui confierez que le mpandzaka la trouve à son goût, et vous a proposé de l'acheter cent bœufs. Soyez tranquille, elle ne prendra pas trop mal la chose ; une femme est toujours flattée d'être distinguée, fût-ce par un sauvage. Vous lui direz ensuite que les ventes de femmes sont courantes chez les Bara, qu'on ne pourra jamais faire entendre raison à ce mpandzaka toujours ivre, que par convenance il importe qu'elle disparaisse. Envoyez-la chez son amie, la femme de l'administrateur du district de Bémalaza.

— Et Impouinimerina ? Qu'est-ce qu'on va lui dire ?

— Laissez-moi faire.

M. Lebrègeois, effaré, ne discuta plus. Une heure après, M^{me} Lebrègeois, dûment convertie, partait en filanzane.

Alors l'administrateur d'Ankazouabou exposa son plan. Au chef-lieu même de la province, dans une maison très hospitalière de l'avenue des Manguiers, vivait une femme créole, de moralité douteuse. Elle avait la corpulence de M^{me} Lebrègeois, des cheveux blonds comme elle, une certaine ressemblance dans les traits et la démarche.

— ... La distinction mise à part, se hâta-t-il d'ajouter, mais Impouinimerina n'en a cure. Cette créole n'est plus jeune, elle a fait les délices de la garnison européenne à l'époque de la campagne. Je sais pertinemment qu'aujourd'hui elle est très gênée et couverte de dettes. Offrez-lui un billet bleu pour faire le bonheur du roi. Je suis sûr qu'elle ne refusera point. Il ne parle pas un mot de français ; elle ne sait pas un mot de malgache ; tout ira pour le mieux... Si vous voulez, je me chargerai des négociations... J'ai vaguement connu la dame, dans les temps...

Précisément Impouinimerina, ayant cuvé son anisette, reparut.

— Voici le moment où l'Œil-du-Jour pénètre par la porte de l'ouest jusqu'au milieu des cases, où les bœufs rentrent dans les parcs. M'enverras-tu bientôt ta vadibé ?

— Ce n'est pas l'heure encore. Quand le petit soleil rouge disparaîtra derrière la montagne, ton désir sera satisfait.

Et on attabla le mpandzaka devant une bouteille de champagne, pour lui faire prendre patience.

L'administrateur d'Ankazouabou se dirigea, par l'avenue des Manguiers, vers certaine maison dont il connaissait le chemin ; il sut fort bien s'acquitter de sa mission, car deux heures plus tard, la dame créole, ayant revêtu la robe qu'avait portée au déjeuner M^{me} Lebrègeois, entra mystérieusement dans la case des passagers ; Impouinimerina vint l'y rejoindre quelques instants après. Le lendemain il quittait le chef-lieu de la province, ravi de son voyage et de l'hospitalité offerte par son frère de sang.

La fin d'Impouinimerina

Impouinimerina ne tenait plus en place, depuis qu'il était allé visiter à Tuléar son frère de sang l'administrateur. Il avait épuisé toutes les joies que peut s'offrir aux dépens des peuples un tyranneau malgache. Les vols de bœufs, les enlèvements de femmes, les surprises de villages endormis dans leur enceinte de raquettes, avaient été les plaisirs de son adolescence et de sa jeunesse. Depuis que les vazaha avaient vaincu la reine de Tananarive, conquis la terre des Imériniens et couvert de postes l'île entière, les seules distractions permises étaient les repas sans fin largement arrosés, les souleries de rhum et de champagne, les visites, de plus en plus espacées, à quelqu'une de ses soixante épouses. Dans son ennui royal, Impouinimerina se rappelait, comme le souvenir le plus rare des dernières années, son séjour et ses aventures à Tuléar et il rêvait d'aller voir à Tananarive le chef suprême de tous les vazaha.

Un jour il déclara qu'il avait de très graves secrets politiques à révéler : on lui répondit d'écrire au gouverneur général. Il se dit ensuite atteint de plusieurs maladies redoutables ; il désirait consulter le plus grand de ces *oumbiasy* habiles que les Français appellent médecins : on mit à sa disposition l'hôpital de Tuléar. Enfin il avoua la vérité, demandant l'autorisation de se rendre à Tananarive : elle lui fut accordée.

Quand les Bara surent que leur roi allait les quitter, ce fut une consternation générale : sûrement les plus affreux malheurs allaient fondre sur le pays, car la coutume des ancêtres interdisait aux *mpandzaka* de se séparer de leur peuple et de sortir des limites du territoire, autrement qu'en expédition de guerre ou pour voler des bœufs. On se contait mystérieusement la fin terrible du premier violateur de cette défense. C'était au temps du grand-père d'Impouinimerina : le roi des Bara-Bé, *Tounanahary*, était allé à Tananarive demander contre un de ses ennemis l'appui du souverain houve Radama. Mais les Houves lui rivèrent des chaînes de fer aux pieds et aux mains, le jetèrent dans un trou profond, si étroit qu'il ne pouvait pas s'y accroupir ; on l'y laissa deux jours, puis, comme il criait qu'il avait faim, on versa sur lui des pots de graisse bouillante ; il mourut, en hurlant, dans d'atroces souffrances ; son cadavre, lié à celui d'un chien mort de maladie, fut enfoui dans un coin, loin de la terre où reposaient les Ancêtres. Dans la terre des Bara se fit sentir aussi la colère des Razona : des maladies inconnues décimèrent les troupeaux et dépeuplèrent les villages.

Impouinimerina, malgré son despotisme, dut compter avec les préjugés de ses sujets. Il eut recours au célèbre *oumbiasy* Lemazava, dépositaire des secrets anciens, qui connaissait les rites appropriés à chaque circonstance. C'est lui qui avait le privilège de garder dans une case sacrée, non loin de la demeure royale, le sampy Andriamamounou, dieu protecteur de la famille souveraine. Andriamamounou était le grand ancêtre, procréateur de la race des Imamounou ; il était invisible, mais son esprit habitait dans le cœur de ses descendants les rois des Bara ; sa voix leur parlait, ainsi qu'à l'*oumbiasy* son gardien ; et ceux-ci l'entendaient comme si c'eût été la voix d'un homme. Il avait choisi comme demeure habituelle l'*oudy* qu'on appelait *mihamba* : c'étaient les deux cornes d'un taureau rouge décorné tout vivant ; elles étaient liées ensemble avec des fibres de l'arbre *voualandza*, et ornées de multiples rangs de perles jaunes et vertes ; elles contenaient les poils et les cheveux des arbres sacrés, c'est-à-dire les racines et les menus rameaux du hazouvoury, la plante qui bave, du natou à l'écorce couleur de sang, et du laza au feuillage parleur, qui tous trois poussent dans la forêt ; ces puissants sortilèges étaient amalgamés avec du miel et de la graisse de bœuf. Tel était le sampy Andriamamounou, habitant des Cornes-liées-du-Bœuf-rouge. Il dévoilait l'avenir à l'*oumbiasy* chargé de sa garde, et annonçait tout ce qui devait arriver à son peuple et aux mpandzaka issus de lui.

Impouinimerina manda donc Lemazava, le gardien, et lui dit :

— Lemazava ! Eh ! l'esprit de mon ancêtre Andriamamounou a parlé dans mon cœur ; il m'a ordonné de visiter, dans la ville des rois Iméri-niens, le grand chef des vazaha. Fais donc sortir au jour permis les Cornes-liées-du-Bœuf-rouge ! Annonce au peuple les paroles que dira Andriamamounou ! Quand tu auras prononcé selon ce qu'a entendu mon cœur, tu choisiras dans mes parcs dix jeunes bœufs de deux ans, pour augmenter ton troupeau.

L'*oumbiasy* Lemazava comprit ; la voix d'Andriamamounou ne parla point dans son cœur autrement que dans celui du roi. Elle dévoila les purifications nécessaires. Alors on accomplit les grands rites des Cornes-liées-du-Bœuf-rouge, pour rendre favorables les Ancêtres. Le premier lundi de la lune d'Alakarabou, on dressa devant la case royale une estrade en bambou, on y plaça tous les objets précieux de la famille souveraine : au milieu, sur un lamba de soie rouge, était déposé le sampy vénéré, Andriamamounou, inclus dans les Cornes-liées-du-Bœuf-rouge. Les hommes mariés, porteurs de leurs *oudy*, armés de fusils et de sagaies, s'accroupirent en un large cercle autour de la place, pendant que les jeunes gens, dans l'espace libre, se livraient deux par deux au jeu du *Ringa* : ils faisaient ce jeu tel que l'avaient transmis les Anciens, préludaient à la lutte, avec les mains ouvertes, par de lentes et nombreuses passes ;

puis c'était à qui saisisrait son adversaire en l'étreignant par la taille, et, le soulevant de terre, le précipiterait sur le sol d'un seul coup. Et les esprits des morts d'autrefois, réunis autour du sampy, étaient tout joyeux de voir la force et l'adresse de leurs descendants.

De jeunes garçons soufflaient dans les conques de guerre ou frappaient à coups redoublés sur les *halamena* recouverts de peaux de bœuf tendues. Les hommes tiraient en l'air des coups de fusil, choquaient les sagaies contre les boucliers de bois dur ; pendant les intervalles de silence, on entendait les voix des femmes de la tribu qui, dans les cases closes, chantaient les incantations rituelles.

Six bœufs rouges, aux fronts marqués de taches blanches, furent amenés devant l'estrade. Les jeunes gens se ruèrent sur ces bœufs, et, sans les attacher, les immobilisèrent, les touchèrent sur le sol, puis les hommes arrivèrent pour les percer de leurs sagaies. Quand ils furent morts, on mit du feu sous les poils de leurs queues ; bientôt l'odeur des chairs brûlées, agréable au sampy, s'éleva dans l'air. Alors le roi, dépositaire de la tradition, maître du sacrifice, prononça les paroles d'usage :

— Voici mon offrande, à vous tous, Zanahary, procréateurs de la race, à toi, Terre sacrée, à vous, grandes Eaux toujours vivantes du Fleuve mâle, à vous, les Imamounou mes Ancêtres, et à Andriamamounou, le premier de tous, présent ici dans les Cornes-liées-du-Bœuf-rouge. Conservez ma puissance royale, protégez les Imamounou vos fils, rendez nombreuses les générations de leurs descendants, faites que nous tenions ce qui est en notre possession, et que nous fassions venir à nous ce que nous ne possédons pas !

Tous les Bara crièrent ensemble :

— Mousy ! Mousy ! Cela soit ! Cela soit !

Puis Impouinimerina fit amener six autres bœufs rouges qu'on immola comme les précédents, et il dit encore :

— Voici mon offrande, à toi, Andriamamounou, le premier des Ancêtres, présent ici dans les Cornes-liées-du-Bœuf-rouge ! Je t'apporte cette offrande inaccoutumée, parce que, parlant dans mon cœur, tu m'as ordonné de quitter seul la terre des Bara, pour aller dans les terres interdites ! Je t'obéirai ; mais, parce que seront violés les fady des Anciens, je t'adresse cette prière : Que pendant mon absence soit conservée ma puissance royale ! Que tous les Imamounou, leurs enfants et leurs troupeaux soient protégés, comme si j'étais là ! Et que ta race ne soit pas interrompue !

Tous les Bara répétèrent :

— Mousy ! Mousy !

Alors on frotta les Cornes-liées-du-Bœuf-rouge avec un peu de graisse prise aux douze bosses des douze bœufs tués, ensuite les animaux furent dépecés, et le peuple emporta leurs chairs pour les manger chacun selon son rang et sa condition.

Malgré ces précautions, beaucoup de Bara n'étaient pas sans inquiétude sur leur propre sort et sur celui de leur roi ; la plupart pensaient qu'ils ne reverraient jamais Impouinimerina.

Dix-sept jours plus tard, celui-ci fit son entrée à Tananarive, au milieu de l'indifférence générale. Il avait revêtu, pour cette dernière étape, un uniforme de gouverneur principal, flambant neuf, mais les Tananariens étaient blasés en fait de broderies. Il ordonna qu'on le conduisît à la case du gouverneur général ; naturellement on ne le laissa pas entrer à la Résidence : midi sonnait ; on lui fit dire de revenir à deux heures. Il attendit, le ventre creux, trompa sa faim en buvant quelques verres de toaka. À deux heures et demie, un attaché le reçut, l'adressa au chef du 7^e Bureau (Personnel Indigène) ; celui-ci l'expédia au 5^e Bureau (Service des Transports) pour régulariser sa situation. Le 5^e Bureau l'envoya au 4^e (Finances et Comptabilité) pour toucher ses indemnités de route. Puis on le rendit au 7^e, fatigué, ahuri, surtout froissé dans sa dignité de roi. Il s'était réconforté, dans l'intervalle de ces visites, par de copieuses libations ; heureusement vers cinq heures du soir, il rencontra dans les couloirs un écrivain interprète qui, ayant servi dans le Sud, le connaissait de nom et de réputation. Un logement convenable lui fut assuré. Deux heures plus tard, l'excellent mpandzaka était ivre-mort comme d'habitude.

Sa première journée de Tananarive avait été pour lui une immense déconvenue : il s'attendait à une réception royale et n'avait rencontré qu'une indifférence à peine polie. Dans les jours qui suivirent, les déceptions continuèrent : il avait cru, dans son naïf orgueil, faire sensation dans la capitale des Imériniens ; or nul ne s'occupait de lui. Sur l'ordre du gouverneur général, on avait attaché à sa personne un brigadier de police, pour lui servir de guide et surtout pour lui éviter les aventures ridicules ou les tentatives d'escroquerie.

Plusieurs jours de suite, on les vit se promener tous les deux par les rues et les places de Tananarive. Ils déambulèrent d'Ankadifoutsy à Ambouhidzanahary, et d'Isouraka à Mahazouarivou. Ils visitèrent le Rouva avec ses palais de bois aux escaliers obscurs, aux varangues vermoulues ;

les jardins de la Résidence, où des femmes, portant des soubika toujours vides, balaient éternellement, avec des petits balais en joncs très propres, des escaliers immaculés ; le tombeau du premier ministre, de style indomalgache, qui dresse lugubrement vers le ciel bleu deux longs cônes tirebouchonnés. Ils traversèrent et retraversèrent les cent quartiers de la Ville-aux-mille-Villages : Ambatounakanga, bordé par les magasins des Indiens, des Chinois et des Houves, Ambouhidahy, où vivent, dans des cases en terre crue, les marchandes d'amour, Andouhalou, où la musique, deux fois la semaine, dans des jardins presque déserts, joue pour quelques ramatous, Ambouhipoutsy, qui domine l'étendue bariolée des rizières jusqu'aux masses chaotiques des monts noirs de l'Ankaratra, Mahamasina, la Plaine-de-la-Consécration, ceinte de saules et de lilas de Perse, où flotte, dans l'air nocturne, le parfum des daturas, Ambanidia, riche en poules et en cochons, et Analakely, avec les innombrables pailletes du marché, entre lesquelles circule la foule blanche des acheteurs.

Parfois ils s'asseyaient sur quelque débris de mur écroulé, ou bien entraient chez un Grec pour boire un verre de toaka. Ils avaient l'air las et ennuyé. Des gamins faisaient cercle autour d'eux, éblouis par le brillant uniforme, ou quelque vazaha demandait à l'agent de police qui était ce bizarre grand vieillard, un peu courbé ; mais le nom d'Impouinimerina, roi des Bara, ne lui disait rien, et il passait en souriant.

Tananarive n'intéressait pas Impouinimerina : il l'avait rêvée si grande et si belle qu'il la trouvait laide et sale. Les postes-vigies vitrés et le kiosque d'Andouhalou retinrent son attention ainsi que les voitures traînées par des chevaux. La cathédrale, pavoisée pour une fête religieuse prochaine, lui fit une impression profonde ; il eût souhaité d'avoir une pareille case pour y loger les Cornes-liées-du-Bœuf-rouge. Par contre il donna tout juste un coup d'œil distrait aux automobiles ; il ne comprit rien à cette invention des vazaha ; sans doute des hommes étaient cachés à l'intérieur pour les faire marcher, et il préférait les voitures tirées par des chevaux.

Une après-midi qu'il était ivre, il frappa dans la rue un noir de la Réunion, qui se moquait de lui. Mais ce noir était citoyen français, il traita Impouinimerina de sale nègre, ameuta les gens ; le roi bara connut l'humiliation d'être conduit au poste. Embarras du commissaire ; échange de coups de téléphone avec le 7^e Bureau : comment concilier les égards dus à un roi, hôte du Fandzakana, et les droits imprescriptibles d'un citoyen français ? On finit par désintéresser le créole noir, qui était indigent, en lui octroyant un petit quatre-sous, et Impouinimerina put recommencer ses courses errantes.

Il n'eut qu'un rayon de joie pendant ces épreuves, le jour de son audience au gouvernement général. Le gouverneur le reçut avec affabilité, le questionna longuement sur son pays et son peuple, écouta patiemment toutes ses histoires, et lui fit cadeau de cinquante piastres et d'une caisse de champagne. Impouinimerina en sabla quelques bouteilles le soir même, et s'endormit, ivre-mort, sous sa varangue. Mais, peu habitué aux nuits fraîches des Hauts-Plateaux, il prit un refroidissement. Un médecin déclara que le séjour à Tananarive, pendant la saison froide, était extrêmement dangereux, pour ce vieillard, dans les faibles conditions de résistance où l'avait mis l'alcoolisme. On fut inquiet au Bureau du Personnel : si le roi bara venait à mourir en Imerina, qui sait ce que son peuple s'imaginerait ? On croirait là-bas à une suppression volontaire du mpandzaka, à un de ces empoisonnements fréquents jadis sous la monarchie houve. Il n'en fallait pas davantage pour faire éclater une insurrection dans le Sud ; Impouinimerina devait à tout prix rentrer vivant dans son royaume. Le lendemain, il prenait le train pour Tamatave ; trois jours après, il était embarqué à destination de Tuléar.

Quand il arriva, son état, sans être meilleur, n'avait pas empiré. Il prit juste le temps de s'approvisionner, chez le Grec, de liquides variés ; il acheta, regrettant de n'en pouvoir emporter davantage, trois dames-jeannes d'un rhum très vieux de la Réunion, tel qu'il n'en avait jamais goûté dans sa longue carrière d'ivrogne. L'expédition de ces précieux colis le préoccupa bien plus que son propre transport. Il ordonna aux porteurs de marcher derrière son filanzane et de ne rester en arrière sous aucun prétexte.

À la troisième étape, il trouva son fils aîné, avec un grand nombre de ses parents et de ses sujets ; douze de ses femmes étaient aussi venues à sa rencontre. On fêta par de copieuses libations l'heureux retour du mpandzaka dans ses États. Au milieu de la nuit, il se sentit très mal, fut pris d'un fort accès de fièvre, se mit à délirer : il criait que les rats blancs venaient ronger ses pieds sous son lamba ; il ramenait sur lui ses couvertures avec le geste des moribonds. Le matin, pourtant, il fut mieux, la fièvre était tombée, mais il éprouvait une impression d'épuisement et de torpeur ; il lui semblait que ses mains et ses pieds, devenus insensibles, étaient déjà morts, qu'il ne pourrait jamais les réchauffer, que le froid remontait de ses extrémités vers son cœur. Il eut conscience de sa fin proche, ordonna qu'on fit venir dans la case ses parents, ses fidèles et ses femmes, pour entendre ses dernières volontés. Tous s'empressèrent silencieusement et s'accroupirent autour de la natte où gisait le vieux roi, dans l'attente de ce qu'il allait dire : sans doute il désignerait son successeur, il distribuerait des troupeaux et des villages à sa famille, à ses amis ; ou bien encore il raconterait les choses merveilleuses vues à Tananarive, il répéterait les paroles envoyées aux Bara par le grand chef des Vazaha.

Impouinimerina fit signe qu'on lui soulevât un peu la tête ; on mit aussitôt sous sa nuque un paquet de lambas roulés ; le vieux chef regarda les assistants de ses yeux caves, brûlés de fièvre, comme pour épier sur les visages anxieux l'adhésion aux ordres qu'il allait donner. Puis il parla ainsi :

« Dans peu d'heures, j'irai rejoindre mes ancêtres, Andriamamou-nou et tous les chefs qui ont régné sur les Bara. Or écoutez ce que je vais vous dire et placez mes paroles dans vos cœurs. Vous voyez ces trois dames-jeannes de toaka (et ses yeux se tournèrent, pour ne plus le quitter, vers le coin de la case où il avait fait ranger les dames-jeannes). Elles sont pour moi, pour moi seul. Nul autre que moi ne doit en boire, tant que je vivrai, et après que je serai mort. Quand mon souffle se sera envolé, je vous ordonne de n'y pas toucher, personne, pas même toi, mon fils, mais vous les verserez sur moi, toutes. »

Il dit, les yeux fixés sur les dames-jeannes, et se perdit en quelque rêve alcoolique ; désormais il dédaigna de parler. Peu après il entra dans le coma et mourut au coucher du soleil.

Son dernier vœu fut exaucé. Quand on l'eut enveloppé de sept lambamena, on versa sur son corps, jusqu'à la dernière goutte, le contenu des trois dames-jeannes de rhum, afin qu'Impouinimerina pût entrer ivre-dieu dans le royaume des ancêtres. Les Bara, pendant la nuit, devisèrent en veillant autour de la case qui sentait l'alcool. Ils regrettaient l'excellent toaka répandu sur un cadavre, ils admiraient entre eux la force et la ruse du grand chef vazaha, qui n'avait pas voulu tuer leur mpandzaka à Tananarive, mais lui avait versé un fanafoudy subtil, pour le faire mourir, après de longs jours, une fois rentré dans sa terre.

La pluie de l'Administrateur

M. l'Administrateur, chef de la province, cheminait en filanzane dans le lit desséché de la rivière Ounikely. Ses pensées étaient plutôt maussades, en cette fin d'étape pénible, dans une région désertique, sous un soleil accablant. Il visitait pour la première fois ce coin déshérité du district Antandrouy. Aucun Européen, depuis plus d'un an, n'y avait mis le pied ; de loin en loin, quelques marchands indiens apportaient des verroteries et des étoffes aux indigènes en échange de leur caoutchouc. L'administrateur avait mission de se montrer à ces populations, de s'assurer que leurs dispositions restaient pacifiques, de s'enquérir de leurs besoins, en un mot, de leur rappeler, en alliant la fermeté à la douceur, que la France leur mère continuait de s'intéresser à eux.

Il avait convoqué les principaux chefs des tribus au village de Bemadilou ; il y devait arriver ce même jour et tenir un grand kabary. Mais M. l'Administrateur ne s'illusionnait guère sur la vanité de sa mission : ces gens étaient de vrais sauvages ; ils vivaient durement sur une terre ingrate, enfermés pêle-mêle avec leurs troupeaux dans des villages hérissés de cactus ; sans contact avec la civilisation, ils l'ignoraient et n'en attendaient rien. Qu'allait-il bien leur promettre ? Eux surtout, qu'allaient-ils lui demander ? Sait-on jamais, avec ces primitifs ? Le Vazaha, le Blanc, est à leurs yeux une espèce de sorcier ; or sorcier pour ces peuples est presque synonyme de dieu. L'idée d'être pris pour un dieu lui eût souri, à condition de n'avoir pas les charges de l'emploi. Il ne se sentait aucune vocation pour prédire l'avenir, déchaîner l'orage, ou dénoncer un jeteur de sorts.

M. l'Administrateur s'avancait donc avec résignation vers Bemadilou, à travers un paysage monotone. Le lit de la rivière desséché se déroulait en un long ruban de sable jaunâtre, coupé par endroits d'un peu de poussière de quartz blanc et de quelques affleurements de roches calcaires. Les berges, escarpées, hautes de deux ou trois mètres, avaient l'aspect tantôt de dunes, tantôt de falaises ; immuablement elles étaient bordées de raquettes, de ces cactus géants qui hérissent tout le pays et lui ont valu son nom de région cactée. Çà et là des végétaux de forme paradoxale rompaient la monotonie épineuse du taillis : des arbres sans feuilles aux tiges glauques dressées parallèlement en bâtons cylindriques, pareilles aux multiples branches d'un chandelier ; d'étranges coraux avec des ramures de bâtonnets verts ; des cactus-cierges à fleurs jaunes et

rouges qui crevaient l'écorce ; et des plantes grotesques, semblables à des outres ou à des manches à balai.

De loin en loin quelques flaques d'eau rappelaient, le long du large ruban de sable, le cours possible d'une rivière ; alors, dans le fouillis de la végétation cactée, de vrais arbres faisaient comme une oasis : saules à feuilles allongées, avec des troncs presque blancs, et tamariniers énormes, à la verdure sombre.

Un bourjane apporta un fragment, grand comme la main, d'une sorte d'épaisse coquille jaunâtre et polie : c'était un débris d'œuf d'Aepyornis. L'Européen, se haussant sur son filanzane, vit que le haut talus sableux, à l'orée du taillis de raquettes, était jonché de ces débris ; il se rappela les fémurs énormes vus au musée de Tananarive, et il considéra la berge où avait vécu, peut-être quelques générations humaines avant lui, le Sur-Oiseau, aux lourdes pattes, le volatile fantastique des vastes îles de l'Océan Indien, dont les marchands arabes des Comores firent l'oiseau Rok des *Mille-et-une Nuits*.

L'absence presque complète de vie animale contribuait à la mélancolie du paysage hanté jadis par ces monstres ; dans cette verdure raide et pétrifiée, où le vent ne trouvait même pas à agiter des feuilles, rien ne remuait. À peine, de temps en temps, quelques tortues à haute carapace, dérangées par la caravane, regagnaient précipitamment le fourré ; une fois un gros maky, dont on distinguait le museau pointu et les petits yeux brillants au milieu d'une masse de fourrure blanche, regarda curieusement les bourjanes, sans se déranger, comme s'il n'avait jamais vu d'homme. L'administrateur mit la main sur le fusil accroché à son filanzane, puis réfléchit qu'il pouvait être imprudent de tirer. Chez les primitifs on ne sait jamais si le corps des animaux ne sert pas de provisoire demeure aux ancêtres de leurs frères humains ; de vilaines bêtes, comme les caïmans, abritent quelquefois l'âme d'anciens rois ; des Européens ont éprouvé de sérieux ennuis pour avoir tué quelqu'un de ces singes de Madagascar, de ces lémuriens au nez pointu, à la belle queue d'écureuil que les indigènes appellent familièrement « petit grand-père ». M. l'Administrateur s'abstint donc, après réflexion, de tirer sur un possible ancêtre des Antandrouy, logé pour une existence animale, sous forme de maque, dans un palais de cactus.

À ce moment le guide Antandrouy avertit qu'on approchait de Bemadilou. On franchit un seuil rocheux, au delà duquel s'étendait une large plaine toute verte, avec des bouquets de tamariniers ; çà et là des traces de défrichement, attestaient les cultures, champs de manioc ou de patates ; et derrière les impénétrables fourrés de cactus devaient se cacher des villages.

Toute la population était groupée dans une clairière, autour d'un arbre gigantesque, et attendait l'administrateur. Quand il parut, éclata un vacarme assourdissant : mugissements rauques des conques, appels graves des cornes, détonations d'armes à feu, coups sourds frappés sur les ampounga, les troncs d'arbres creusés, recouverts de peaux de bœufs. Les chefs s'avancèrent vers le Vazabé, le grand Blanc maître de cette terre, qui venait voir ses enfants malgaches. On le conduisit à l'Arbre-des-Kabary, un vieux tamarinier au tronc énorme, aux longues branches droites couvrant de leur ombre, les jours de fête, toute la tribu, et tout le troupeau aux heures de soleil. Le vazaha monta sur une large pierre plate, disposée au pied même de l'arbre ; autour de lui, en cercle, les chefs des clans s'accroupirent à terre. Les uns portaient une sagaie, quelques-uns avaient de vieux fusils de traite ; presque tous se drapaient le torse dans de petits lambas en soie du pays, parfois ornés de perles, mais si sales qu'on ne distinguait plus la couleur primitive de l'étoffe. Derrière les chefs était assise, les jambes croisées, sur la terre nue, la foule hérissée de sagaies des hommes et des jeunes gens. Plus à l'ouest, les vieillards, et, à l'est, les femmes élargissaient le cercle hors de l'ombre portée par l'Arbre-des-Kabary. Ils avaient tous pour unique costume une sorte de loque autour des reins, un pagne d'une indéfinissable couleur. La lessive et les bains sont inconnus dans un pays où il pleut deux ou trois fois l'an ; ces Androuy étaient d'une saleté repoussante et nourrissaient dans leur crasse une abondante vermine. Leurs yeux, brûlés de soleil, rongés de poussière, étaient rouges et chassieux ; des mouches noires s'y posaient, qu'ils ne prenaient même pas la peine d'écarter. L'odeur âcre et forte de ce peuple mal tenu, jointe aux effluves rances des graisses prodiguées dans les boules des chevelures, donnait presque des nausées à l'administrateur ; mais c'était un vieux colonial qui en avait senti d'autres ; son nez blasé supporta l'épreuve héroïquement. Il fit signe à l'interprète et commença son kabary. Il parla une longue demi-heure, comme il sied à un grand chef ; pendant que l'interprète traduisait une phrase, il en préparait une autre ; avec l'habitude qu'il avait de ce genre de cérémonies, il aurait pu continuer indéfiniment.

Quand il eut terminé, le chef de la confédération des clans réunis à Bemadilou se leva pour exposer, après les grandiloquences d'usage, les vœux de toute la tribu. Au grand Vazaha, maître de cette terre et père des Androuy, on demandait trois choses : empêcher les vols de bœufs, mettre un terme aux enlèvements de femmes, faire tomber la pluie.

Les bœufs étaient, avec les fusils, les sagaies, et les puits d'eau boueuse, la seule richesse au pays. Quand des *Fahavalou* venus à l'ouest de chez les Mahafaly, ou à l'est de chez les Antaisaka, enlevaient le troupeau d'un village, c'était la ruine, la famine, l'impossibilité de payer l'impôt.

Les femmes, parties au loin avec leurs cruches pour chercher de l'eau, souvent ne rentraient pas. Guettées par des gens d'autres tribus, elles étaient enlevées ; parfois même elles suivaient volontairement un jeune ravisseur, et les vieux chefs surtout se plaignaient de cet état de choses.

Mais la grande misère de l'année, c'était le manque d'eau. Depuis plus de dix lunes, il n'avait pas plu ; presque tous les puits étaient taris. En vain les oumbiasy de la région, d'autres plus célèbres venus de chez les Antaimourou, avaient fait les rites habituels, agité l'eau trouble des dernières mares avec des baguettes de sakoua, sacrifié à Radzaroubé des bœufs blancs tachés de noir. Rien n'avait réussi : la terre était sèche jusqu'au cœur des rochers. Depuis longtemps étaient épuisées les dernières provisions ; on n'avait plus à manger que les racines amères de la brousse et les fruits aigres des tamariniers, lavés et pétris dans la cendre. Mais les Vazaha étaient plus forts que tous les oumbiasy, ils connaissaient les oudy puissants qui contraignent la pluie à tomber ; le grand Vazaha, maître de cette terre, allait donc faire venir pour ses enfants l'eau tant désirée.

L'Administrateur, fort embarrassé, ne pouvait guère donner aux Androuy qu'une pluie de bonnes paroles. S'en contenteraient-ils ? Sa visite, au lieu de consolider la paix dans la région, n'allait-elle pas y préparer des germes de mécontentement ? Il fallait pourtant s'exécuter.

Dans un nouveau kabary, le chef blanc promit une répression sévère des vols de bœufs. Déjà beaucoup moins fréquents qu'autrefois, ils ne seraient bientôt plus qu'un souvenir. Pour les enlèvements de femmes, la question était plus délicate : s'il y avait violence, les coupables seraient impitoyablement punis ; s'il y avait consentement de l'enlevée, celle-ci serait simplement rendue à son légitime possesseur. Du reste, si les maris Androuy voulaient empêcher le rapt de leurs femmes, ils n'avaient qu'à leur donner de beaux lambas de soie, des colliers et des bracelets en perles, des bijoux en argent ou en or fabriqués par les Indiens. Les femmes ainsi traitées sauraient bien se garder elles-mêmes.

Quand l'interprète traduisit cette partie du kabary, un rire inextinguible s'éleva dans la foule, et tout le clan féminin témoigna une joie bruyante.

Restait la pluie. M. l'Administrateur contempla un instant au delà de l'ombre du tamarinier l'horizon lumineux du soir et le ciel implacablement bleu. Puis, mélancolique, il ouvrit l'écluse des vagues promesses. Il enverrait aux Androuy des hommes expérimentés qui, avec des machines inventées par les vazaha, creuseraient le sable et en feraient jaillir des sources. S'il ne dépendait que de lui d'assembler les nuages pour dis-

penser l'eau du ciel, ils auraient la pluie dès le lendemain. Malheureusement il ne pouvait rien garantir ; il leur conseillait encore un peu de patience.

Malgré ces réserves, l'impression générale des Androuy demeura bonne. On offrit au grand chef blanc les présents d'usage, un bœuf dont la bosse retombait sur le côté à force d'être lourde, des figues de cactus, une dame-jeanne de toaka, une jeune femme réservée pour les plaisirs des étrangers de passage. M. l'Administrateur se retira sous la tente que ses bourjanes venaient de dresser. Il n'avait cure ni du bœuf emmené déjà par ses hommes, ni de la compagne un peu crasseuse qu'on lui avait donnée. Il songeait à la pluie, mais ne voyait aucune raison pour que le temps changeât d'un jour à l'autre dans un pays où il tombe quelques centimètres d'eau par an. Le plus sage était de déguerpir le lendemain à la première heure pour ne point encourir les reproches trop mérités de ses enfants noirs. Il attendait avec patience que le boutou apportât une tranche du bœuf, apprêtée par son cuisinier, lorsque l'interprète parut à l'entrée de la tente et annonça d'un ton de triomphe que le vent avait tourné. En effet le souffle desséchant du sud-est s'était changé en une brise du nord, presque fraîche. Et voici que la brise devenait un vent violent, précurseur d'orage. Les Androuy ravis couraient çà et là, frappant les sagaies sur les boucliers de cuir, soufflant dans les andzoumbouna et regardant s'accomplir l'œuvre du Faiseur-de-pluie. Maintenant de petits nuages traînaient dans le ciel, s'effilochaient en charpie floconneuse, puis l'horizon tout à coup s'assombrit, devint noir. Il n'y eut pas de coucher de soleil, mais une marée de nuages monta, envahit l'ouest, puis le nord ; le tonnerre se mit à gronder sans interruption ; bientôt la pluie tomba en larges ondées. Toute la nuit l'eau ruissela, des rafales secouaient la tente, arrachaient les piquets ; pendant que battaient les pans de toile soulevés, l'averse trempait le lit de M. l'Administrateur. Celui-ci ne savait s'il devait se désoler ou se réjouir. Il penchait plutôt du côté de la joie. Qu'importaient quelques heures pénibles, au prix du miracle accompli ?

Le lendemain, au point du jour, lorsqu'il sortit de la tente, l'Ounikely roulait à pleins bords des flots boueux couverts d'écume ; la population androuy tout entière attendait pour l'acclamer le grand sorcier blanc. Il partit en triomphateur et ne revint jamais. Depuis, les sorciers invoquent son nom dans les prières, quand la pluie fait défaut, au pays des raquettes.

Ranirina

Elle était la neuvième enfant, née un jour favorable au mois adaourou, d'un couple de pêcheurs betsimisaraka. Parce qu'elle était venue, petite fille, après huit garçons, on l'avait appelée Ranirina, la désirée. Son enfance heureuse s'était écoulée sans incidents notables dans le village paternel, au bord de la lagune. Dès cinq ou six ans, elle gardait les bœufs dans la prairie marécageuse bordée de pandanus ; avec une baguette épineuse arrachée à un *hazoumbouay*, elle empêchait ses bêtes de s'approcher de l'eau, car, certaines fois, des vaches qui voulaient boire avaient été saisies aux naseaux par le caïman. Ou bien, dans la pirogue montée par son père, elle allait le long des barrages de pêche, pour chasser les poissons dans les parcs et relever les grandes nasses de jonc tressé, en forme de cases. Elle prenait plaisir, quand la prison des poissons était amenée tout près du bord, à regarder la proie vivante frétiler dans la vase noire, avec des éclairs d'argent ; le père dénouait les liens de la porte, elle entrait dans la case de joncs, elle saisissait à pleines mains les bêtes gluantes qui lui glissaient entre les doigts et les jetait dans le *tandrouhou* d'osier, où elles achevaient de mourir. Son horizon était borné par l'autre rive des lagunes, du côté où le soleil se lève, et du côté où il se couche, par une forêt touffue, qui commençait aussitôt après la prairie, sur les pentes d'une colline qu'elle n'avait jamais gravie. Elle était parfaitement heureuse, d'un bonheur animal. Elle ne gardait que le souvenir de deux malheurs dans son existence puérile : une fois, une grande nasse de pêche séchait au soleil ; avec des enfants de son âge, elle avait joué à faire *sakafo* et *petraka* dans la maison des poissons ; mais son père, en criant, était venu les chasser, et il avait voulu la battre, car les bêtes de l'eau n'entrent jamais plus, d'après les croyances des ancêtres, dans une nasse qui a servi de jouet à des enfants ; il avait fallu brûler la grande machine et en fabriquer une neuve. Un autre jour la petite, seule dans la case, avait très faim ; des racines de manioc restaient sur les pierres noires du foyer ; elle s'était mise à en manger, sans penser à mal ; sa mère, rentrant, l'avait surprise et grondée bien fort :

« Oh ! c'est fady, fady ! Qu'est-ce que tu as fait, ma Ranirina ? Quand une petite fille mange les choses déposées sur le *toukou*, jamais elle ne trouve de mari ! Dry ! Pauvre Ranirina ! »

Et l'enfant, sans comprendre, avait crié d'effroi, en voyant sa maman pleurer.

À dix ans, elle apprit les jeux d'amour avec de petits garçons, un peu plus âgés qu'elle ; lorsqu'elle connut la volupté de l'acte, elle ne refusa point les étreintes des hommes, qui l'entraînaient parfois, au hasard des rencontres, dans l'ombre d'une case.

Aucun étranger ne passait dans le village, situé près d'une lagune peu profonde, séparée par des bancs de sable du grand lac. Or voici que d'importants changements eurent lieu dans le pays. Des hommes blancs, venus d'au delà les mers, s'étaient emparés de la terre des Houves et de celle des Betsimisaraka ; ils étaient arrivés en grand nombre par la route des bourjanes, de l'autre côté des lagunes ; ils avaient creusé les bancs de sable qui séparaient du grand lac les domaines de pêche du village ; ils avaient ouvert des canaux à travers les Pangalanes, relié par des chemins d'eau toutes les rivières et tous les lacs de la côte. Les pirogues pouvaient aller maintenant d'Ivoudrou à Andevourantou. Les vazaha, en un jour, faisaient ce long trajet, sur d'énormes bateaux en fer, hauts comme des maisons et qui marchaient tout seuls, en crachant de la fumée. Deux fois par semaine, ces bateaux s'arrêtaient au village de Ranirina. Les vazaha en descendaient pour se promener, ils semblaient n'avoir rien vu de leur vie, ils tournaient autour de toutes les cases, regardaient à l'intérieur, riaient des choses les plus simples, examinaient avec une curiosité fort impolie les hommes et les femmes Betsimisaraka. Puis ils se rembarquaient.

Les premiers temps, dès que la chaloupe était signalée, tout le monde se sauvait dans la brousse. Peu à peu, on s'habitua aux étrangers. Comme ils ne faisaient aucun mal, qu'ils achetaient des bananes et des ananas, on finit par rester dans les cases quand ils venaient. On s'enferma d'abord, puis on n'y fit plus aucune attention. Même Ranirina aimait leur présence, se sentant admirée et désirée par eux.

Elle réalisait maintenant toute la beauté de sa race : ses grands yeux, sous les cils épais, mettaient des blancheurs lumineuses dans le bronze de son teint ; les coques tirebouchonnées de sa chevelure, rehaussées sur les tempes de deux rosaces en accroche-cœur, encadraient merveilleusement son visage rieur, et lui donnaient une expression coquette et maniérée. Tout exagérait en elle la sexualité : les seins opulents et fermes, les hanches larges, la taille ronde, un peu courte, les lèvres sensuelles, les oreilles petites et charnues ; l'*akandzou* moulait sa jeune poitrine et tombait en plis raides jusqu'à ses pieds nus ; lorsqu'elle s'avancait en ramenant sur l'épaule les plis harmonieux du lamba, ses reins cambrés donnaient à sa démarche une grâce voluptueuse.

Certains jours passaient sur la chaloupe des femmes betsimisaraka avec de beaux *akandzou* brodés, des lambas ornés de dessins multico-

lores, de larges chapeaux de paille attachés par des rubans de soie ; elles avaient aux poignets des bracelets d'argent et des perles aux oreilles : c'étaient des filles d'Andevourantou, pauvres naguère, devenues riches : elles avaient suivi à Tamatave des vazaha généreux ; de temps en temps elles revenaient faire un séjour dans leurs familles. Ranirina les voyait passer avec envie. Maintenant elle s'ennuyait dans son village. Chaque fois qu'arrivait la chaloupe, elle avait la nostalgie d'une vie inconnue, dont le mystère l'attirait. Quand le bateau sifflait, avant de repartir, elle fermait les yeux et assistait en pensée à son propre départ. Elle se voyait assise à l'arrière du Mahatsara, regardant les rives connues des lagunes, puis les bords inconnus des grands lacs, traversant des lacs encore, des lagunes et des canaux ; elle rêvait de Tamatave, l'immense village aux cases innombrables, bâties en bois, en pierre et en briques par les vazaha, avec une longue rue toute bordée de magasins, où les Indiens vendent des étoffes, des vêtements, des bijoux. Quand elle rouvrait les yeux, la chaloupe était loin, au delà des bancs de sable, emportant son rêve. Les ondulations mêmes qui ridaient la surface des lagunes s'étaient effacées déjà, et Ranirina s'en retournait vers la case paternelle, en proie à une vague tristesse. Elle écoutait avec une joie mêlée de dépit les propos des vazaha qui lui offraient en riant de l'épouser et de l'emmener avec eux vers leurs villes lointaines. Un surtout la regardait avec des yeux pleins de désirs ; souvent Ranirina pensait à lui. Il passait régulièrement, étant commissaire à bord de la chaloupe ; il venait droit au lieu où il savait la trouver ; quand elle était allée travailler aux rizières, il s'enquérissait d'elle auprès des femmes du village. Brusquement, un jour, elle décida de le suivre, et, comme il lui demandait en la quittant :

— Quand pars-tu avec moi, petite Ranirina ?

— Demain, répondit-elle sans hésiter.

— Bien vrai ?

— Oui.

Il rougit de plaisir, à la façon des blancs ; lorsque la chaloupe partit, il lui criait encore, penché à l'arrière pour la voir plus longtemps :

— À demain, Ranirina.

Elle s'en fut prévenir ses parents. Maintenant que la chose était presque faite, elle n'en éprouvait pas le contentement attendu. Au contraire elle se sentait triste à l'idée de quitter ses parents, ses compagnes, son village. Son père et sa mère lui soufflèrent de l'eau à la figure, selon le rite des ancêtres, en lui souhaitant toutes sortes de prospérités. Sa ma-

man était très joyeuse de la savoir casée ; car elle savait qu'au village sa fille ne devait point trouver de mari, depuis le jour où, toute petite, elle avait violé le fady, en mangeant les racines de manioc laissées sur la pierre du foyer.

Le lendemain, Ranirina partit. Elle vit Tamatave, les grandes cases en pierre des vazaha, les magasins du Louvre, et les boutiques indiennes ou chinoises, pleines de tout ce que peuvent désirer les femmes. Elle connut les fatigues et les délices de l'oisiveté, les promenades en pousse-pousse dans les rues ombreuses, ou sur les boulevards plantés de cocotiers et saturés d'air marin. Elle ne demeura pas longtemps avec son premier mari vazaha, bientôt lassé, elle en eut un autre, puis un autre encore, puis beaucoup, ensemble ou les uns après les autres.

Mais cette vie de noce ne lui plaisait guère ; elle était prête à rester indéfiniment dans la case du premier qui voudrait bien la garder. Elle le trouva enfin. C'était un étranger d'une autre race que les Français, avec des cheveux raides aussi jaunes que la chair d'une mangue, une peau rouge comme le poisson du corail, et des yeux bleus. Employé d'une factorerie allemande, sérieux et rangé, il sortait et rentrait à des heures régulières, accomplissait ponctuellement, avec une sérénité un peu puérile, tous les actes de la vie ; il se mit à aimer Ranirina d'une passion calme et entêtée comme sa personne.

Elle tenait la maison en ménagère méticuleuse et entendue, comme sont toutes les Betsimisaraka ; lui retrouvait en elle les qualités des femmes de sa race, leur humeur égale et passive, avec peut-être un peu plus de gaieté dans le gemüth cher à tout Allemand. Parfois Ranirina regrettait la joie de vivre tumultueuse de ses compagnons d'antan, mais elle sacrifiait volontiers quelques heures de plaisir à la tranquillité de sa vie. Elle faisait elle-même le marché, défendait sou à sou, contre l'avidité des fournisseurs, la bourse du ménage, et tenait la case avec une propreté toute betsimisaraka. Cela dura deux ans, après quoi l'Allemand désolé lui dit un jour qu'il allait retourner dans son pays pour entrer définitivement dans la maison de commerce de son père. Ranirina eut une crise de désespoir sauvage ; pendant des heures elle gémit comme une bête blessée ; le sensible Allemand ne put supporter cette douleur, qu'il partageait du reste ; il pria sa famille, sous prétexte d'expérience commerciale, de lui accorder une troisième année. Il l'obtint.

Leur vie paisible reprit. Parfois le vazaha souhaitait de la voir continuer toujours ; quand la ramatou, à l'heure de la sieste, se blottissait auprès de lui, appuyant sa joue fraîche et veloutée contre la main de son amant, il bornait son idéal aux voluptés simples que lui offrait Tamatave. Quant à Ranirina, insouciant, elle ne songeait plus à l'échéance du dé-

part. Un jour elle regardait le grand manguier du jardin, paré de tiges roses aux fleurs épanouies, et elle regrettait que l'époque ne fût pas venue encore des mangues à la pulpe savoureuse. Soudain l'affreuse idée se fixa de nouveau dans son cerveau d'enfant : *il* devait s'en aller pour toujours vers sa terre lointaine, quand les mangues seraient mûres. Elle ne lui dit rien, mais devint brusquement mélancolique et indifférente à tout. L'Allemand, hanté de la même obsession, perdit courage devant cette douleur et dit ses projets. Il avait supplié ses parents de lui donner la succursale de Tamatave, de l'y laisser à jamais. Ranirina, avec sa mobilité habituelle, fut vite consolée. Quelques jours plus tard, le courrier apporta d'Allemagne la réponse : le père reprochait au fils son ingratitude envers la patrie allemande et envers lui-même ; il avait bien gagné de se reposer un peu vers ses vieux jours et il voulait que le nom des Schwarz continuât à figurer le premier dans la raison sociale de la maison ; il sommait donc son fils de rentrer à Hamburg à la date fixée et demandait par câble un accusé de réception de sa lettre. Le jeune Allemand, discipliné, câbla qu'il rentrait.

À partir de ce moment, son égoïsme masculin et sa froideur germanique contribuèrent ensemble à le débarrasser de son amour, devenu pour lui une gêne. La lettre paternelle avait réveillé dans son cœur les tendresses familiales endormies ; il fut pris, comme un enfant, du *heimweh*. Il s'entêta dans la volonté de briser les liens qui l'attachaient à « sa petite sauvage », et il y réussit. En quelques jours, elle lui devint presque indifférente. Gauche et maladroit, dépourvu de tact, il ne sut pas le lui cacher ; Ranirina, avec l'espèce d'intuition qu'ont les femmes de toutes races des sentiments de l'amour, eut conscience et se jugea perdue. Elle en éprouva non pas une douleur réfléchie, mais une souffrance presque physique, pareille à celle d'un animal, dont les conditions d'existence sont brutalement changées et qui meurt de ne pouvoir s'adapter, sans savoir pourquoi. Par un de ces obscurs phénomènes psychiques, qui, dans les limbes de la conscience, lient l'amour à la mort, et font que le rut est proche du meurtre, qui dans la série animale pousse certains êtres à s'entretuer après l'acte, et dans la série humaine explique les crimes passionnels, Ranirina conçut la pensée de faire mourir le vazaha qu'elle aimait. Son amour démesurément grandi avait pris la teinte sombre de la haine, et, par désir exaspéré de la possession définitive, elle voulut le meurtre.

Un soir, prostrée dans une chaise en bambou, sous la varangue, elle regardait, comme le jour où elle avait connu son destin, le grand manguier dans le jardin touffu. Déjà les mangues vertes étaient grosses comme des œufs. Elle comprit que le temps était venu. Pendant le dîner, elle dit au vazaha qu'elle irait le lendemain à son village natal, pour assister au sacrifice d'un bœuf en l'honneur des morts ancestraux. Or, dans les

cases au bord des lagunes, on ne préparait aucun sacrifice, mais Ranirina, à peine débarquée, courut chez l'*oumbiasy*, le vieillard redouté qui connaissait les *oudy* et les *fanafoudy*, les secrets de la vie et de la mort. Elle avait emporté beaucoup de piastres pour tenter la cupidité du vieux. Il en exigea dix en échange de la substance qui fait mourir sûrement, sans que les *vazaha* puissent reconnaître les traces du poison. C'était un peu de poudre couleur d'ocre claire, l'écorce râpée de l'arbre *rehiba*, sur laquelle l'*oumbiasy* avait prononcé les paroles d'imprécation. La femme, de retour à Tamatave, en préparant le cocktail, la versa dans le verre de son amant. Rien ne se manifesta pendant dix jours, et Ranirina crut que l'*oumbiasy* l'avait trompée ; mais, le onzième jour, Schwarz, dans son bureau, fut pris d'une sorte de crise tétanique horrible ; il se roulait à terre en hurlant et crispait les mâchoires comme pour mordre. Le médecin appelé reconnut immédiatement les symptômes de la rage, et ne put ordonner que des stupéfiants. Il y avait eu, quelques mois plus tôt, des chiens enragés dans le pays. Les amis de Schwarz, interrogés, étaient sûrs que l'Allemand n'avait pas été mordu, mais ne pouvaient affirmer qu'il n'eût pas été léché par quelque chien ou griffé par quelque chat. De plus un *babakoutou* avait disparu de la maison, quelques jours auparavant ; or les lémuriens prennent très facilement la rage. Tout semblait s'expliquer. On cacha au malheureux l'affreuse maladie dont il était atteint, et la morphine lui évita l'excès de la souffrance. Après la première crise, dans la demi-conscience que lui laissaient les stupéfiants, il appela ses amis, leur parla d'une façon incohérente de son enfance, de son départ, de ses parents. Toujours il voulait chasser Ranirina, il la repoussait quand elle s'approchait de lui, il criait qu'à cause d'elle, parce qu'il l'avait aimée trop longtemps, il ne reverrait plus son père et sa mère, et l'Allemagne. Puis, dans la prostration qui précéda la crise finale il tendait les bras vers la mer, en murmurant que le Zanzibar était sur rade : ses yeux extatiques voyaient la coque blanche et rouge du navire qui devait l'emporter vers la ville hanséatique. Puis il ne se crut plus à Tamatave, mais dans une petite chambre bien connue de la Schmiedenstrasse, à Hambourg, sa chambre d'enfant et de jeune homme. Rien n'y était changé. Par la fenêtre carrée on apercevait le haut toit en ételles grises de la maison d'en face ; au-dessus du lit était accrochée, dans un cadre noir, une chromo en couleurs représentant la cathédrale de Cologne. Il allait mourir ; sa mère, avec ses cheveux gris serrés sur les tempes, était assise près du lit et de ses deux mains serrait sa main à lui, en pleurant. Il se réveilla et sentit en effet deux petites mains douces qui emprisonnaient la sienne. Il ouvrit les yeux, mais ne reconnut pas la chambre. En face de lui, une large baie s'ouvrait sur un fouillis d'arbres et de plantes. Une femme à la peau de bronze, aux cheveux étrangement tirebouchonnés, sanglotait en tenant sa main. Il la repoussa avec horreur, les yeux dilatés par la crise proche. Le médecin fit de suite une nouvelle piqûre de mor-

phine ; quelques heures après, il annonça au consul la mort de son compatriote et lui laissa le soin de prévenir la famille avec les ménagements d'usage.

Ranirina partit le lendemain ; aucun vazaha ne sut jamais ce qu'elle était devenue.

L'amant de la reine

L'administrateur Rochard, chef du district du Ménabé occidental, s'ingéniait pour amuser la reine sakalave Kalou, venue de si loin, du fond de la brousse, saluer le gouverneur général en tournée. C'était une jolie idylle australe que l'histoire de cette reine. Jadis, quand, toute jeune encore, elle grandissait en beauté au village de Makarainga, un explorateur français venu du Ménabé s'était arrêté quelques jours dans son pays. À cette époque elle ne s'abritait pas encore sous le parasol rouge, insigne de la royauté ; insouciante et heureuse, elle jouait ou chantait avec les femmes du *lapa* paternel, et offrait la fleur de ses quinze ans aux jeunes hommes les plus beaux de sa tribu. Jamais elle n'avait vu de vazaha. Elle trouva le premier fort à son goût, et le dit ingénument à son père le *mpandzaka*. Les filles de race noble, en terre sakalave, sont maîtresses de leur corps : on logea l'étranger dans la case de Kalou, et il connut l'amour d'une princesse.

Quelques années plus tard, Kalou devint reine. Elle choisit pour prince consort un Comorien, métissé d'Arabe, instruit dans la religion de l'Islam. Il savait fabriquer des oudy de toute espèce qu'il vendait fort cher aux Malgaches. Comme il n'était pas de sa caste, elle gardait toute son indépendance de femme et de reine ; l'époux ne servait guère qu'à faire prospérer les intérêts de la maison et de la dynastie.

Or Kalou avait gardé au fond de sa chair un souvenir troublant du trop bref séjour de l'explorateur. Quand les Français vinrent à Madagascar pour prendre la terre de Ranavalouna III^e et qu'ils entrèrent dans le pays sakalave, la reine de Makarainga leur envoya comme auxiliaires cent hommes armés de fusils et mille hommes armés de sagaies. Bientôt les *mpandzaka* ses voisins se révoltèrent contre les nouveaux maîtres de la Terre-Rouge ; mais elle demeura toujours fidèle à l'alliance qu'elle avait choisie ; et, grâce à son influence, le roi Tsialaza, son cousin, resta, lui aussi, attaché à la cause française. La conquête finie, Kalou, en récompense de ses services, garda la royauté, quoique officiellement elle n'eût que le titre de gouverneur principal indigène.

Or, comme elle aimait les vazaha, jamais elle ne manquait une occasion de se rencontrer avec eux. Elle vint donc à Vouhilava, chef-lieu du district, au passage du gouverneur général. Un cortège pittoresque l'accompagnait. Quarante femmes ou filles des notables de son royaume,

choisies parmi les plus belles et les plus riches, marchaient derrière elle, parées pour la circonstance de bijoux précieux et de lambas éclatants.

L'administrateur installa toute la suite dans l'école, et la reine dans le gîte d'étapes, sommairement meublé. Tout Vouhilava, depuis huit jours, se dépensait en fiévreux préparatifs pour la réception du chef de la colonie ; jamais un gouverneur général n'était passé dans ce district lointain : il s'agissait de trouver des distractions suffisantes pour remplir une journée officielle ; le programme comporterait la visite de l'hôpital, de la maternité, de la prison, de l'école, la promenade dans les rues, proprement balayées, du village indigène. Ensuite le déjeuner mènerait jusqu'à trois heures. Mais après ? L'administrateur était fort embarrassé pour l'emploi de l'après-midi ; décemment il ne pouvait guère proposer deux heures de sieste au grand chef. L'arrivée de Kalou le tirait d'affaire : elle et son cortège de ramatous sakalaves fourniraient à la fête un numéro sensationnel.

Le gouverneur fit son entrée le lendemain vers dix heures ; contrairement à l'attente générale, il ne s'arrêta que trois heures, et, après un déjeuner hâtif, partit pour visiter la vanillerie du principal colon du district, à vingt kilomètres.

La déception fut grande. L'administrateur surtout était dans le désespoir. C'est à peine s'il avait pu s'entretenir avec le gouverneur. Celui-ci n'avait pas voulu voir les ramatous sakalaves ; il hésitait même à donner audience à Kalou. Mais le chef de sa maison militaire lui rappela les services rendus par cette reine à la cause française, et il consentit à ce qu'elle lui fût présentée.

Kalou s'était parée avec une coquetterie royale. Elle avait revêtu un akandzou brodé à Tananarive, par-dessus lequel était drapé un lamba de soie orange, à grands ramages ; à ses chevilles sonnaient des anneaux d'or ; elle portait au cou un lourd collier indien, à trois rangs, et, suspendues à une ficelle crasseuse en fibres d'aloès, les amulettes de ses pères, des dents de caïman creusées, pleines d'ingrédients bizarres, des morceaux de bois et de racines sacrées, de petites figurines d'argent, des pierres rares, agates ou porphyres, de minuscules sacs en peau contenant les oudy efficaces. Au-dessous, sur sa poitrine opulente, elle avait attaché l'Étoile d'Anjouan, le Croissant de la Grande-Comore, et, entre les deux, la croix d'officier d'Académie et celle du Mérite agricole, généreusement octroyées par le gouvernement de la République pour la solde des onze cents guerriers mis à notre disposition.

Elle entra, conduite par l'administrateur. Le gouverneur général se leva, lui serra la main, la fit asseoir dans un fauteuil. L'administrateur

prit une chaise. L'interprète houe resta debout entre eux deux. Le gouverneur, dans la langue des vazaha, fit un court kabary, que l'interprète traduisit aussitôt ; Kalou ne savait pas le français, mais le dialecte houe ne lui était guère familier non plus. Elle comprit tout juste qu'il était question de la guerre et des 1.100 Sakalaves, qu'on la remerciait des services rendus à la France. Elle répondit très simplement que le fandzakana et le gouverneur général étaient son père et sa mère. Le gouverneur se leva, lui serra de nouveau la main, lui remit un sac de 100 piastres, et elle sortit accompagnée de l'administrateur. Elle était contente, quoiqu'un peu ahurie. Elle s'attendait à autre chose. Quoi ? Elle n'aurait su le dire. Les résultats de l'entrevue flattaient sa vanité, mais elle restait extraordinairement déçue par les détails matériels de l'audience. D'avance elle s'était figuré le grand chef des vazaha comme un bel homme, à la figure énergique, à la grande barbe noire. Il devait être d'aspect imposant, porter un costume tout brodé d'or et un turban vert enrichi de pierreries, pareil à celui des sultans comoriens. Quelle désillusion elle avait eue en voyant un petit homme vieux et malingre, d'aspect chétif, d'expression lasse et triste. Son habit kaki, avec des boutons jaunes et quelques broderies, ne le distinguait pas sensiblement d'un administrateur ; il n'avait auprès de lui ni soldats, ni femmes, ni conseillers ; le moindre roitelet sakalave était certes plus imposant.

Kalou n'en revenait pas ; elle rentra toute songeuse. Mais les mauvaises impressions s'effaçaient vite chez elle. Quand ses suivantes lui demandèrent comment s'était passée l'entrevue, elle donna force détails suggérés par son imagination, et aussi flatteurs pour sa personne que pour sa dignité de reine.

Le gouverneur, en partant, avait recommandé au chef du district les plus grands ménagements envers Kalou. Toute la famille de cette reine avait une grosse situation dans le territoire sakalave ; il importait que la France continuât d'en bénéficier.

— Amusez-la, tant qu'elle restera chez vous, et faites qu'elle retourne satisfaite dans son pays.

Or, après le départ du gouverneur, Rochard songeait à la mission qu'on lui avait confiée : amuser Kalou. C'était à la fois facile et très difficile. La reine ne devait pas être exigeante en fait de distraction, encore fallait-il connaître ses goûts.

Le lendemain, dès sept heures, on la vit paraître à la Résidence, suivie de ses quarante femmes. Sous la longue varangue en terrasse, elles s'installèrent, la *mpandzaka* sur un fauteuil en zouzourou, les femmes et les parentes accroupies sur les dalles fraîches dans un chatoyant dé-

sordre. Rochard était encore au lit : il se dépêcha de s'habiller et accourut. Kalou accepta une tasse de café noir et des tranches de pain grillé. Ses femmes chantèrent, d'un ton un peu nasillard et en battant des mains pour marquer la mesure, un chant monotone sur une mélodie très simple ; les paroles étaient des salutations, indéfiniment répétées, des vœux de prospérité et de bonheur. Sur le même thème banal, une chanteuse improvisait des variations faciles, en saluant nommément la France, le gouverneur général, le grand vazaha chef de la province, et l'administrateur, chef du district ; les autres femmes reprenaient en chœur. Rochard offrit un peu de sirop et des petits beurres, qu'on agréa. Il y eut encore des chants, puis des danses lentes et graves, avec de souples mouvements des doigts et des mains, les bras restant immobiles. L'administrateur risqua une absinthe ou un whisky soda : l'absinthe fut préférée.

À onze heures, Kalou partit avec son cortège. Sa tante marchait derrière elle, portant au-dessus de la tête royale le parasol rouge ; deux jeunes Sakalaves, à ses côtés, agitaient doucement des éventails indiens en plumes, achetés à des marchands de Zanzibar.

À une heure, l'administrateur les vit revenir avec la même pompe. Il avait réservé pour l'après-midi le gramophone, qui obtint un succès inespéré et durable. On ne rentra l'instrument qu'à six heures du soir. Kalou ne parlait pas de quitter Vouhilava. Le lendemain matin, elle resta chez elle. Rochard alla lui rendre visite. Après quelques instants de causerie, il demanda si elle avait un souhait à formuler. Le gouverneur général avait ordonné de lui faire plaisir en tout ; elle n'avait donc qu'à parler, qu'à exprimer un désir.

— Je veux, dit très simplement la reine, que tu m'envoies un vazaha pour dormir avec moi ce soir.

L'administrateur ne s'attendait guère à pareille fantaisie ; mais on devient philosophe à force de vivre dans la brousse, et on apprend à ne s'étonner de rien. Il déclara que les désirs de la reine seraient satisfaits ; pourtant, de peur qu'elle n'en exprimât d'autres, il rentra chez lui et s'assit dans son fauteuil pour réfléchir à la situation. Sur ses lèvres errait un sourire qui pouvait passer pour une grimace. L'idée de la reine l'amusait beaucoup ; l'issue de l'aventure l'inquiétait un peu. Il connaissait l'histoire de l'explorateur français, premier amant vazaha de Kalou ; il savait que, depuis, la reine avait offert pendant quinze ans à un certain nombre d'officiers et de fonctionnaires une hospitalité écossaise. Mais Kalou avait trente ans, la maturité pour une Sakalave ; sa vie royalement oisive avait favorisé le développement de son système adipeux ; sa beauté, jadis célèbre, était très dissimulée par l'opulence de ses formes. Évi-

demment elle pouvait encore trouver preneur, mais la demande risquait d'être inférieure à l'offre.

— Comment faire ? Comment faire ? se disait l'administrateur.

Manquer de parole à la reine, c'était la mécontenter, désobéir aux instructions du gouverneur général, risquer de compromettre nos relations amicales avec plusieurs tribus. D'autre part, à qui confier cette... mission ? Rochard, dans la brousse, croyait avoir fait l'apprentissage de tous les métiers : il avait été magistrat, marchand, maître d'école, chef de guerre, avocat, jardinier, ingénieur, maçon ; il se jugeait prêt à n'importe quelle éventualité ; mais ce jour, tout de même, lui réservait une surprise. Plus il réfléchissait, plus il était embarrassé, et le caprice de Kalou lui semblait de moins en moins drôle.

Mentalement il passa en revue la population masculine européenne du chef-lieu du district. En fonctionnaire respectueux de la hiérarchie, il commença par lui-même, et il s'élimina de suite, d'abord en sa qualité d'homme marié, puis par un obscur et inconscient dédain des charmes de Kalou, enfin en raison de la jalousie connue et pour lui redoutable de son épouse. Venait ensuite le médecin inspecteur du district, un jeune aide-major, célibataire, fringant, très amateur de ramatous : malheureusement il venait de partir en tournée le matin même. L'adjoint des Services civils, gérant de la Caisse d'Avances, faisait profession de mépriser les femmes indigènes ; jamais, disait-il, malgré de nombreuses expériences, il n'avait pu s'y habituer ; aussi vivait-il avec une créole plus âgée que lui, sale et laide, qui l'avait parfaitement domestiqué. Le garde de milice, bon gros bourgeois placide, était marié ; il s'occupait exclusivement de ses enfants et des légumes de son jardin ; Rochard eut presque le fou rire à l'idée de lui faire des propositions déshonnêtes. Il y avait encore un petit commis créole, joli garçon frisé, mais aussi teinté qu'un Sakalave ; c'eût été faire injure à Kalou que de le lui offrir.

— Ça nègre, pas vazaha, eût-elle répondu.

Restait le Grec (était-ce bien un vazaha ?), trop sordide et trop déconsidéré parmi les indigènes pour entrer en ligne, et le colon du chef-lieu, un vieux Franc-Comtois de soixante-cinq ans, très brave homme, mais physiquement impossible.

La perplexité de Rochard allait croissant. Après mûre réflexion, il résolut de risquer une tentative auprès de l'adjoint des services civils. On le reçut fort mal.

— Monsieur l'Administrateur, je suis étonné, pour ne pas dire plus, de votre démarche. Considérez-vous que le trav..., que l'occupation que vous me proposez, rentre dans le service officiel ?

Et, sur un signe de dénégation effarée de son chef, il ajouta :

— Alors vous me permettez de me retirer sous ma tente. Je crois du reste n'avoir jamais caché la répulsion physique et morale que m'inspirent les négresses.

Machinalement l'administrateur se dirigea vers le logis du garde de milice, son dernier espoir. À la porte, il hésita encore, puis se décida. Le garde était dans son jardin, en train de surveiller la croissance de jeunes ananas. Il se mit tout de suite en devoir d'expliquer ce qui, dès leur plus tendre enfance, distinguait les ananas Victoria de ceux d'espèce inférieure. Rochard n'osa même pas risquer une allusion à l'affaire qui le tracassait, et s'en fut.

Il commençait à être sérieusement inquiet. Plusieurs individus qui voulaient lui parler, furent rabroués vertement. Les deux mains croisées derrière la tête, il se plongea dans de nouvelles et inutiles méditations. Le seul homme désigné, le jeune docteur, était absent. Que faire ?

Il avait beau chercher, il ne voyait plus qu'un candidat possible, ou plutôt une victime : lui-même. « Je me dévouerai donc, s'il le faut », pensait-il. Or il manquait de conviction : Kalou séduisante l'eût moins épouvané ; mais cette grosse Sakalave ne lui disait rien du tout. Douze ans plus tôt, peut-être... Et, pour se donner du courage, il évoquait une Kalou jeune, élancée et fine, beau fruit d'amour cueilli jadis par l'explorateur. Du moment qu'il se décidait à tromper sa femme (Dieu sait à quelles disputes, à quelle vie d'enfer il allait s'exposer !) il eût souhaité d'y prendre au moins un peu de plaisir. Quelle dérision ! Il s'agissait bien de plaisir ! N'était-ce point une corvée de service, tout simplement, qu'il assumait !

Résigné, sans aucun enthousiasme pour les appas plantureux de M^{me} Kalou, il se préparait en esprit au sacrifice, quand il entendit frapper à sa porte et vit entrer le jeune aide-major, providentiellement revenu de sa tournée :

— Vous ! C'est vous ! Par quel hasard sitôt de retour ?

— Mon cheval s'est blessé au garrot. Je n'ai pas pu continuer mon voyage, et me voilà.

— Vous pouvez dire que vous arrivez à propos. J'avais de vous un besoin urgent.

— Quelqu'un de malade ?

— Non, pas précisément. Ce n'est pas de soins médicaux qu'il s'agit.

— Vous m'intriguez...

— Eh bien ! voici. Je n'irai pas par quatre chemins. Vous êtes un ramatouisant convaincu, vous devez approcher des mille et trois, ô Don Juan austral ! Or je vous propose un numéro point banal pour votre collection.

— Cet exorde insinuant n'est pas pour me déplaire. Continuez...

— Ne vous emballez pas, jeune homme. Connaissez-vous Kalou ?

— Kalou ? La reine Kalou ? La grosse Kalou ? Ce n'est pas elle que vous prétendez m'offrir, je suppose ?

L'administrateur frémit. Ça n'allait pas marcher tout seul. Il exposa au docteur tous les détails de l'affaire, pourquoi il était impossible de ne pas déférer au désir de la reine, comment la Providence l'avait ramené juste à point...

— Elle fait un joli métier, la Providence, et vous aussi, M. l'Administrateur.

— Enfin, il n'y a que vous de possible. Vous ne me voyez pas envoyant à Kalou le Grec Pappadopoulos ou le vieux père Martial. Et puis, elle n'est pas si mal que ça, vous savez. Elle a de très beaux restes.

— Merci pour les restes.

— Enfin, c'est une reine, après tout. Je suis sûr que vous n'en avez jamais eue, de reine.

— C'est vrai.

— Quand vous raconterez ça en France, ça ne sera pas banal, ça vous posera tout de suite.

— Enjôleur ! Vous me prenez par la vanité !

— Et je fais appel à votre dévouement ! Le gouverneur général m'a dit de ne rien refuser à Kalou.

— Alors c'est une mission officielle que vous me confiez. Je marche en service commandé. Ne trouvez-vous pas que c'est drôle ?

— Affaire de service, vous l'avez dit. Je vous proposerai pour l'Anjouan.

— Je serais curieux de savoir comment vous motiverez votre proposition ?

— C'est bien simple : Services exceptionnels, a mené à bonne fin des négociations délicates avec la reine sakalave Kalou, et a contribué efficacement à maintenir dans le pays le prestige du nom français.

— Vous me désarmez. Je marche. Mais... sous quel prétexte me présenterai-je ? Je ne peux pas, comme ça, de but en blanc...

— Je ferai dire à la reine que, l'ayant sue un peu souffrante hier, je vous envoie la visiter dès votre retour. Ce sera l'entrée en matière. Après, vous vous débrouillerez.

Il se débrouilla si bien qu'il dut repartir le surlendemain en tournée, pour décider Kalou à regagner son royaume.

Le sorcier d'Ambouhidzanaka

Sur l'emplacement de l'ancien Rouva d'Ambouhidzanaka, Rakoutoumanga creusait un silo à riz. Le torse et la tête nus sous le grand soleil, le lamba roulé et noué autour des reins, il s'escrimait à coups d'angady sur la dure latérite ; la sueur coulait à grosses gouttes de ses épaules et de sa poitrine. Il s'arrêta pour se reposer un peu, s'accroupit à l'ombre d'un pan de mur ruiné, assis sur ses talons à la mode malgache. Ses pensées étaient moroses, comme il convenait à un vieil homme, contempteur de l'époque présente. Il songeait avec amertume au temps de sa jeunesse, aux profits que lui rapportait, sous les anciens rois, l'exercice de son métier d'oumbiasy. Jadis possesseur de troupeaux de bœufs, de vastes rizières, de nombreux esclaves, il avait été ruiné par les guerres, les famines, surtout par la venue des étrangers blancs qui avaient bouleversé le pays. Lui, le descendant des chefs du village, il était réduit à travailler de ses mains sa rizière, à creuser un silo, pendant que son fils faisait le commerce dans le sud, chez les Betsileo et jusque chez les Tanala, habitants de la grande forêt.

Le Rouva construit par ses ancêtres était en ruines ; les vieux seuls se rappelaient le temps où les cases en bois des Andriana alignaient leurs hauts pignons sur les quatre faces de l'enceinte ; aujourd'hui les fils des esclaves ou des Houves bâtissaient pêle-mêle leurs maisons en briques crues sur l'emplacement jadis réservé aux enfants des nobles ; les racines des *aviavy*, peu à peu, avaient disjoint les pierres du mur : par les brèches ouvertes, toute la force, toutes les traditions, toutes les coutumes des Imériniens avaient coulé, glissé, disparu. Lui Rakoutoumanga, fils de Ralambou, fils d'Andriamanantany, on le respectait encore parce qu'il était l'arrière-neveu d'Andrianampouinimerina ; on le redoutait aussi parce qu'il savait les secrets terribles transmis par les aïeux ; il connaissait les herbes et les fruits qui guérissent ou qui tuent, les incantations capables d'attirer sur une case ou d'en détourner la colère des razana.

Or voici que les étrangers blancs, les vazaha maudits, non contents de mettre en liberté les esclaves, d'enlever les bœufs des nobles, de prendre leurs rizières, avaient interdit d'observer les coutumes anciennes pour vider les querelles et guérir les maladies. Il fallait se cacher pour faire le sikidy, délivrer un ensorcelé, enlever l'impureté d'un homme ou d'une demeure. Au lieu de recevoir, comme autrefois, un mouton ou un bœuf, pour prix de son intercession, il se contentait d'un quart de piastre, trop heureux si on ne marchandait pas ses services. Aussi avait-il perdu

tout scrupule pour exploiter la crédulité de ses compatriotes : lorsque la tradition faisait défaut, il ne se gênait pas pour inventer des oudy et des cérémonies nouvelles. Il était sincère à demi, car il se croyait inspiré par l'esprit des ancêtres et comptait être dédommagé par eux de toutes ses privations. En ce jour il était venu creuser son silo sur l'emplacement de leur ancienne case, pour mettre la récolte de l'année sous leur protection.

Péniblement, il se leva, reprit son angady, se remit à la besogne. Soudain un obstacle inattendu l'arrêta. Ce n'était pas un de ces noyaux de gneiss, entourés d'argile, comme on en rencontre souvent en Imerina, car, sous le choc du fer, le son rendu était sourd : on eût dit du bois sonnant le creux. À coups pressés il déblaya le terrain, ébrécha son angady contre une armature de fer ; en quelques minutes il dégâta la partie supérieure d'un de ces coffres indiens cerclés de métal et incrustés de pierres de couleur, comme en possédaient jadis toutes les vieilles familles des Andriana. Ses tempes battaient, le sang affluait à sa face, il fut obligé de s'appuyer sur le manche de sa bêche pour ne pas tomber : les Razana, les Ancêtres qui avaient hanté cette place, venaient d'exaucer ses vœux, en lui faisant découvrir un trésor. Il marmotta une incantation pour se rendre les Angatra propices, puis regarda avec méfiance autour de lui. Heureusement aucun des rares habitants du village n'était à proximité : les gens jeunes travaillaient aux rizières, les vieux sommeillaient dans les cases, les enfants gardaient le bétail. Il fit retomber un peu de terre dans le trou, la tassa soigneusement, et s'en alla d'un air détaché. Enfermé dans sa maison toute proche, il surveilla jusqu'au soir, par les interstices d'un volet de zouzourou, les abords de la fosse ; la nuit venue, il tendit l'oreille avec angoisse, craignant un voleur, malgré l'in vraisemblance de ses soupçons.

Quand tout fut endormi dans le village, il se glissa sur la place et, sans bruit, avec un couteau, déterra le coffre. Lorsqu'il l'eut dans sa case bien close, il fit sauter la serrure hors du bois vermoulu, souleva le couvercle, approcha la lampe de pierre où brûlait un morceau de graisse et regarda : le coffre était plein aux deux tiers de piastres noirâtres ou vert-de-grisées ; il y plongea les mains, remuant les pièces, ramenant à la surface celles du fond ; certaines étaient comme savonneuses, la plupart semblaient rongées par une lèpre noire. Il les regarda de près : la frappe était défectueuse, le métal de mauvais aloi. De suite il les reconnut fausses : presque toutes étaient à l'effigie du grand empereur qui régna chez les Français au temps d'Andrianampouinimerina. Une stupeur le prit ; longtemps il demeura immobile ; des colères lui venaient ; il avait envie de jeter sur la place le vieux coffre inutile ; puis le désespoir serrait sa gorge, il avait peine à s'empêcher de crier. Les Razana l'avaient donc trompé ; qu'avait-il fait pour devenir ainsi leur jouet ? Son cerveau superstitieux se forgeait des terreurs mystérieuses, et l'âme de tous ses

pères *oumbiasy* tremblait en sa chair. Il lutta contre la peur, toucha ses amulettes ; l'esprit de ruse et de lucre, toujours dominant chez les hommes de sa race, se réveilla en lui. Il eut l'intuition d'un échange possible de piastres fausses contre des vraies, par les mille occasions que pouvait lui fournir l'exercice de son métier d'*oumbiasy*. Désormais son parti fut pris : il enterra la cassette à fleur de terre, dans le coin nord-ouest de la case, et, s'en remettant à l'inspiration que lui enverraient les ancêtres, il s'allongea sur sa natte et s'endormit.

Le lendemain un Houve vint le chercher pour guérir un malade ; c'était un petit marchand de Boungatsara, village situé au sud d'Ambouhidzanaka, à une demi-heure de marche. L'*oumbiasy* trouva un enfant de douze à treize ans, atteint d'une fièvre bilieuse. Il ordonna les remèdes habituels, particulièrement la tisane faite avec la plante *vouafoutsy* ; de plus il recommanda au père de chercher de l'eau courante dans une marmite neuve, d'y ajouter un peu de salive de l'enfant, des rognures de ses ongles, une mèche de ses cheveux, et aussi deux piastres à l'image du grand empereur qui avait régné chez les Français au temps d'Andrianampouinimerina ; ces pièces devaient être enveloppées dans un morceau du lamba porté habituellement par le malade ; la marmite couverte serait mise sur le feu jusqu'à ce que l'eau commence à chanter, puis retirée et placée dans le Coin-des-Ancêtres, en attendant le retour du guérisseur. Le marchand houve, prudemment, s'informa du sort ultérieur des deux piastres ; le sorcier répondit qu'elles demeureraient en possession de leur légitime propriétaire ; celui-ci, tout heureux, donna un franc vingt à l'*oumbiasy* et lui en promit autant après la réussite de l'opération. Le surlendemain, l'enfant était tiré d'affaire et le sorcier venait toucher le reste de ses honoraires. Il alla prendre solennellement la marmite, la porta près du ruisseau où avait été puisée l'eau courante. Il l'y plongea, pour que fussent emportées toutes les influences morbides, quand le liquide fut renouvelé, il prit au fond du récipient les piastres enveloppées dans le morceau de lamba, défit le paquet en marmottant une invocation, substitua habilement aux deux bonnes piastres du marchand deux pièces fausses de son trésor, qu'il rendit à son client. Celui-ci, tout de suite, remarqua la différence, mais le sorcier lui dit :

— Tu vois comme tes pièces sont noires et laides ; elles ont pris toute la maladie de ton enfant et sont devenues mauvaises. Je te conseille de ne pas les garder, mais de les enterrer secrètement dans quelque coin perdu, loin de ta maison.

Ce qui fut fait.

Quelques jours après, notre homme entreprit une autre cure ; aux remèdes tirés des simples il ajouta la même cérémonie magique. Le ma-

lade malheureusement trépassa. Le sorcier ne s'embarrassa point pour si peu ; lorsqu'il mit dans la main de la veuve les deux piastres fausses, il lui dit :

— Tu vois comme tes pièces sont devenues sales et vilaines, le mal de ton mari était si fort que les piastres en sont mortes aussi. Il te faudra les enterrer avec lui dans le tombeau des ancêtres, si tu ne veux pas que de nouveaux malheurs fondent sur ta maison.

Le métier était fructueux. Rakoutoumanga l'exerça en paix plusieurs années. Chaque malade traité, avec ou sans succès, lui rapportait, outre le prix habituel, deux bonnes piastres sonnantes. Le trésor commençait à s'épuiser, tandis que les biens du sorcier s'étaient accrus de plusieurs rizières et de trois maisons, lorsqu'un événement imprévu vint troubler sa quiétude. Ses dernières victimes, moins crédules que les autres, se décidèrent à porter plainte. On fit des perquisitions chez l'*oumbiasy* ; on sonda les murs et le sol de sa case ; on découvrit le coffret indien avec les quelques piastres fausses qu'il contenait encore. Mais, les pièces n'ayant jamais été mises en circulation, on ne retint contre le vieux que le délit de sorcellerie : il fut condamné à une faible amende et à quelques mois de prison. Il subit allègrement sa peine, puis revint jouir en toute tranquillité des revenus du trésor octroyé par les ancêtres.

Le filanzane

M. l'administrateur, en tournée depuis cinq jours dans la région la moins peuplée, la plus pauvre de son district, était las de la monotonie des étapes. Il servait depuis trois ans sur les hauts plateaux, il avait parcouru maintes fois les mornes étendues désertiques de cette partie du Betsileo. C'étaient des collines rougeâtres et stériles, couvertes d'une herbe rare et jaune, hérissées d'amoncellements de rocs de gneiss, pareils à des blocs erratiques ; dans les fonds, des rizières en étages, délaissées en cette saison, retenaient un peu d'eau marécageuse, où les déjections des bœufs mettaient des traînées de moires luisantes. Les tanety succédaient aux tanety, les rizières aux rizières. De loin en loin verdissait l'oasis d'une ferme isolée, enclose dans un fossé rond bordé de cactus. La large sente rouge, dans la bouzaka, montait et descendait, franchissait les digues étroites des rizières, escaladait les pentes arrondies des collines ; et c'était ainsi pendant des heures.

M. l'administrateur s'ennuyait. Il était devenu presque insensible au charme mélancolique de ces paysages, où d'étranges oppositions se font entre les couleurs ternes du sol et la chaude lumière du ciel, où le matin s'éveille et le soir s'endort en de merveilleuses symphonies colorées. Trop souvent il avait vu se lever et se coucher le soleil au bord de ces mêmes horizons ; il n'avait ni l'imagination d'un poète, ni l'œil d'un peintre, et la propreté des gîtes d'étapes le préoccupait plus que la couleur des montagnes.

La journée avait été particulièrement monotone, en ce pays désolé, sous un soleil implacable. Pendant une heure, il s'était distrait à regarder les gens qui revenaient du marché de Saboutsy ; des fermiers drapés dans les lambas blancs, le visage caché sous les bords des grands chapeaux de paille, porteurs de longues cannes qu'ils balançaient, d'un geste héréditaire, comme des sagaies, – d'anciens esclaves à la chevelure crépue, à la peau noire, leur torse nu ruisselant de sueur sous le poids des charges, – des marchands houves avec leur pacotille, – des familles dont chaque membre portait une soubika de riz appropriée à sa taille et à sa force, – des femmes betsileo, aux larges figures bronzées, aux boucles de cheveux aplaties, tressées les unes au-dessus des autres comme de minuscules paillassons. Elles allaient d'une allure fière et souple, les reins cambrés, équilibrant sur leur tête des paniers de manioc, des corbeilles d'ananas, des régimes de bananes. Les hommes balançaient aux deux extrémités d'un bambou des cages en sparterie, pleines de poules, ou menaient de-

vant eux, avec une baguette, des dindons, des oies ou des porcs. D'autres rapportaient des nattes, des angady, des ustensiles de fer blanc, d'épaisses planches de palissandre, grossièrement taillées à coups de hache par les Tanala de la forêt.

Puis les gens s'étaient espacés davantage. Le marché était fini depuis longtemps. Maintenant plus personne ne circulait sur le sentier des bourjanés. M. l'administrateur avait recommencé à s'ennuyer ; il comptait, en manière de passe-temps, les vatoulahy, les grandes pierres commémoratives, dressées jadis par les peuples du Betsileo.

Tout à coup, en haut d'un tanety, il aperçut à une certaine distance, avançant dans le même sens que lui, une petite troupe. C'étaient des hommes qui marchaient vite, avec l'allure de bourjanés ; au-dessus d'eux quelque chose de blanc se balançait : assurément un filanzane. Aussitôt s'éveilla sa curiosité. En ce pays monotone, c'est un événement, au cours d'une étape, que de rencontrer un voyageur. On se pose de multiples questions. Est-ce un vazaha ? Peut-être le chef de la province qui vient surprendre un de ses chefs de district ? Ou un fonctionnaire de Tananarive en tournée, en mission spéciale ? Un agent des Travaux publics qui va surveiller un de ses six cents chantiers ? Ou encore un colon cherchant fortune ? Un prospecteur en quête d'un piquet à planter ? Ou tout simplement un riche Malgache, visitant quelque'une de ses propriétés ?

M. l'Administrateur, ravi d'avoir trouvé quelque chose à faire, regardait avec attention le filanzane inconnu. Était-ce un vazaha ? D'ordinaire le nombre des bourjanés permet de résoudre vite cette question. Si la troupe est nombreuse, on peut parier pour un Européen ; si le groupe est petit, c'est sans doute un indigène. Ses bourjanés à lui marchaient vite, se rapprochaient sensiblement des autres. Maintenant les porteurs, là-bas, se détachaient avec netteté sur le ciel au sommet d'une colline. Il y avait cinq bourjanés, six au plus. C'était un Malgache. Pour plus de sûreté, il s'informa près de ses hommes :

— Vazaha na malagasy atô ?

— Malagasy.

Il eut une déception, cessa de s'intéresser au lointain filanzane.

Mais, au bout de dix minutes, l'obsession lui revint de cette chose blanche, balancée sur les épaules des bourjanés, de cette chose vivante qui, d'un rythme toujours égal, filait rapidement, sans s'arrêter, disparaissait dans une dépression de terrain, puis reparait un peu plus loin, se hâtant vers un but inconnu. Cette espèce de course régulière et

toute droite du groupe articulé qu'est le filanzane en marche, cette précipitation silencieuse des fourmis humaines dans le paysage immuable avait quelque chose d'exaspérant, de presque tragique.

Son filanzane à lui gagnait visiblement sur l'autre. Dix vigoureux porteurs se relayaient à ses brancards. Maintenant il se demandait si l'inconnu était un homme ou une femme. Un grand parasol blanc l'empêchait de distinguer. On l'écarta soudain. Pas de chapeau ; une tresse noire dans le dos : c'était une femme.

Cela devenait plus intéressant. Quelle espèce de femme indigène pouvait bien voyager en filanzane sur cette route ? L'épouse légitime d'un riche marchand houve ? ou celle d'un propriétaire betsileo ? Peut-être une ramatou de Tananarive, qui était allée voir sa famille à la campagne et retournait vers son vazaha ?

Une arrière-pensée obscure se levait maintenant dans l'esprit de M. l'Administrateur, célibataire et ramatouisant. Si c'était une jolie ramatou ? Presque toutes sont faciles. Or, à l'heure qu'il était, dans cette direction, cette femme ne pouvait guère s'arrêter qu'au village de Fiadanana, où il allait lui-même. Avant, il n'y avait pas un hameau ; ensuite, le prochain village était à deux heures de marche : impossible d'y arriver de jour. Eh ! Eh ! Il faudrait voir à l'étape !

Le vazaha regardait la ramatou avec intérêt. Elle avait fermé son parasol, le ciel s'étant un peu couvert. La taille paraissait élégante. Une belle tresse noire tombait par-dessus le dossier du filanzane : ces cheveux-là, dénoués, devaient descendre presque jusqu'aux pieds. Mais le lamba blanc, rejeté par-dessus l'épaule, ne permettait pas de rien deviner du corps.

— Allons ! Vite ! Il est tard, cria-t-il à ses bourjanas.

Les hommes se mirent à courir de ce trot allongé qui leur est propre, se passant le filanzane les uns aux autres par groupes de quatre, se jetant les brancards d'épaule à épaule, sans presque ralentir l'allure, avec une légère secousse qui, pour le voyageur, se répète comme un rythme.

On gagnait ferme sur l'autre filanzane. Pourtant la femme était portée, elle aussi, par des bourjanas de profession. C'était signe que probablement ils avaient été engagés par un vazaha, car d'ordinaire les Malgaches prennent comme porteurs leurs fermiers ou leurs anciens esclaves. L'administrateur, sevré d'amour depuis cinq longues journées, s'emballait à fond. Si c'était une ramatou de vazaha, elle ne pouvait être

que jeune et jolie. La bonne fortune était assurée. Il s'agissait de rattraper la voyageuse, d'engager la conversation avec elle ; ensuite c'était presque lui faire injure que de ne pas lui donner rendez-vous pour le soir.

Les distances se rapprochaient de plus en plus. Il ressentait cette espèce de joie physique qu'on éprouve dans les chasses à courre, quand la bête va être forcée : déjà sonnait dans son cœur l'hallali d'amour. Elle avait rouvert son parasol, balancé narquoisement au rythme du trot des bourjanés. Son lamba, aux plis un peu raides, était d'une blancheur immaculée ; sur un des côtés du filanzane débordait la ruche empesée d'un jupon. Toutes ces choses blanches et propres étaient d'un bon augure. Le vazaha imaginait des dessous de dentelles, de larges entre-deux découvrant à demi une jeune poitrine ferme et bronzée. À un moment la femme ramena son jupon avec le pied ; l'administrateur vit un bout de bottine noire, qui lui parut vernie. Le grand luxe pour une ramatou !

Il n'était plus qu'à une vingtaine de mètres en arrière : enfin il allait rejoindre le filanzane malgache, voir le visage de l'inconnue. Pourvu qu'elle n'eût pas l'idée, par coquetterie, de se dissimuler derrière son ombrelle, comme elles font souvent. Bah ! Puisque aussi bien il allait lui adresser la parole, elle serait forcée de se montrer pour répondre.

Soudain, dans un creux, on rencontra une petite rivière, épandue en marécages. On la traversa sur un barrage de pierres branlantes, rendues très glissantes par l'eau. Les bourjanés de la Malgache, peu chargés, passèrent lestement, en course ; mais les siens, portant un poids beaucoup plus lourd, redoutant qu'un faux pas pût précipiter le vazaha dans le ruisseau, traversèrent lentement, avec mille précautions. Quand on fut de l'autre côté, la ramatou avait regagné au moins cinquante mètres.

— Vite ! Vite ! cria l'administrateur. Il faut arriver à Fiadanana avant la nuit !

Cette fois, en dix minutes, on eut rejoint la Malgache. Déjà ses porteurs d'avant étaient à la hauteur des bourjanés d'arrière de l'autre convoi. Cette sorte de chasse prolongée, les secousses indéfiniment répétées d'arrière en avant qu'on ressent en filanzane, le voisinage immédiat d'une personne de l'autre sexe, avaient exaspéré toute la sensibilité physique de l'administrateur ; en cette minute il désirait violemment l'inconnue. Une chaleur lui monta au visage, au moment de la regarder. Justement la ramatou, lorsqu'ils furent tout près l'un de l'autre, écarta son parasol, et tourna la tête du côté du vazaha.

C'était une très vieille femme, propre et laide.

Le gîte d'étape

Louis Fournier, ex-colon à Madagascar, racontait ses aventures, au café des Mille-Colonnes, en prenant l'apéritif.

— Oui, disait-il, on est plus en sécurité dans la brousse malgache que dans n'importe quelle grande ville de France. La nuit, on couche souvent la porte ouverte, quand ce n'est pas sans porte...

— Mais les fameux Fahavalou... observa M. Dupont, le percepteur.

— Les Fahavalou, il y a longtemps qu'ils n'existent plus. En 1906, on en conservait encore un ou deux, à Tsindzouarivou, pour les montrer aux étrangers de passage. Je les ai vus. Chaque jour ils touchaient une ration de riz que leur octroyait la munificence de l'Administration, et ils cultivaient un petit jardin devant leur case, comme des rentiers. Ils portaient le titre honorable de prisonniers politiques.

— De temps à autre, interrompit le percepteur, on lit pourtant dans le journal qu'un colon comme vous a été assassiné quelque part dans l'île.

— Je ne dis pas ; ce serait trop beau s'il n'y avait jamais de crimes. Mais à coup sûr, il y en a moins que vous ne croyez.

— Vous n'avez jamais eu peur, vous, dit le percepteur, qui n'était pas brave, quand vous couchiez comme ça tout seul, au milieu des indigènes, avec les portes ouvertes.

— Si, j'ai eu très peur, une fois. Un peu plus, ça y était ! je ne re-voyais pas la France, ni Bonneville, ni le café des Mille-Colonnes. Mais ce n'est pas un indigène, c'est un compatriote, un Français comme vous et moi, qui voulait me faire passer le goût de l'absinthe.

— Vous ne nous avez jamais raconté ça !

Louis Fournier hésita un moment ; son front se barrait d'un pli d'ennui ; il avait les yeux absents, comme quelqu'un qui regarde des choses lointaines dans le passé.

— C'est que je n'aime guère me rappeler cette histoire ; il n'y a pas beaucoup de gens qui la savent. Enfin, si vous y tenez !...

« C'était à l'époque où j'allais revenir en France, il y a bientôt dix-huit mois. Pendant six ans j'avais prospecté, comme je vous l'ai raconté maintes fois, sur les confins des provinces d'Ambousitra et de Fianarant-soua, aux abords de la grande forêt. J'avais beaucoup peiné, terriblement souffert, parcourant, à pied quelquefois, des régions désertiques, vivant à la malgache, m'arrêtant avec mes hommes pour creuser des trous d'essai, dans les alluvions, le long des ruisseaux. J'avais planté çà et là des piquets, essayé de primitives exploitations. À trois reprises, j'avais établi un touby. J'habitais, comme mes Malgaches, une case en mottes de terre, recouverte de branchages et d'herbe sèche ; je vivais là-dedans, parmi des relents d'humus et de pourriture végétale ; je trouvais que ça sentait la mort. Un couvercle de caisse, monté sur quatre piquets, me servait de table, pour la pesée de l'or. Une Malgache, ramassée n'importe où, me faisait la cuisine et dormait avec moi.

J'avais mal choisi l'emplacement de mon premier touby ; j'y gagnais vingt ou trente francs par semaine, je dus l'abandonner. Je quittai le second sur un brancard porté par quatre hommes : j'avais une bilieuse hématurique ; je restai deux mois à l'hôpital d'Ambousitra. La troisième fois j'eus la veine de tomber sur une bonne alluvion ; malgré mes six années de Madagascar, je pus encore résister au climat le temps nécessaire pour ramasser quelques litres d'or. Et un litre de poudre d'or, vous savez, ça représente à peu près quarante mille francs !

— Ça vaut mieux qu'un litre d'absinthe, fit observer judicieusement le cafetier.

— J'étais décidé à rentrer en France, et à ne plus remettre le pied dans ce sale pays malgache, de crainte d'y laisser mes os. J'aimais mieux essayer quelque chose ici, dans mon trou de Savoie, à l'air salubre des monts couverts de sapins, où tombe, l'hiver, la bonne neige froide, où les moustiques vous piquent, l'été, sans donner de fièvre. Comme je connaissais depuis longtemps Tananarive, j'avais eu la fantaisie de descendre à la côte par Manandzary. J'emportais avec moi l'or recueilli pendant les dernières semaines, pour une valeur d'à peu près quatre mille francs. La poudre précieuse, incluse dans de minuscules sacs en toile, était enfermée dans une sacoche qui ne me quittait pas. Maintenant que j'étais riche, je voyageais en filanzane, avec huit porteurs et quatre bourjanés de bagages, comme un fonctionnaire.

Ce soir-là, j'étais parvenu de bonne heure à l'étape, un village perdu en pays Tanala, dans la forêt. Situé tout au fond d'un cirque de montagnes boisées, au bord d'un torrent, ce lieu est triste : il y tombe presque toujours de la pluie ou du brouillard. Le gîte d'étape, à une cinquantaine de mètres du village, à quelques pas de la rivière, n'était qu'une pauvre

case en bois et en roseaux, construite et aménagée à la mode du pays. Les deux portes se faisaient face : de simples claies de zouzourou, maintenues par une liane. J'avais l'habitude de ces installations sommaires, sans aucune défense contre l'extérieur ; je n'y prêtais même plus attention.

Le boutou avait dressé comme d'habitude mon lit démontable et ma table pliante ; je me promenais dans l'unique rue du village, en attendant l'heure du dîner, lorsque je vis arriver un singulier voyageur. C'était un Européen, grand, maigre, la barbe et les cheveux roux, la figure osseuse, les yeux caves. Il n'avait pour tous vêtements qu'un pantalon et un dolman de toile grise, usés, rapiécés, déchirés, et des espadrilles. Il portait un large chapeau de paille comme en ont les bourjanés. Ses habits, collés au corps par la pluie de la journée, accusaient sa maigreur malade de broussard épuisé par la fièvre et les privations. Il était monté sur un mulet aux os pointus, aux côtes saillantes ; deux Malgaches en hillons le suivaient, portant sur des bambous un bagage sommaire : sa literie consistait sans doute en une natte, sa popote en une marmite et une assiette.

Il descendit de son mulet devant le gîte d'étape ; nous échangeâmes un salut assez froid ; je lui expliquai que je venais de m'installer, que j'étais prêt à partager avec lui l'inconfortable case. Il refusa, protestant qu'il préférerait coucher dans une maison malgache.

— Acceptez au moins la moitié du dîner que mon cuisinier confectonne en ce moment.

Après quelques secondes d'hésitation, il accepta.

— À tout à l'heure, alors.

Le repas me sembla plutôt long. Il n'y avait entre nous aucune cordialité. Je le sentais aigri, mal disposé, haineux ; j'éprouvais à son égard une grande pitié mêlée de beaucoup de défiance. Je n'avais nulle envie de provoquer de sa part des confidences sur ses infortunes, pas plus que je ne tenais à lui raconter mes propres affaires. Aussi la conversation languissait.

Comme je lui demandais s'il avait quitté la France depuis longtemps :

— Depuis onze ans, répondit-il assez sèchement.

— Moi, depuis sept.

— Et vous y retournez après fortune faite, répliqua-t-il, avec un singulier sourire un peu amer, en jetant un regard furtif sur ma sacoche accrochée à l'un des piquets de ma moustiquaire. Je surpris ce coup d'œil : il s'en aperçut, rougit très fort et me parla aussitôt de Manandzary, où j'allais m'embarquer. Comment le savait-il ? J'étais sûr de ne pas le lui avoir dit. Je me souvins de l'avoir vu s'entretenir avant dîner avec deux de mes hommes qui lavaient leurs lambas à la rivière. Les bourjanés sont de grands enfants bavards ; ils aiment à raconter au premier venu leurs histoires et celles des autres. Les miens avaient dû lui parler de moi, de mon touby, des bénéfices de mon exploitation. L'individu m'inspirait de moins en moins de confiance ; je souhaitais de ne pas l'avoir pour compagnon de route aux prochaines étapes.

— Vous allez aussi à Manandzary.

— Oh ! non ! dit-il, avec un geste vague vers le Nord. Je m'en vais prospecter par là dans la forêt.

On se quitta de bonne heure ; je me couchai de suite, car je devais me lever avant l'aube. Sur l'oreiller je me mis à réfléchir aux singulières allures de mon commensal d'occasion, à ces regards suspects jetés sur mes bagages, au gîte d'étape qui ne fermait pas. J'avais placé, comme d'habitude, ma précieuse sacoche sous mon traversin. Mais une vague inquiétude, ce soir-là, me tenait éveillé, et une nervosité particulière me prédisposait à toutes les peurs de la nuit. Je regrettais maintenant d'avoir fait dresser mon lit dans cette case ouverte et isolée. Pourquoi n'avais-je pas élu domicile chez quelque indigène au milieu du village ? Le voisinage immédiat des Malgaches m'eût délivré du souci de cet aventurier européen. Le murmure monotone du torrent tout proche contribuait à m'empêcher de dormir ; je songeais que ce bruit serait suffisant pour étouffer mes appels en cas d'attaque.

Je me tournais et me retournais dans mon lit, sans arriver à m'assoupir. J'avais presque la fièvre. Je me levai pour boire une gorgée d'eau. Afin de me tranquilliser moi-même, j'ouvris ma cantine pour la première fois en ce voyage, j'en tirai mon revolver, je le sortis de son étui, le glissai sous le matelas à portée de ma main. Rassuré par cette précaution insolite, et cédant à la fatigue, je m'endormis enfin. Mon sommeil fut troublé par des cauchemars. Je me réveillai plusieurs fois en sursaut, haletant d'effroi, mouillé de sueur. Je demeurais immobile plusieurs minutes, attentif au mystère angoissant de la nuit, et je me rendormais dans le silence, malgré ma volonté de rester éveillé. Un rat dégringolant du chaume du toit sur ma moustiquaire me causa une grosse frayeur, vite passée : j'avais l'habitude des rats, hôtes familiers de toutes les cases malgaches dans la brousse.

Il pouvait être une heure du matin, quand brusquement je me réveillai encore, mais cette fois sans mauvais rêve, ni sensation d'angoisse. J'ouvris les yeux : tout de suite je remarquai qu'une large raie de lumière pâle coupait ma moustiquaire vers le pied du lit. Pris d'un vague malaise, j'écarquillai mes yeux encore lourds, et je regardai ; la claie qui servait de porte, écartée légèrement, laissait passer, en un rectangle étroit et allongé, la clarté lunaire. J'étais sûr, absolument sûr d'avoir fermé soigneusement la veille. Alors c'est que quelqu'un l'avait ouverte. L'homme peut-être était déjà dans la case. Puis, à la réflexion, je jugeai l'ouverture trop étroite. Pourtant un frisson traversa ma chair ; je n'osais plus bouger. J'écoutai longuement, retenant ma respiration, songeant que l'homme, l'aventurier, l'assassin était là, derrière la frêle barrière de roseaux, à demi écartée. Car je ne doutais pas que ce fût lui, mon convive de la veille. J'écoutais donc, anxieux, puis je pensai que l'autre aussi écoutait. Il fallait lui donner le change. Que faire ? Je pris mon revolver, me mis à genoux sur mon lit, face à la porte, et je simulai progressivement la respiration de plus en plus lente et profonde d'un homme qui se rendort. La ruse réussit. J'entendis soudain un bruit presque imperceptible de roseaux froissés ; la claie de nouveau s'écarta ; le rectangle de lumière pâle s'élargit sur la moustiquaire. Heureusement j'étais invisible derrière le tulle blanc. Une pause, qui me sembla longue, longue : une fois encore la claie se déplaça. Maintenant il y avait assez de place pour le passage d'un être humain. Je sentis que l'homme allait entrer. Mon cœur battait à coups si forts et si précipités, que j'avais peur d'être trahi par ses battements ; j'en oubliais de feindre le sommeil et m'efforçais de retenir ma respiration. L'autre aussi s'était arrêté ; il devait être inquiet. Soudain je perçus un crissement bizarre, pareil au bruit que fait un rat dans les roseaux d'une case. Ce bruit venait de la porte. C'était l'homme qui, avec ses ongles, imitait sur la claie la course inégale et saccadée d'un rat. Qu'il connaissait bien les êtres et les choses de la brousse ! Il savait que je ne prêterais nulle attention à un rat, que ce bruit m'inciterait plutôt, si j'éprouvais quelque inquiétude, à me rendormir tranquille. De nouveau je respirai fortement, avec régularité. Une minute passa : tout à coup la lueur blanche fut aux trois quarts interceptée : un corps s'interposait dans l'ouverture ; l'homme était monté sur le seuil, d'un geste souple et silencieux ; pourtant la traverse légère qui supportait le plancher en rapaka avait gémi. Il s'arrêta ; puis, rassuré par ma respiration feinte, il fit un pas en avant. Le plancher céda encore et cria. L'homme demeura immobile, et je tirai trois fois, coup sur coup, pressant la gâchette de l'index droit et supportant l'arme de la main gauche, pour bien viser. Au premier coup, l'homme s'était rejeté en arrière, criant :

— Ça, c'est bien ma guigne !

Il s'était cramponné une seconde à la claie qui céda, et lourdement il était tombé, la face en avant. Je me levai, je cherchai mes allumettes à tâtons, et j'allumai le photophore, mon revolver toujours en main, puis je regardai, à distance raisonnable, le corps étendu. L'homme, couché sur le ventre, semblait évanoui ou mort. Je sortis, j'appelai mes bourjanés. Le village, aux détonations, s'était éveillé et déjà s'agitait ; des ombres prudentes rôdaient aux abords du gîte d'étape. À mes cris, vingt Malgaches accoururent, entrèrent dans la case. Alors je vins tout près, et, aidé d'un bourjané, je retournai le corps inerte. De sa main droite, l'homme serrait un *antsy*, un grand couteau malgache, fortement emmanché. Il avait reçu une de mes balles dans le ventre, la première sans doute. Il était déjà dans le coma et mourut, une heure après, sans avoir repris connaissance.

Un conquérant

Dans un coup de folie, à la suite d'une observation un peu vive, Mohammed le Sénégalais venait de tirer sur son sergent européen. La fureur, heureusement, l'avait empêché de viser, et l'autre en avait été quitte pour la peur. Épouvanté de son acte, avec dans les yeux la vision du conseil de guerre et du peloton d'exécution, le Sénégalais gagna la brousse. L'ivresse du meurtre entrevu faisait encore battre ses tempes ; le bruit du coup de feu, après des mois d'apathie pacifique, sonnait joyeusement dans ses oreilles ; et le guerrier naïf, en une brusque poussée de sauvagerie, voyait rouge. Assez et trop longtemps, en ce doux pays malgache, il avait fait les commissions du lieutenant, le marché du sous-lieutenant, essuyé les rebuffades du sergent, les moqueries du caporal. Il avait la nostalgie des marches dans la forêt vierge, avec la sagaie de l'ennemi qui menace, à portée du bras, derrière chaque arbre, avec les attaques de flanc le long de la colonne, les alertes nocturnes à l'étape. Surtout il regrettait les batailles d'Afrique, le fracas du canon ouvrant une brèche dans le tata, l'assaut à l'arme blanche, la ruée des guerriers noirs à travers les pans de murs écroulés, et le jaillissement du sang sous les coups de pointe, et l'écrasement des crânes sous les coups de crosse, et le viol des femmes éperdues dans les coins sombres des cases, et les danses du tam-tam dans la nuit victorieuse au milieu du pays conquis. Tout cela, pour un Sénégalais, se résume en cette expression pittoresque : « casser village » ; Mohammed voulait aujourd'hui casser village ; il marchait comme un fou, franchissant au pas accéléré les *tanety* abrupts, courant sur les digues des rizières, cherchant le village à casser. Il était hagard et tragique. Les enfants qui jouaient autour des cases s'enfuyaient à son approche ; les femmes assises sur le pas des portes se recroquevillaient dans leurs *lambas* ; les hommes armés de baguettes qui gardaient les bœufs disparaissaient derrière quelque mur, à la vue de son fusil. Il fit ainsi des kilomètres, escaladant des plateaux, redescendant des côtes, traversant des cols, toujours droit devant lui, à la recherche d'un obstacle, pour le casser.

Mais, en ce pacifique pays d'Imerina, rien ne s'opposait à sa marche, les passants s'écartaient de son chemin, les maisons semblaient vides à son approche, les êtres frêles drapés dans des *lambas* et accroupis çà et là au seuil des portes ou au pied des tombeaux, tournaient à peine la tête pour le voir passer. Une fois il tira sur deux bœufs noirs qui traînaient une charrette au milieu du chemin ; les bœufs effrayés versèrent le

char dans le fossé, et le Sénégalais poursuivit sa route sans même regarder derrière lui.

Comme le soleil s'inclinait vers les montagnes, Mohammed parvint, en haut d'une colline, à un village fortifié, construit jadis par les Houves. Les *Fahavalou* y avaient paru l'année de la grande insurrection, puis les Français, avec leurs canons qui tirent de loin, l'avaient bombardé et brûlé, par représailles ; les habitants, sans y rien comprendre, après avoir relevé tant bien que mal quelques cases, attendaient, hébétés, d'autres malheurs. Ce jour-là, l'oiseau de mauvais augure, le *takatra* au plumage sombre, avait voleté au-dessus du village en poussant son lugubre cri : aussi les vieillards, attachés aux croyances des ancêtres et mal impressionnés par ce signe, demeuraient inquiets.

Lorsque parut le grand soldat noir avec sa chechia rouge et son fusil, ce fut une fuite générale. Lui, las d'avoir tant marché, fit halte et regarda. Le village se tassait derrière un fossé à pic, taillé dans l'argile rouge ; le fond en était envahi par une luxuriante végétation de plantes de toutes sortes, cultivées et sauvages : manioc, ricins, caféiers, pêchers, aviavy, lilas de Perse. Une digue de terre d'un mètre de large donnait accès à une porte barbare : quatre grands piliers en pierre brute, surmontés d'une dalle. Le soir on roulait dans l'intervalle une sorte d'énorme meule pour obstruer l'ouverture. Cette fortification primitive exalta le Sénégalais. Brandissant son fusil et jetant des cris sauvages, il se rua sur la digue et franchit la porte. Des pans de murs à demi écroulés marquaient la place d'anciennes cases abandonnées ou détruites ; sur les décombres d'autres ruines, fertilisés par le fumier des générations, croissaient avec exubérance les patates et le manioc. Des habitations sans toiture ouvraient dans le ciel leurs fenêtres vides. Quelques maisons, çà et là, recouvertes de *zouzourou* et fermées par des planches, semblaient habitables. Mais les habitants s'étaient cachés ; et seuls, les animaux, inconscients des querelles humaines, hantaient ce morne paysage. Des vaches broutaient lentement l'herbe rare, des petits cochons noirs batifolaient dans les ruines, et des coqs roux, au poitrail déplumé, aux longues pattes jaunes, picoraient sur le sol maigre à coups de bec précipités. Pourtant deux ou trois têtes bronzées se montrèrent au coin d'un mur ou derrière les planches mal jointes d'une fenêtre. Le Sénégalais tira au hasard une dizaine de coups de fusil, troua deux planches, tua un coq, et blessa un cochon qui disparut dans une case en poussant des cris aigus et déchirants. Faute d'adversaires à combattre, le soldat noir sentait sa fureur tomber et sa lassitude grandir. Il s'arrêta devant une maison en briques crues flanquée d'une varangue, la plus belle du pays ; d'un coup de crosse il enfonça un des battants de la porte vermoulue et entra ! Dans un des coins d'une salle obscure jonchée de nattes, un tas blanc de corps prostrés gisait. Il se rua brandissant son fusil, mais sans conviction : la

passivité malgache avait eu raison de sa colère. Il ne tua personne : aux coups sourds répondirent des gémissements, des formes apeurées roulèrent ou bondirent jusqu'à la porte et disparurent à l'angle de la maison. Les animaux avaient fui, effrayés. Un silence morne régna, coupé lugubrement par le cri du takatra.

Le Sénégalais, impressionné par la solitude, vint sur le seuil. La prostration succédait à son excitation de tout à l'heure, et ses jambes glacées de sueur avaient peine à le porter. Il eut peur des hommes invisibles dont les yeux devaient l'épier derrière tous les murs. Hâtivement il barricada, comme pour soutenir un siège, la porte et les deux fenêtres, il empila toutes les nattes dans un coin, se coucha dessus et s'endormit au moment où s'obscurcissait le jour.

Quand il s'éveilla le lendemain, des rais de soleil filtraient partout à travers les ouvertures des planches. À l'extérieur on entendait le vague murmure que font ensemble dans un village toutes les bêtes, depuis les libellules au vol strident, les grillons au chant monotone, jusqu'aux porcs qui grognent et aux vaches qui ruminent. Aucuns bruits humains. Le Sénégalais rouvrit la porte ; de nouveau il eut conscience d'yeux sans nombre qui le guettaient sournoisement. Pourtant il n'avait pas peur ; il gardait un mépris immense pour tous les hommes de race malgache, amis du repos et des Kabary, mais qui craignent les coups et la bataille. Il gesticulait, brandissant son fusil comme une sagaie, en un geste ancestral ; il invectivait ses ennemis, à la façon d'un héros barbare, et leur reprochait leur couardise. Il les interpellait dans son français naïf :

— Ça pas des hommes, ça des femmes, ça couillons !

Puis, s'excitant lui-même, il leur criait des injures en langue sénégalaise, comme s'ils avaient pu le comprendre, et les traitait de charognards, d'hyènes et de chacals.

Mais il se calma vite, n'ayant pas l'habitude des longs discours, et, magnanime, il offrit la paix. Une faim obscure habitait ses entrailles et sa langue claquait dans sa bouche desséchée de soif. Il cria naïvement son désir, il demanda Sakafo aux bons Malgaches, et, pour témoigner de ses intentions pacifiques, il jeta derrière lui son fusil dans l'ombre. Aussitôt des yeux curieux apparurent à la crête des murs ruinés, des formes blanches s'avancèrent dans les rues les plus écartées. Il y eut des conciliabules, des chuchotements, des allées et venues. Enfin deux femmes arrivèrent, timidement. L'une portait un coq vivant aux pattes liées, et l'autre, dans une écuelle en terre, un tas de riz cuit. Une troisième, presque en même temps, vint avec un régime de bananes. Elles déposèrent le tout à deux mètres de lui et s'enfuirent. Il demanda de quoi boire.

On lui apporta de l'eau. Sous la varangue pourrissait un vieux siège de zouzourou, tout effiloché. Il s'assit à la manière des vazaha, puis il mangea et but. Il se rassasia de riz, goûta les bananes ; saisissant le coq, il lui tordit le cou et le jeta au loin en ordonnant aux gens du village de le plumer et de le faire cuire.

Passant d'une impression à l'autre avec leur indifférence habituelle, les Malgaches avaient été prompts à se rassurer. Un cercle de curieux, où dominaient les enfants et les femmes, entourait à distance respectueuse le maître du village. Des hommes, des vieillards s'avancèrent avec des gestes obséquieux et des salutations d'esclaves. Ils se courbaient en avant, étendant les mains vers la terre en signe de soumission. Ils offrirent un bœuf, que le conquérant refusa, et une masse de vivres et d'objets hétéroclites, qu'il accepta et mit en tas près de la porte. Les enfants s'enhardirent, vinrent tout près de lui ; il leur sourit, leur donna des bananes et des mangues. À quelques pas, les femmes serrées dans leurs lambas, dont elles tenaient un pli entre les dents, regardaient avec des yeux d'admiration le guerrier noir. Un groupe d'hommes le contemplait de loin, sans intentions hostiles. Une partie du village avait repris ses habitudes. Au milieu de l'après-midi, tout était rentré dans l'ordre ; seuls les habitants de la grande case en briques crues, n'avaient pas osé réintégrer leur demeure, choisie par le seigneur au fusil bruyant.

Celui-ci, repu et reposé, trouvait à son goût la situation de maître d'un village. Il en tira tous les avantages qu'elle comportait. Aguiché par la vue de quelques ramatous élégamment drapées, il demanda des femmes. Au bout d'un quart d'heure, on lui en amena trois, jeunes et jolies. Il en choisit une, qui, docilement, le suivit dans sa case. Les deux autres s'accroupirent sous la varangue, en attendant son bon plaisir.

La journée passa. Revint la nuit. Il barricada la porte, par habitude, et dormit avec ses femmes. Le lendemain, dès le lever du soleil, il s'assit devant sa porte et regarda ses sujets vaquer à leurs occupations. On était accoutumé à sa présence ; les enfants ne faisaient même plus attention à lui. Les trois ramatous, accroupies contre le mur, se reposaient avec l'impassibilité malgache. Ce jour-là, l'ennui le gagna de suite. Il avait épuisé toutes les joies de la conquête. Il fut pris de la nostalgie de son casernement, des maisons basses alignées sur le plateau de Betoungoulou, en face de la montagne de Tananarive. Il songeait à ses camarades en train d'astiquer leurs fusils ; il se voyait partant pour la corvée d'eau, surtout il pensait à la grande négresse aux seins en formes de gourdes, aux cheveux crépus, aux grosses lèvres, qu'il avait choisie pour tenir sa case propre. En même temps il jetait un regard de dédain sur les bras menus, sur les formes grêles des femmes assises à ses pieds. Et il rêvait de retourner vers M^{me} Sénégal, vers sa case en zouzourou, vers ses camarades

avec qui il pouvait s'entretenir des villages cassés par eux, là-bas, dans les guerres d'Afrique.

Tout à coup il y eut un brouhaha, et les enfants coururent vers la porte. Dans l'encadrement des grandes pierres brutes parut, se détachant sur le ciel bleu, un groupe familial : un officier en uniforme blanc, accompagné d'un sous-officier et de six Sénégalais. Mohammed reconnut son capitaine, son sergent, ses camarades. Ils se consultaient, semblaient hésiter, en regardant l'autre assis dans son fauteuil, le fusil entre les jambes. Puis le capitaine se détacha seul de la petite troupe et, très naturellement, s'avança vers lui. Le cœur du révolté s'attendrissait de plus en plus, il avait envie à la fois de pleurer et de rire ; quand l'officier, à dix mètres, la main sur la crosse du revolver, lui cria d'un ton bourru :

— Eh bien ! Mohammed ! Mauvaise tête ! Qu'est-ce que c'est que ces histoires-là ?

Le Sénégalais, dompté par l'habitude de la discipline, se leva, se mit au port d'arme, et, impassible, fit le salut militaire.

La Saint-Barthélémy des vazaha

Ce soir-là, M. Achille Lefort était rentré du bureau tout guilleret, avec trois histoires sensationnelles pour son épouse. Cochut, l'adjoint des services civils, partait en disgrâce à Ambousitra ; motif : on avait vu sa femme sur la route du sud, en tête à tête dans un pousse-pousse avec un collègue de son mari ; le gouverneur général avait trouvé que la petite dame, depuis quelque temps, s'affichait trop. Deuxième nouvelle : le fils du général et un commis du Louvre s'étaient battus, en plein café Martel, à l'heure de l'apéritif ; l'employé de commerce, après avoir giflé le fils du général, l'avait gratifié en outre de nombreux coups de poings ; l'autre n'avait riposté qu'en annonçant la visite de deux de ses amis. Enfin une bande de Fahavalou aurait paru dans le district d'Arivounimamou, à moins de cent kilomètres de Tananarive : on parlait d'un village brûlé, d'un colon assassiné ; les communications télégraphiques seraient interrompues.

Ces trois événements extraordinaires furent commentés sans fin par les deux époux pendant le repas du soir. Ils firent une digestion courte et paisible dans leurs fauteuils de zouzourou, laissant vagabonder leur imagination du pousse-pousse adultérin aux scènes de pillage des Fahavalou. Puis ils se couchèrent, un peu plus tard que d'habitude, parce qu'ils avaient beaucoup causé.

Ils dormirent comme les autres nuits jusque vers deux heures du matin : à ce moment, M. Lefort fut réveillé par sa femme ; elle lui disait d'une voix étranglée :

— Qu'est-ce que j'entends, Lefort ? Écoute ! Écoute ! Ils viennent !

Le mari n'eut pas une seconde d'hésitation : *ils*, c'étaient les *Fahavalou* ; en écoutant, comme le lui recommandait sa moitié, M. Lefort perçut les sons étranges d'une conque, dont les appels troublaient lugubrement la nuit. Il reconnut l'*andzoumbouna*, la conque de guerre des anciens Malgaches, la grande coquille marine, grosse comme la tête d'un homme : on y souffle, en gonflant les joues, à perdre haleine ; M. Lefort se rappelait en avoir vu dans la case d'Andrianampounimerina ; il savait que les indigènes les employaient encore pour convoquer les Foukounoulouna aux assemblées. Mais à deux heures du matin, il ne s'agissait pas d'assemblée. Alors ?

Dans la nuit noire, cette musique était angoissante : des appels précipités, impérieux, en deux notes aiguës, suivis d'une note plus grave, longuement prolongée, pareille au meuglement d'un taureau. Les sons, de plus en plus forts, semblaient se rapprocher ; le sonneur maintenant passait sur le chemin, à trente mètres ; puis il s'éloignait peu à peu ; les appels lointains, moins sauvages, devenaient plus mystérieux. M. Lefort s'était dressé sur son séant ; il écoutait, ahuri et troublé, dans l'inquiétude de son sommeil brusquement interrompu et de son imagination pleine de Fahavalou. Sa faible épouse, cramponnée à son bras, suait de peur, attendait une parole pour la tranquilliser, parole qui ne venait pas.

— C'est un incendie, n'est-ce pas ? finit-elle par dire ; elle exprimait le minimum de son inquiétude, avec le vague espoir que son mari affirmerait qu'en effet c'était un incendie. Événement de si peu d'importance, puisque le feu n'était pas dans leur maison ! Lui retenait sa respiration pour mieux écouter, et ne disait mot.

Maintenant d'autres conques répondaient à la première, dans le lointain. D'invisibles sonneurs jetaient le même appel lugubre et lent à tous les coins de la ville. La mélancolie fameuse du cor n'était rien en comparaison de l'horreur barbare de ces trois notes meuglées dans la nuit par les andzoumbouna ! Les sons, dans l'ombre naguère silencieuse, se répercutaient démesurément, et les époux Lefort avaient cette impression effrayante que les sonneurs, se rapprochant de plus en plus, décrivaient autour de leur maison des cercles toujours plus étroits. Les cheveux plaqués aux tempes, la chemise collée au corps, haletants et opprésés, ils étouffaient dans un horrible cauchemar. Leur cerveau, hanté par les conversations de la veille, peuplait Tananarive de Fahavalou !

Tout à coup des rumeurs lointaines parvinrent jusqu'à eux, cris bizarres, appels répétés, voix humaines imprécises trouant la nuit, hurlements des chiens inquiets. La ville entière, complice des sonneurs, accompagnait d'un bourdonnement sourd le meuglement tragique des conques. Comme à un signal donné, le quartier s'éveillait, s'agitait. Des voix parlaient dans les cases voisines, habitées par des Malgaches ; des allées et venues suspectes tissaient autour de la maison une toile de mystère.

Et les Lefort, épouvantés, comprirent soudain : Tananarive était en révolte ; les Malgaches se levaient en masse pour exterminer les Français. Maintes fois, en pleine veille, cette idée leur était venue : la possibilité, la facilité d'un soulèvement du peuple conquis. N'avait-on pas eu la sottise, quelques mois plus tôt, d'envoyer à Diégo-Suarez une bonne partie des troupes françaises ! On était gardé désormais par des tirailleurs mal-

gaches. Deux mille européens, dispersés dans tous les quartiers de la ville, se trouvaient à la merci de soixante mille indigènes. Vraiment la tentation avait été trop forte. Aujourd'hui c'en était fait ; les conquies malgaches, en cette fin de nuit d'automne, sonnaient la Saint-Barthélemy des vazaha ! Les Lefort, sans se parler, s'étaient compris : maintenant ils étaient sûrs, tous les deux, de l'horreur de la situation.

— On massacre les Européens, avait murmuré Madame.

— Habillons-nous vite, avait susurré Monsieur.

En même temps Madame allongeait la main vers la table de nuit et frottait une allumette. Les femmes sont si imprudentes !

— N'allume pas ! dit Monsieur. Inutile d'attirer l'attention sur notre maison !

Tâtonnant dans l'obscurité, ils s'habillèrent hâtivement. Madame passa une jupe, un corsage, enfila ses bas et ses pantoufles, s'enveloppa la tête d'un fichu. Monsieur mit le pantalon et le veston de flanelle qu'il avait quittés la veille, coula ses pieds nus dans une paire de souliers : tous deux sortirent de la chambre. Dans le corridor, ils hésitèrent. Où aller ? Sortir, c'était courir au-devant des bandes d'égorgeurs ! Rester, c'était attendre la tuerie, qui allait se faire sans doute rue par rue, maison par maison.

— Tu ne prends pas ton revolver ? dit Madame.

Il haussa les épaules et ne répondit même pas. Brusquement il se décida. L'essentiel était de gagner du temps. Après l'ivresse des premières vengeances, les Malgaches, peuple placide et doux, se calmeraient. Les Européens échappés au massacre nocturne seraient peut-être gardés comme otages. C'était une chance à courir en tous cas, si mince fût-elle.

M. Lefort descendit l'escalier, suivi de sa tremblante épouse ; il sortit de la maison, laissa toutes les portes ouvertes pour faire croire qu'on s'était sauvé sans espoir de retour, et gagna les parties les plus touffues du jardin. Il y avait heureusement de quoi se cacher. Devant la maison, des saules pleureurs laissaient tomber leurs branches pour masquer les allées et venues des habitants ; derrière, le long des communs, deux rangées de bananiers drus et verts offraient au vent leurs larges feuilles effilochées. Les fugitifs se glissèrent entre les troncs serrés, dans l'humidité chaude de l'humus putride ; tout au fond du jardin, à l'abri des verdure luxuriantes, ils allèrent se blottir dans une petite cahute en bois, couverte

de zouzourou pourri, branlante, disjointe, vermoulue, abandonnée depuis longtemps aux vouroundoulou, Bien malin qui viendrait les chercher là !

Une fois tapis, de nouveau ils tendirent l'oreille. Tout de suite, ils eurent l'impression que la révolte était triomphante. Les lugubres appels des conques se répondaient dans la nuit, de tous les coins de Tananarive. Le massacre devait être fini dans les hauts quartiers ; car un flot humain semblait descendre vers la périphérie de la ville. Sur le chemin qui longeait leur maison, derrière le mur bordé de bananiers, où s'appuyait leur cahute, ils entendaient les pas précipités de groupes en marche. Tous se hâtaient du côté de l'ouest, vers les rizières. Sans doute c'étaient les égorgeurs, qui, leur besogne finie, allaient porter la bonne nouvelle du massacre aux habitants du voisinage, pour soulever l'Imerina entière contre les Vazaha. Le jour naissait, peut-être l'aurore de leur dernier soleil. Ah ! qu'ils regrettaient d'être venus au pays rouge ! Pourquoi n'étaient-ils pas restés dans leur tranquille et plantureuse Normandie, loin des anophèles et des Fahavalou ! Ils maudissaient les ancêtres, marins ou corsaires, qui avaient mis dans leur sang l'amour des aventures lointaines et des soldes coloniales ! Qu'ils auraient voulu, à cette heure, être à trois mille lieues, près de la côte brumeuse de l'Océan Occidental, dans la petite maison grise aux étroits volets, sur la digue marine, ou bien dans le jardin aride, où fleurissent, à l'abri des tamariniers nains, de maigres géraniums !

Les appels des conques se faisaient plus rares, une paix relative descendait sur la ville. Le jour baignait le sommet des collines, chassait les spectres de la nuit. On eût presque dit un matin ordinaire de Tananarive. Il semblait aux Lefort que les maisons malgaches, voisines de la leur, au flanc de la montagne, s'éveillaient comme d'habitude. Tout à coup retentit une sonnerie de clairon, le réveil de la garde indigène, là-bas, à Fiadanana ; depuis deux ans elle annonçait tous les matins aux Lefort qu'il était cinq heures. Mais cette sonnerie française, à l'heure réglementaire, en une journée pareille, que signifiait ? La garde indigène devait participer à la révolte : elle était donc loin de sa caserne. Et si, par le plus grand des hasards, elle était restée fidèle, elle avait autre chose à faire que les sonneries réglementaires. Alors, quoi ?...

Pour la première fois, depuis trois mortelles heures, M. Lefort eut l'idée qu'il pouvait s'être trompé. Cette joie physique de la délivrance entrevue lui causa un tel afflux de sang que ses oreilles bourdonnèrent : il faillit se trouver mal. Sans rien dire à sa femme, pour ne pas lui donner une vaine espérance, il se glissa hors de la cahute, en faisant signe qu'il allait revenir. Entre les troncs des bananiers, il se coula jusqu'au mur d'enceinte de son jardin. Ce mur en terre rouge, effrité par le vent, mangé

par la pluie, ouvrait çà et là de larges brèches. Par une récente lézarde, sûr de voir sans être vu, il regarda.

Le mur longeait un chemin peu fréquenté. De l'autre côté se dressait un talus assez raide, puis un terre-plein, vaguement cultivé ; au fond s'alignaient quelques cases malgaches, de pauvres cases en terre crue, couvertes de zouzourou. Sur le terre-plein, des femmes pilaient du riz ; à côté d'elles, sur le seuil d'une ouverture noire, d'où sortait un nuage de fumée bleue, une petite fille pouillait son jeune frère, cependant que sa sœur aînée étendait sur les buissons d'hibiscus des linges d'une propreté douteuse, souillés en quelque rêve puéril. Deux cochons noirs s'ébrouaient au milieu des enfants, les poules picoraient au bord du talus. Soudain un coq lança dans le matin son clair appel. Il faisait tout à fait jour ; le sommet isolé d'Ambouhidzanahary était baigné de clarté, tandis que la montagne projetait encore son ombre sur Mahamasina. La joie du soleil ressuscité fit couler des frissons d'attendrissement dans les membres courbaturés de M. Lefort. Il crut de nouveau à la sécurité, à la vie, au bonheur. Maintenant il était presque sûr d'avoir fait un affreux cauchemar. Tout le lui disait, la paix matinale des animaux et des choses, les allées et venues tranquilles des Malgaches indifférents à une servitude qui ne leur pesait guère.

Pour être tout à fait rassuré, il ne lui manquait que de voir un blanc, un vazaha comme lui, circuler parmi les Malgaches. Cette satisfaction lui fut accordée. Des bruits de pas sonnèrent sur le chemin ; quatre bourjanés dégringolaient au trot, portant sur un filanzane son voisin d'en haut, le Garde général des forêts. Il partait en tournée ; les bourjanés étaient venus le prendre à son domicile ; donc il n'y avait pas eu de massacre des Européens, ce jour était un jour comme les autres !

Quelle folie avait été la sienne ! Il en voulait à sa femme, qui, le réveillant en sursaut, avait préparé dans son imagination l'éclosion de ce cauchemar. Il se précipita dans la cahute où grelottait M^{me} Lefort, il fit exprès beaucoup de bruit, l'entraîna vers la maison, ahurie, affolée. Il avait hâte d'aller se coucher pour oublier les heures d'épouvante dans un sommeil plein de sécurité. Il était honteux à l'idée que leurs domestiques malgaches, en arrivant à six heures et demie, auraient pu les chercher dans leur maison, vainement, et les trouver blottis au fond du jardin, comme des bêtes traquées. Quelle humiliation pour eux, des vazaha ! Quelles gorges-chaudes en aurait faites tout Tananarive ! M. Lefort, pour en sortir à son honneur, fit une scène à sa femme. Elle se coucha avec un violent mal de tête. Lui, jugea plus digne, bien qu'il eût sommeil, de ne pas l'imiter. Du reste la curiosité aurait suffi à le tenir éveillé. Il voulait savoir ce qui, exactement, s'était passé ; car cette nuit n'avait tout de même pas été pareille aux autres ; il n'avait pas rêvé ces lugubres appels

des conques, ces voix de la Barbarie, évocatrices des scènes de massacre et d'épouvante. Il fit donc semblant de travailler à son jardin : au premier passant il posa la question qui lui brûlait les lèvres, et il sut enfin pourquoi il avait eu peur.

Sous la poussée des eaux, après les longues journées pluvieuses, les digues des rizières, le long de l'Ikioupa, avaient menacé de se rompre ; le Gouverneur avait ordonné de faire sonner les conques de détresse, pour avertir la ville du danger. Aussitôt, dans la nuit, les indigènes s'étaient précipités en foule pour consolider les levées de terre qui protégeaient leurs récoltes contre l'inondation.

Le soir, au cercle, M. Lefort se moqua des gens qui croyaient aux brigands, aux insurrections, aux Fahavalou : plusieurs envièrent, en eux-mêmes, sa tranquille confiance.

Table des matières

Préface.....	1
L’oiseau d’argent qui chante dans la forêt	5
L’homme qui fit mourir ses enfants.....	10
Le requin	16
L’essayeur	21
Ramasse-moi mon lamba.....	28
Les déboires d’un pasteur.....	34
La marche à la mort.....	38
Le métis.....	43
L’esclave	50
Le bourjane	58
La femme du milicien.....	67
Zanamanga	75
Grandeur et décadence de Rakoutou Samuel Violhardy.....	83
L’enfant d’argile.....	90
Le dernier des Fahavalou	94
Le fatidra.....	101
La fin d’Impouinimerina	110
La pluie de l’Administrateur	117
Ranirina	122
L’amant de la reine	129
Le sorcier d’Ambouhidzanaka.....	137
Le filanzane.....	141
Le gîte d’étape	145
Un conquérant	151
La Saint-Barthélémy des vazaha	156

Note sur l'édition

Le texte a été établi à partir du document Gallica reproduisant, en mode image, l'édition originale de cet ouvrage.

J'ai pris le parti de ne pas alourdir cette édition avec des notes qui auraient pu apporter des éclaircissements sur des mots ou des sujets peu familiers à ceux qui connaissent peu Madagascar. D'autant qu'il aurait fallu, alors, relever les écarts de l'auteur par rapport à la norme dans l'utilisation des mots malgaches. Un travail scientifique de commentaire est encore à venir.

La mise en page doit tout au travail du groupe ***Ebooks libres et gratuits*** (<http://www.ebooksgratuits.com/>) qui est un modèle du genre. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d'une collection dont ce livre électronique constitue le premier volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture malgache. Et en particulier, dans un premier temps, des ouvrages datant de l'époque coloniale française.

Vos suggestions et remarques sont bienvenues, à l'adresse : bibliothequemalgache@bibliothequemalgache.com.

Tous les renseignements sur la collection et les divers travaux de la maison d'édition, ainsi que les liens de téléchargements et les sites annexes se trouvent ici : www.bibliothequemalgache.com.

Pierre Maury, octobre 2006